



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

AURÉLIEN	2 vol.
BATAVIA	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

LE
JEUNE DOCTEUR

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

FÉLIX COVELIERS

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

LE JEUNE DOCTEUR

PREMIÈRE PARTIE

I

Le 26 juillet de l'année 1846 était une journée extraordinairement chaude. Le soleil brûlait comme un disque de métal rougi dans le ciel d'un bleu sombre. Ses rayons, renvoyés par les façades blanches des maisons, transformaient les places et les rues en autant de fournaises ardentes où il était impossible de respirer.

Si de temps en temps du moins une faible brise était venue rafraîchir l'atmosphère immobile! Mais vainement eût-on épié pendant des heures le feuillage des arbres qui s'élevaient au-dessus des murs des jardins: pas une feuille ne remuait.

Sous l'influence de cette température suffocante, la savante et bonne ville de Louvain offrait une physio-

nomie étrange. Une lumière splendide inondait les places et les édifices; le carillon, annonçant les heures, sonnait joyeusement dans les airs; mais pas une figure humaine ne se montrait dans les rues, désertes et tranquilles comme au milieu de la nuit.

Sans doute, après leur dîner, les paisibles habitants de Louvain avaient courbé la tête sous la lourdeur de l'atmosphère, avec la ferme résolution de prolonger leur bienfaisante sieste jusqu'à l'heure où la plus grande chaleur du jour serait passée.

Cependant, en ce moment, un jeune homme parut à l'entrée de la rue de Tirlemont. Marchant d'un pas précipité, sans chercher l'ombre, il traversa obliquement la Grande-Place par le chemin le plus court, pour arriver plus vite à sa destination.

La sueur coulait à grosses gouttes sur son visage enflammé; les mèches de ses cheveux bruns, qui s'échappaient de son chapeau de paille et tombaient sur ses épaules, paraissaient trempées d'eau. Lors même qu'il n'eût pas porté sous le bras gauche deux gros et pesants volumes, on eût deviné facilement, à l'inspection de son costume et de toute sa personne, que ce jeune homme suivait les cours de l'Université, et faisait partie de ceux qui viennent demander à l'*Alma Mater* les dernières armes pour livrer, avec l'espérance de la victoire, la bataille décisive du doctorat.

Il pouvait avoir atteint sa vingt-sixième année; mais sa figure amaigrie et les rides légères qui sillonnaient son ront le faisaient paraître plus âgé. Quoiqu'il marchât la tête penchée sous le poids de ses pensées, sa taille etait haute, et il y avait dans la délicatesse de ses

membres, comme dans tout son extérieur, quelque chose d'élégant et de distingué qui l'eût fait prendre pour un jeune homme de grande naissance, si la pauvreté de ses habits et certains signes de pénurie d'argent n'avaient fait douter de cette aristocratique origine.

Après avoir continué sa course pendant quelque temps, il s'arrêta vers l'extrémité de la rue de Namur, et entra dans la boutique d'un charpentier. Le *baes* (1), qui dormait, la tête appuyée sur son établi, s'éveilla en sursaut, et lui dit en bâillant :

— Ouf! quel temps! n'est-ce pas, monsieur Adolphe? Encore trois journées comme celle-ci, et tous les Louvanistes sont rôtis. Et vous courez les rues par une chaleur pareille? Je ne voudrais pas même y exposer mon chien.

— Oui, maître Jean, il fait terriblement chaud, répondit l'étudiant; mais j'ai l'épée dans les reins : pour moi, le temps vaut plus que de l'or.

Le charpentier étendit la main, et par un geste rapide, fit glisser son pouce sur son index replié.

— Eh bien, demanda-t-il, l'argent est-il venu?

— Pas encore, maître Jean, balbutia Adolphe, le visage rouge de confusion ; mais ayez encore un peu de patience, je l'attends tous les jours.

— Demain expire le troisième mois. Cela ne peut continuer ainsi ; la vie est si durement chère.

— Ah! mon cher *baes*, ne me parlez pas de cela maintenant. Vous serez payé, n'en doutez pas. Excusez-moi, je suis très-pressé.

Le charpentier suivit l'étudiant d'un regard où se lisait

(1) Prononcez *boss*.

le mécontentement en même temps que la pitié, et grommela en lui-même :

— Faut-il que l'homme ne puisse jamais garder une juste mesure ! Voilà le dixième étudiant qui a demeuré là-haut. Deux menaient la vie nuit et jour et buvaient comme des garçons brasseurs. Les quatre suivants étaient toute la journée devant leur miroir à se caresser les moustaches. Un autre ne quittait ses fleurets que pour culotter des pipes, et ne rêvait que plaies et bosses ; et, des trois derniers, deux se sont altéré la santé à force d'étudier sans relâche. Quoiqu'il soit un peu lent à payer, j'ai pitié de ce brave jenne homme de là-haut. Heureusement qu'il est d'une constitution forte : il ne tousse pas encore.

Cependant, l'étudiant avait monté l'escalier et était entré dans sa chambre.

Il se hâta d'ôter sa redingote ; puis, s'approchant de la table, il ouvrit un des livres qu'il avait apportés, et le feuilleta pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le chapitre qu'il cherchait.

Il tira une chaise à lui avec une sorte de sourire triomphant, s'assit, appuya son front sur ses deux mains, et s'absorba tout entier dans sa lecture.

La chambre qu'il occupait chez le charpentier était petite, et cependant elle lui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger, de bibliothèque, de cabinet de toilette et de cabinet d'étude.

Dans un coin se trouvait le lit, garni de rideaux blancs ; à côté, le lavabo avec son aiguière de faïence et sa petite glace.

Un peu plus loin, contre la muraille, était cloué un

porte-manteau aux branches duquel pendaient quelques rares vêtements, qui prouvaient assez que leur propriétaire ne faisait pas de grandes dépenses de toilette.

A côté de la cheminée, à gauche, on avait assujetti, entre deux montants de bois, cinq petites planches transversales. C'était la bibliothèque, le seul et véritable trésor de l'habitant de cette chambre, car les rayons en étaient garnis de quatre-vingts volumes tout au moins, sur le dos desquels brillaient en lettres d'or les noms d'hommes célèbres dans la science, tels que Nélaton, Velpeau, Chelius, Van Beneden, Andral, Van Heuvel, Trousseau, Liebig et beaucoup d'autres.

Du côté droit de la cheminée on voyait une commode dont la tablette était couverte d'ossements jetés pêle-mêle, parmi lesquels une tête de mort, avec ses orbites creux et ses dents étincelantes, semblait menacer en ricanant. Près de ce crâne, dans une poche de cuir vert à demi béante, reluisaient une quantité de scalpels, de ciseaux, de pinces et de lancettes.

C'était donc un étudiant en médecine qui demeurait dans cette chambre.

Depuis qu'il était rentré, le jeune homme n'avait changé d'attitude que pour tourner, de temps en temps, une des pages du livre ouvert devant lui. Ce qu'il lisait paraissait l'intéresser au plus haut point, et soulever dans son esprit de sérieuses objections; car les traits de son visage étaient continuellement en mouvement, comme s'il eût discuté avec l'auteur du livre.

Parfois il se frottait le front avec énergie, pour ranimer son attention fatiguée, et rendre la vigueur aux nerfs détendus de ses yeux. La sueur coulait à grosses gouttes

sur son visage, et il avait peine à les empêcher de mouiller son livre.

Depuis plusieurs heures, il était assis sans bouger devant sa table et peut-être avait-il dévoré déjà la moitié de son épais volume. Le soleil était depuis longtemps descendu derrière les maisons ; la rue se remplissait de bruit et de mouvement. L'étudiant avait même cru reconnaître la voix d'un ami qui criait son nom du dehors.

Sa fiévreuse application n'en fut cependant point distraite ; il demeura plongé dans sa lecture, oublieux du monde extérieur, jusqu'au moment où il entendit dans l'escalier les pas de deux ou trois personnes, et les éclats de rire de plusieurs jeunes voix. C'étaient des amis, des camarades de l'Université, qui venaient mal à propos le troubler dans ses études.

Il tourna la tête vers la porte avec un air de dépit et de mécontentement lorsque trois jeunes gens, le chapeau sur l'oreille et le cigare à la bouche, pénétrèrent dans sa chambre.

Tous à la fois l'invitèrent à venir avec eux se promener à la campagne ; ils allaient, après cette journée suffocante, respirer la fraîcheur du soir, et se divertir à *l'Orme*, au cabaret de Trine, où il y avait fête, et où beaucoup d'étudiants devaient déjà se trouver réunis à cette heure.

Le jeune homme les remercia de leur bonne intention, tout en déclarant que leurs instances seraient infructueuses, parce qu'il avait fermement résolu de ne plus sortir de la journée. Il les supplia même de s'en aller sur-le-champ, pour ne pas lui faire perdre un temps précieux. Son ton sérieux excita une hilarité générale, et

— comme si les trois visiteurs avaient pris d'avance un parti — l'un d'eux s'assit sur une chaise, l'autre sur le lit, et le troisième sur un coin de la table, pour montrer à leur studieux compagnon qu'ils voulaient, bon gré, mal gré, le faire sortir.

Adolphe, surpris autant qu'affligé, les regarda sans rien dire ; mais celui qui avait pris place sur le coin de la table lui tapa sur l'épaule en disant :

— Que cela te plaise ou non, Adolphe, c'est ainsi : nous avons formé un complot. Nous avons même parié avec le gros Lierrois que nous t'amènerions à *l'Orme*, mort ou vif.

— Mais vous êtes insensés, mes bons amis, murmura Adolphe avec découragement. Mon temps est trop précieux, et je vous en voudrais si vous réussissiez aujourd'hui à m'en faire perdre la moindre partie.

— Bah ! tu crains pour ton dernier examen, s'écria celui qui était assis sur le lit, toi qui as subi tous les précédents avec distinction ! Et quand tu aurais un échec cette fois-ci, cela ne te casserait ni bras ni jambes. Tu y gagnerais une année de bonne vie à l'Université, voilà tout.

— Tu en parles bien légèrement, répondit Adolphe avec tristesse ; ton père est banquier, et si tu prolonges le temps de tes études, il n'en souffrira nullement. Moi, je suis le fils d'une veuve ; et pour ne pas imposer à ma mère des sacrifices impossibles, il faut que, dans le cours de cette session, je subisse avec succès mes deux derniers examens. Malheur à moi si, par manque de volonté ou par paresse, je venais à échouer ! Le bonheur de toute une famille et l'avenir de ma vie entière se-

raient perdus à jamais!... Ainsi, soyez généreux; ne vous offensez pas de mon refus, et allez-vous-en comme de bons camarades que vous êtes.

Un sourire se dessina sur les lèvres de ses auditeurs, mais aucun d'eux ne parut disposé à quitter la place.

— Je vous en prie, mes amis, ne m'empêchez pas plus longtemps de travailler, reprit le jeune homme avec un mouvement nerveux d'impatience.

L'étudiant qui était assis sur le coin de la table alla à la cheminée, en détacha une petite glace, et, la lui mettant gravement devant la figure :

— Regarde-toi dans cette glace, dit-il. La, la, fais ce que je te dis, regarde-toi. N'es-tu pas méconnaissable ?

— Que veux-tu dire ? demanda Adolphe légèrement effrayé en regardant son image.

— Vois ces yeux rouges, profondément enfoncés dans leurs orbites, ce front ridé, ces joues creuses, cette peau jaune et terne; sont-ce bien là les traits de l'ami dont la bonne et riante mine était devenue proverbiale parmi nous ?

— Tout cela se remettra après l'examen, balbutia Adolphe, qui avait, non sans inquiétude, lu sur son visage les symptômes d'un affaiblissement général très-prononcé.

— Tu reconnais donc que ta santé est compromise ? reprit l'autre, en qui nos lecteurs ont sans doute reconnu déjà un futur avocat. Le professeur Baud nous disait encore hier que tu courais risque de nuire gravement à ta santé par excès de travail. Ton propriétaire même secoue la tête en y pensant, et nous conjure de t'arracher à tes livres. Adolphe, tu crois que nous ve-

nons te troubler étourdiment, n'est-ce pas? Tu te trompes; l'amitié, la véritable amitié nous amène, et nous croyons remplir un devoir de frères en te forçant à sortir avec nous. Il faut sacrifier cette soirée et donner à ton esprit une récréation nécessaire, indispensable. Viens avec nous.

Le jeune homme restait indécis et semblait se consulter. Mais son interlocuteur lut sur son visage les pensées qui s'élevaient dans son esprit hésitant, et il continua, en serrant la main de son ami :

— Ta mère, n'est-ce pas, Adolphe? Mais si tu ruines ta santé, si tu retournes auprès de ta mère avec des poumons malades, condamné à une vie courte et douloureuse, si tu lui ravis ce fils pour qui elle a fait, dis-tu, de si généreux sacrifices, rempliras-tu envers elle, envers toi-même et envers Dieu les devoirs dont tu crois t'acquitter en épuisant tes forces?

Adolphe se leva et serra avec reconnaissance la main de son éloquent ami.

— Donc, tu nous accompagnes? demanda celui-ci.

— Pour une heure, une heure seulement.

— C'est trop peu : deux heures.

— Prenez-vous l'engagement formel et sincère de ne faire aucun effort pour me retenir quand les deux heures seront passées?

— Nous le prenons, sur notre parole d'amis et d'étudiants, répondirent les autres.

Adolphe s'habilla et se coiffa à la hâte.

Pendant ce temps, l'étudiant qui s'était assis sur le lit, avait examiné la bibliothèque.

— Que de choses inutiles et vaines, dit-il d'un ton

railleur. Si tu mets le nez dans tous ces livres, il n'est pas étonnant que l'examen soit pour toi un travail d'Hercule. Pour Dieu, Adolphe, que font là sur ces planches Morgagni, Sidenham, Boerhaave, Baudelocque et Burns? Pourquoi des ouvrages anglais et allemands ? Quand on veut trop approfondir, on ne sait plus que répondre lorsqu'on est devant le jury. Il est bien plus utile de s'occuper exclusivement des leçons des professeurs. Une fois docteur, ce n'est pas le talent qui vous amènera des clients. Une bonne dose de finesse et beaucoup de charlatanisme, voilà le moyen de ne pas mourir soi-même de besoin tandis qu'on guérit les autres.

Ces paroles ironiques semblèrent blesser Adolphe dans ses secrets sentiments; il se retourna et répondit d'une voix forte :

— Vous riez, et vous savez aussi bien que moi que c'est un sophisme inventé depuis des siècles pour l'excuse de l'ignorance et de la paresse. La profession de médecin est une mission d'humanité et de charité ; et, si Dieu me prête les forces nécessaires, je la remplirai avec la conviction et la foi d'un sacerdoce.

Le jeune avocat se mit entre eux, leur posa à chacun une main sur la bouche, et s'écria impérieusement :

— Assez! plus un mot d'affaires, d'études, de livres ou d'examen. Celui qui tirera encore cette ennuyeuse corde paiera un pot de bière. Faites-y bien attention ! c'est la loi... Tiens, Adolphe, voici un cigare que j'ai gardé pour toi ; un vrai panatella de la boîte du professeur Hubert. Allume-le au mien, et en avant, marche ! En route pour *l'Orme.*

Aussitôt qu'Adolphe eut allumé son cigare, le jeune

avocat étendit les bras et poussa ses amis hors de la chambre avec tant de violence, qu'ils faillirent culbuter les uns par-dessus les autres du haut en bas de l'escalier.

Lorsqu'ils traversèrent la boutique, le maître charpentier cessa de raboter et secoua la tête en riant joyeusement à la vue de son hôte qu'on entraînait à la promenade.

Chemin faisant, les étudiants s'efforcèrent d'égayer leur ami par leurs plaisanteries. L'avocat veillait à ce qu'aucune parole sérieuse ne se mêlât à la conversation.

Après avoir passé la porte de Namur, ils arrivèrent en peu d'instants au fameux cabaret de *l'Orme* et se rendirent dans le jardin, où ils eurent grand'peine à trouver une table et des chaises pour s'installer.

Il y avait tant de monde, que l'hôtesse, avec ses deux filles, et une couple de garçons, ne suffisait point à servir les chalands. On appelait, on frappait, on criait de tous côtés; et par-dessus tout ce bruit, on entendait dans la maison, violon, clarinette et tambour jouer une polka entraînante. De sorte que, grâce à la joie bruyante de quelques bandes d'étudiants, cet endroit ne ressemblait pas médiocrement à une kermesse de paysans, où la vertu de la bière aurait ouvert tous les cœurs et délié toutes les langues.

Lorsque enfin l'hôtesse accourut à l'appel du jeune avocat, son ami, le fils du banquier, demanda deux bouteilles de vin, quelques citrons, et beaucoup de sucre dont il voulait faire, disait-il, une limonade rafraîchissante. Ses compagnons, et surtout Adolphe, protestèren

contre cette dépense superflue; mais l'autre répondit que cela ne les regardait pas, qu'il voulait leur offrir quelque chose de recherché, et que le vin était le meilleur moyen de restaurer un ami qui n'avait qu'une heure et demie à donner à une distraction nécessaire.

Il se passa assez de temps avant que l'hôtesse eût servi les objets demandés, et plus de temps encore avant que le fils du banquier eût préparé la limonade dans un grand bol. Cet intervalle fut rempli par une conversation émaillée de traits piquants qui ne diminuèrent ni le bruit ni la gaieté; puis les verres furent remplis à la ronde de la rouge liqueur puisée au bol étincelant.

Adolphe se prêtait de bon cœur à la franche gaieté de ses amis; il riait avec eux, et risquait parfois un mot plaisant: mais souvent aussi le rire s'effaçait de ses lèvres, et ses yeux erraient dans l'espace, sous l'influence d'une pensée tenace. Malgré ses efforts pour paraître joyeux, son esprit était encore dans son cabinet d'étude, lisant, pesant et forgeant des armes pour sortir vainqueur de la redoutable épreuve de l'examen.

Son ami l'avocat, qui devinait la cause de sa préoccupation, commença lui-même à parler d'examen, et s'efforça de lui persuader que ses craintes étaient vaines, que nul autre étudiant n'avait autant de chances d'obtenir brillamment son dernier grade.

Pendant qu'Adolphe et son ami étaient engagés dans une conversation sérieuse, les autres continuèrent à rire, à plaisanter et à se moquer les uns des autres.

En ce moment, un vieillard parut à l'entrée du jardin C'était un étranger sans doute, car ses vêtements, gris de poussière, et le gros bâton de néflier sur lequel il,

s'appuyait, indiquaient qu'il venait de faire une longue route. Il portait un chapeau de forme vieille, une redingote de drap brun qui lui tombait jusqu'aux talons, et de lourds souliers dont les semelles étaient garnies de gros clous. Malgré son accoutrement bizarre, la figure de cet homme inspirait le respect; ses cheveux blancs tombaient en flots argentés sur ses épaules, et quoiqu'il eût peut-être soixante-dix ans, il marchait aussi droit qu'un adolescent, avec un courage et des forces de vingt ans.

Il s'arrêta quelques instants à l'entrée, regardant autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un dans cette foule, et son visage exprimait une profonde inquiétude.

De toute cette population de bourgeois et d'étudiants, la plupart avaient remarqué son apparition et le considéraient avec curiosité. Quelques étudiants même en riaient tout haut et se réjouissaient d'avance de la confusion avec laquelle le fils de ce patriarche supporterait la reconnaissance; car ils ne se doutaient pas que l'étranger ne fut un campagnard naïf qui avait vidé sa vieille tirelire pour envoyer son fils à l'Université. Il n'est certainement pas agréable, lorsqu'on joue au monsieur à Louvain et qu'on s'y fait passer pour le fils d'un baron, d'y recevoir, en présence de tous, la visite d'un père dont la seule présence suffit pour faire connaître son arbre généalogique.

Le vieillard ne parut pas remarquer qu'il était l'objet de la curiosité indiscrète des uns, et des grossières railleries des autres. Il traversa le jardin et continua ses recherches avec une liberté qui étonnait tout le monde.

Tout-à-coup, une émotion violente le fit s'arrêter. Son regard resta fixé sur une table chargée d'un bol

rempli de vin rouge et au-dessus duquel la fumée des cigares montait en nuages capricieux; il semblait regarder particulièrement un jeune homme qui lui tournait le dos en causant, et, à cette vue, une expression d'étonnement, de tristesse et de regret se peignit sur le visage du vieillard.

— Diable! dit le fils du banquier à son ami, d'un air embarrassé : voilà ce vieux bonhomme qui vient vers nous. Serait-ce votre père, par hasard? Ce sera drôle.

— Mon père? répondit l'autre en riant. Mon père est colonel de lanciers. On dirait que vous ne le savez pas.

— C'est peut-être le père d'Adolphe.

— Sa mère est veuve.

— Si c'était le père de l'avocat!

Au moment où le vieillard était tout près d'eux, le fils du banquier dit à l'avocat :

— Edmond, Edmond! regarde donc! Ce pèlerin n'est-il pas un membre égaré de ta famille?

Les deux jeunes gens se retournèrent; mais Adolphe n'eut pas plutôt levé les yeux sur l'étranger, qu'il se dressa précipitamment en poussant un cri de joie, et tandis que le mot de « grand-père » s'échappait de ses lèvres, il se jeta joyeusement au cou du vieillard.

Celui-ci, loin de répondre à ce tendre embrassement, détacha lentement de ses épaules les bras de son petit-fils, et laissa retomber les mains qui cherchaient à presser les siennes.

Péniblement affecté de cette froideur, le jeune homme regarda son grand-père avec étonnement. Le vieillard hocha la tête, et Adolphe lut un reproche muet dans ses yeux où brillaient deux larmes.

— Ciel ! m'apportez-vous de mauvaises nouvelles de ma mère, de ma sœur ? demanda-t-il effrayé.

— Non, non, votre mère et votre sœur sont en bonne santé, murmura le vieillard avec amertume.

— Qu'est-ce donc qui vous trouble si étrangement ?

— Venez, sortons d'ici ; je ne puis parler en ces lieux. Ce que j'ai à vous dire est important, très-important ; il faut que je sois seul, tout-à-fait seul avec vous.

Le fils du banquier offrit un verre au vieillard en disant :

— Tenez, grand-père, buvez ce verre ; cela vous fera du bien et vous remettra.

Mais le bonhomme le regarda d'un air si singulier, que l'étudiant, interdit, posa le verre sur la table et murmura à l'oreille de son ami :

— Aïe ! aïe ! le grand-père est diantrement mal disposé. Elle ne sera pas tendre, la jérémiade qu'il va faire subir à notre pauvre camarade.

Adolphe adressa quelques mots d'excuse à ses amis et dit au vieillard :

— Venez, père, je vous suis ; mon inquiétude est grande, et l'impatience de connaître le motif de votre voyage me trouble plus que vous ne sauriez le croire.

Sans faire attention aux jeunes gens qui s'étaient groupés autour d'eux et les regardaient curieusement depuis la scène de reconnaissance, Adolphe entraîna son grand-père vers la sortie du jardin et prit avec lui le plus court chemin pour rentrer en ville.

Lorsqu'il se vit éloigné des promeneurs qui allaient et venaient aux environs de *l'Orme*, il demanda :

— Eh bien, père, nous sommes seuls, je vous en prie,

dites-moi quelle importante nouvelle vous amène à Louvain de si loin ?

— Non, ne parlons pas en marchant. J'ai été vous demander à votre logement. C'est tout près d'ici ; allons jusque-là.

— Un seul mot? délivrez-moi de la crainte qui m'obsède. Est-il arrivé quelque chose à la maison?

— La nouvelle que je vous apporte ne concerne que vous.

— Alors, pourquoi êtes-vous si triste, si fâché ?

— Je vous l'apprendrai tout à l'heure. Ce qui m'amène ne peut se dire en peu de mots, et surtout ne peut se dire dans la rue. Venez, je vois là-bas la boutique du charpentier chez qui vous demeurez ; vous allez le savoir.

Il y avait dans le ton du vieillard une sévérité, une amertume incompréhensible pour le jeune homme, et qui l'effrayaient grandement. Il n'insista pas davantage, et allongea le pas pour arriver plus vite à la maison du charpentier.

Il fit entrer son grand-père dans sa chambre, lui offrit une chaise et s'assit devant lui.

— J'écoute, murmura-t-il. Dites-moi maintenant, père, quelle nouvelle vous m'apportez.

Le vieillard commença avec une colère mal contenue :

— C'est donc ainsi que vous reconnaissez notre tendresse! Là-bas, une mère, une sœur, qui luttent contre le besoin et les humiliations; ici un fils qui dissipe follement les fruits des sacrifices les plus pénibles. Si j'avais prévu l'amer désenchantement qui m'attendait ici, jamais

je n'aurais entrepris ce long voyage. Une telle conduite est indigne. Puisse Dieu vous la pardonner!

— Grand-père, taisez-vous? ne parlez pas ainsi; vous vous trompez sur mon compte, balbutia le jeune homme en élevant ses mains vers le vieillard.

— Hélas! hélas! reprit celui-ci, est-ce ainsi que je devais vous revoir? Est-ce devant une table chargée de vins, le cigare à la bouche, avec des amis débauchés, que je devais vous retrouver? Ils étaient donc fondés, les terribles soupçons qu'on a semés sur vous dans le village? Pauvre mère, ses larmes ne coulaient donc pas pour un mal imaginaire?

— Qui m'a calomnié? qu'a-t-on dit de moi? s'écria l'étudiant avec indignation. Je ne suis pas vindicatif; mais qu'il tremble, le perfide ennemi qui a lâchement percé le cœur de ma mère. Vos soupçons sont faux, absolument faux.

Le grand-père montra du doigt le miroir.

— Regardez votre visage, dit-il, et justifiez-vous, si vous pouvez des fautes qui s'y trouvent écrites.

Adolphe se leva à ces mots; et, comme si l'injustice des coups dont le sort l'accablait eût égaré sa raison, il éclata de rire.

Le vieillard le regarda avec étonnement. Mais l'émotion du jeune homme se calma aussitôt : il se rassit, serra la main de son grand-père et reprit d'un ton tranquille :

— Maintenant, père, parlons de sang-froid. Écoutez-moi bien, et croyez que je me détesterais moi-même, si je me croyais capable de répondre à votre affection par le mensonge et la dissimulation. Voulez-vous savoir quelle est ma vie de tous les jours, à Louvain?

« A peine les premiers rayons de l'aurore ont-ils éclairé ma fenêtre, que je suis devant ma table, la tête appuyée dans mes mains. Je passe la matinée entière et quelquefois une partie de l'après-midi à l'Université ou à l'hôpital. Sitôt la clinique terminée, j'accours ici tout hors d'haleine, je m'assieds et je me remets à étudier avec une attention si fiévreuse et si passionnée, que je sens bouillir le sang sous mon front. Les journées sont longues, n'est-ce pas, dans cette saison? Pas assez pour moi, cependant. Cette petite lampe qui est là-bas, sur la cheminée, pourrait vous dire combien de fois le pauvre étudiant a veillé devant cette table jusqu'au moment où les premières lueurs du matin lui rappellent qu'il doit dormir au moins une heure, pour recommencer encore sa vie d'épuisement. Dissiper ! faire bonne chère! Quelle cruelle raillerie! Pour pouvoir épargner quelque chose, je ne dîne que tous les deux jours, et encore, bien souvent je reste sourd à la voix de la faim, et j'oublie le jour fixé pour satisfaire mon pauvre estomac... »

Il ouvrit un tiroir de la commode et y prit une assiette sur laquelle il y avait une croûte de pain et un petit morceau de fromage de Hollande.

— Regardez! dit-il avec un sourire tristement moqueur, je n'ai rien mangé depuis ce matin de bonne heure : ceci doit me servir de dîner et de souper.

Le vieillard hocha la tête sans rien dire, et parut douter s'il pouvait ajouter foi à cette explication.

— L'estaminet, le vin, les joyeux amis, n'est-ce pas reprit le jeune homme. Ce sont des camarades qui, par compassion, et craignant pour ma santé menacée, m'ont presque arraché de force hors d'ici, pour me procurer

quelques heures de distraction... Mais j'ai une raison qui triomphera de tous vos doutes, grand-père...

En disant ces mots, il chercha dans le tas de livres jetés pêle-mêle sur la table et présenta au vieillard une petite feuille de papier.

— Vos yeux sont encore bons, père ; vous saurez lire ce qui est écrit là-dessus. C'est une lettre d'un des professeurs les plus respectables de notre Université ; l'excellent homme a pour moi une grande prédilection parce qu'il sait les efforts extraordinaires que je fais pour mener, cette année, mes études à bonne fin. Lisez, père, vous verrez comme il me supplie de ne pas travailler si déraisonnablement ; vous apprendrez ce que signifient mes yeux creusés et mes joues amaigries... Mais ce qu'il dit de crachement de sang et de phthisie, ce n'est qu'une crainte sans fondement. Dieu, dans sa miséricorde, m'a donné des forces qui ne s'épuisent pas si facilement.

Le vieillard tint longtemps les yeux fixés sur la lettre. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, une agitation croissante s'emparait de lui, et sa main se mit à trembler si fort, qu'il avait de la peine à déchiffrer les mots. Enfin, lorsqu'il fut arrivé à la signature, une profonde émotion le saisit, et, étreignant le jeune homme de ses deux bras, il le serra contre sa poitrine.

— Mon pauvre Adolphe, soupira-t-il, oh! pardonnez-moi ! pardonnez à votre bonne mère ses injustes soupçons. Le ciel punira le calomniateur qui a osé vous accuser.

L'étudiant, tout-à-fait consolé, et ravi d'avoir réussi à détromper le vieillard, saisit sa main, et la pressant avec tendresse :

— Je n'ai rien à vous pardonner, grand-père, C'est une mauvaise renommée inhérente à la vie d'étudiant. Il y en a tant qui pensent plus au plaisir qu'à l'étude, qu'on nous regarde tous comme des dissipateurs et des paresseux. Mais ne nous attristons pas plus longtemps. Je ne vois dans vos inquiétudes qu'une nouvelle preuve de votre amour pour moi.

Mais le vieillard paraissait avoir encore d'autres préoccupations. Ses yeux étincelants restaient fixés sur Adolphe avec une expression de pitié profonde, et le jeune homme crut y lire une frayeur secrète. Les mains du grand-père étaient tendues vers le ciel, comme s'il eût imploré la miséricorde divine.

Alors seulement l'etudiant comprit que ce n'était pas uniquement pour lui reprocher sa conduite désordonnée qu'il était venu à Louvain.

— Eh bien, père, demanda-t-il, quelles nouvelles m'apportez-vous? Ne pensez plus à cette vaine accusation.

— Maintenant surtout ma mission est pénible, dit le vieillard avec un profond soupir. Mais, quand Dieu le veut, l'homme doit se soumettre à son sort. Hélas! ce qui me fait trembler, Adolphe, c'est la certitude que je vais vous remplir le cœur de douleur et d'angoisse.

— Quoi que ce soit, parlez sans crainte, puisque vous avez dit que cela ne concerne que moi.

— Vous avez écrit à votre mère pour lui demander avec instances cinq cents francs. Pour des gens dans notre position, c'est un trésor introuvable.

— Mais, grand-père, ce que ma mère m'a envoyé depuis plus d'une année a toujours été insuffisant. J'ai des

dettes chez mon tailleur, chez mon traiteur, chez mon libraire, chez mon propriétaire. Pour les frais de mes deux examens, je compte à tout le moins cinq cents francs. Et vous concevez que, si je termine heureusement mes études, je ne puis quitter l'Université sans payer ce que je dois ici.

— Dans tous les cas, murmura le vieillard avec abattement, vous êtes bien à plaindre, Adolphe ; mais que peut l'homme contre l'impossible ?

— Ainsi, vous ne m'apportez rien ? Ma mère ne peut plus rien pour moi ? Son aide me manque au moment décisif ? demanda le jeune homme avec consternation.

— Je vous apporte cent francs : la dernière offrande. Si vous saviez, Adolphe, ce qu'elle nous coûte !

— Et l'argent de mes examens ? s'écria Adolphe.

— Nous ne pouvons plus songer à vous envoyer quelque chose. Nous sommes tombés dans la plus profonde gêne... et, je prononcerai le mot terrible, votre mère et votre sœur sont dans le besoin, presque dans la misère.

L'étudiant frappa son front de ses deux mains, et répondit avec amertume :

— Je savais que les frais de mes études étaient devenus pour ma bonne mère une lourde et difficile charge ; mais j'espérais pourtant qu'au moment suprême votre amour éprouvé à tous vous donnerait la force de faire encore ce dernier sacrifice. Quoi ! tout ce que vous avez fait pour moi est perdu ? Mon avenir serait brisé, faute d'une somme de cinq cents francs !

— La somme n'y fait rien, soupira le vieillard. Dix

mille francs ou cinq cents francs, c'est la même chose pour nous : nous n'avons plus rien.

— Oh ! c'est terrible, ce que vous me dites là, père ! s'écria Adolphe tremblant d'épouvante; si je pouvais croire ce que vos paroles me présagent, j'en perdrais la raison.

En exhalant cette plainte, il laissa tomber sa tête sur la table et se cacha son visage dans ses deux mains.

Le vieillard parut blessé, et, pour ainsi dire, agri par ces murmures échappés à l'étudiant anéanti. Il fit des efforts visibles pour maîtriser un mouvement d'indignation, et reprit d'un ton triste et sévère :

— Adolphe, Adolphe, oseriez-vous accuser votre mère? N'avons-nous pas fait pour vous ce que peu de parents feraient pour l'enfant le plus aimé? Feu votre père n'a pas gagné grand'chose par l'art vétérinaire : il est mort jeune, et son héritage a été bien modeste. Depuis lors, nous avons été éprouvés par des maladies et des malheurs. Néanmoins, comme vous étiez le seul fils, comme nous avions concentré sur vous tout notre amour et toute notre espérance, nous osions rêver pour vous un avenir honorable et brillant. Nous ne savions pas ce que devait coûter une éducation complète : les sacrifices que nous avons faits depuis votre enfance s'élèvent à plus de quinze mille francs. Et vous osez vous plaindre de l'impuissance de notre amour ! Ah ! si vous voyiez votre mère et votre sœur passer toute la journée et la moitié de la nuit à broder et à coudre des objets de luxe! si vous pouviez suivre notre bonne Françoise lorsqu'elle va à la ville et qu'elle parcourt en secret les magasins et les boutiques, pour vendre les ouvrages achevés! si vous pouviez voir

avec quelle joie elle verse l'obole de l'amour dans la tirelire où elle serre l'argent qui sera envoyé à son frère!...

— Pitié ! ayez pitié de moi ! dit Adolphe en élevant ses mains suppliantes; ô cher père, ayez pitié de moi! ne brisez pas ainsi mon triste cœur!

Mais le vieillard semblait rêver au tableau désolant qu'il venait de tracer.

— Pauvre Françoise! dit-il comme s'il se parlait à lui-même; il y a quelques jours, elle reçut la visite d'une amie. Celle-ci paraissait très-fière d'un col de prix que sa tante avait acheté pour elle à la ville, et elle attira adroitement l'attention de votre sœur sur la beauté de la broderie. Jugez de la honte et de la souffrance de Françoise : ce col, elle l'avait fait et vendu elle-même ! Les cent francs que je vous apporte sont le prix de ce travail nocturne !

— Et quelle était cette amie? demanda le jeune homme en pâlissant. Une fille de notaire?

— Non, la fille du docteur Heuvels.

— Adeline ! s'écria-t-il désespéré. Ma sœur, rougir devant Adeline ! O mon Dieu ! quel mal ai-je donc fait?

Effrayé de la violente émotion de l'étudiant, le vieillard lui prit les mains :

— Calmez-vous, Adolphe, dit-il ; votre crainte est sans objet : Adeline ne savait pas de quelles mains le col était sorti.

L'étudiant se pressa le front comme pour se rendre maître de son émotion.

— Ah! j'ai tort, répliqua-t-il avec découragement. Qu'est-ce que cela ferait, qu'Adeline sût combien il y a d'amour fraternel dans le cœur de ma pauvre sœur?

Il se laissa retomber sur sa chaise et demeura quelque temps immobile, les yeux fixés à terre ; puis, les levant vers son grand-père, il reprit avec une douloureuse résignation :

— Ainsi, c'est une sentence implacable? Je ne pourrai point subir mes examens? Oh! grand-père, si vous saviez quel rêve radieux ce réveil dissipe, quelle croyance il étouffe, quel avenir il brise! Voyez : une fois docteur, j'aurais habité une grande ville, Anvers; par des études constantes, par une application assidue, à force de travail, de courage et de volonté, j'aurais conquis une clientèle qui m'eût apporté, avec la renommée de médecin habile, la fortune en récompense de mon talent et de mon activité. J'aurais gagné de quoi acheter une belle maison pour ma mère, ma sœur et vous. Vos vieux jours auraient été dignes d'envie, car le but de ma vie était de vous rendre tous heureux. Je serais resté garçon jusqu'à ce que j'eusse pu vous rendre au quadruple, tant en preuves d'amour et de respect qu'en bien-être matériel, ce que vous m'avez donné si noblement et avec tant de désintéressement. Et, en marchant vers ce noble but, j'aurais exercé ma profession de médecin avec une foi inébranlable en la sainteté de ma mission. Soulager, consoler, guérir : être l'apôtre de la miséricorde divine, le bienfaiteur de l'humanité ! Et tout cela, cette espérance, ce bonheur, ce brillant avenir, perdus, à jamais perdus ! O mon Dieu ! c'est trop !

Et le pauvre jeune homme, vaincu, pencha la tête sur sa poitrine, et se mit à pleurer en silence. Des larmes brillaient également dans les yeux du vieillard, depuis qu'Adolphe lui avait fait connaître ses sentiments et ce

qu'il projetait de faire pour renonnaître l'amour de sa mère et de sa sœur.

Un silence solennel régna dans l'appartement pendant un assez long intervalle. Enfin un combat violent sembla se livrer dans l'esprit du vieillard, car il s'agita sur sa chaise, secoua la tête et leva les épaules comme s'il luttait contre une résolution décisive.

Soudain il se leva, s'approcha du jeune homme, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Adolphe, dit-il, Adolphe, soyez consolé, mon brave fils, vous aurez les cinq cents francs.

L'étudiant releva lentement la tête et regarda son grand-père dans les yeux, comme s'il n'avait pas compris le sens de ses paroles.

— Vous me demandez comment cela est possible? Votre mère et Françoise m'ont depuis longtemps supplié de laisser grever notre maison d'une rente. Je me suis toujours opposé à ce projet chanceux avec une fermeté inébranlable, et, quoiqu'il puisse advenir, jamais je ne consentirai à sacrifier pour vous ce dernier reste de l'héritage de votre père. Dieu m'a mis à sa place ; je suis non-seulement votre tuteur, mais aussi le tuteur de votre mère et de votre sœur. Mettre leur avenir à l'abri de la pauvreté est pour moi un saint devoir.

—Oh! mon père, répondit le jeune homme en soupirant, j'aime mieux courber la tête sous mon triste sort que d'être la cause de pareils sacrifices.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua le vieillard: Moi-même, je ne possède pour tout bien qu'un demi-bonnier de terre : j'y tenais, parce qu'il me vient de mes parens, et qu'il peut être un morceau de pain,

une dernière ressource en cas de besoin. Je le vendrai. Soyez donc tranquille, Adolphe ; dans trois ou quatre jours, vous recevrez les cinq cents francs.

L'étudiant sauta au cou de son grand-père, et l'embrassa avec une sorte d'égarement. Après cette ardente étreinte, il lui serra la main, et dit, les yeux remplis de larmes :

— Oui, père, oui, j'accepte ce sacrifice. J'osais craindre, j'osais douter du résultat de mon examen ; mais maintenant cette double épreuve, fût-elle mille fois plus difficile, j'en sortirai vainqueur. Dieu, dans sa justice et dans sa miséricorde, me tiendra compte de votre amour et de mon courage. Soyez tranquille, père, dussé-je y consacrer toute ma vie, je vous paierai au centuple de votre affection et de votre bonté. Ah ! quel bonheur ! mon rêve deviendra une réalité : je serai docteur !

Après s'être livré pendant quelques instants à de joyeux épanchements sur ses projets et sur son avenir, Adolphe se mit à parler de sa mère et de sa sœur, et demanda, d'un ton plus calme, des nouvelles de ses amis du village natal.

Son grand-père lui raconta comme quoi le notaire et sa fille s'informaient souvent de lui avec intérêt ; comme quoi le vieux curé était venu encore l'avant-veille savoir si l'étudiant se comportait toujours bien à Louvain, et comment Adeline, la fille du docteur Heuvels, venait souvent causer, avec Françoise, d'Adolphe et de son dernier examen.

Pendant que le vieillard parlait de la famille du notaire, et surtout de sa fille Constance, un joyeux sourire avait erré sur les lèvres du jeune homme ; il était heu-

reux d'apprendre que les amis de son enfance ne l'avaient pas encore oublié. Mais, lorsque le nom d'Adeline sortit de la bouche du bonhomme, une fugitive étincelle sembla s'allumer dans les yeux d'Adolphe, et un observateur moins âgé eût remarqué que son cœur battait visiblement dans sa poitrine.

Bien certainement le jeune homme eût oublié l'étude pour continuer à parler avec son grand-père du village natal et de ses amis, mais le vieillard se leva enfin en lui disant qu'il ne pouvait rester plus longtemps, et qu'il devait se hâter de partir.

Adolphe l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, l'embrassa une dernière fois sur le seuil de la porte, et lui souhaita un bon voyage avec un heureux et prompt revoir.

II

Dans la partie septentrionale de la Campine, non loin des frontières de la Hollande, est un grand village dont les maisons s'alignent en deux rangées de chaque côté de la grande route. L'église même, avec son pignon et sa flèche, est venue se placer le long de la route, de sorte que rien ne rompt l'uniformité de la ligne droite, si ce n'est, çà et là, une couple de tilleuls placés devant la porte d'un cabaret.

Mais, hors du village, la nature vierge se déploie dans toute sa force. Au nord et à l'ouest s'étend la bruyère avec ses espaces insondables, unie, sans limites et soli-

taire comme le désert. Au sud s'élèvent d'immenses sapinières dont le feuillage sombre se confond avec les vapeurs bleuâtres de l'horizon, et ressemble à un nuage éternellement menaçant qui borde au loin le ciel. Du côté du levant, la terre semble avoir été remuée par une force inconnue. Là, surgissent des montagnes de sable dont les chauves sommets, étincelant aux rayons du soleil et se multipliant à l'infini, semblent aussi innombrables que les flots mouvants d'une mer agitée.

Partout l'immensité, le silence solennel et le repos majestueux de la nature; nul autre signe de la présence de l'homme que des centaines de sentiers, frayés peut-être depuis des siècles, qui serpentent à travers la bruyère, pénètrent au sein des bois et montent ou descendent entre les flots de la mer de sable.

Dans le village, quelques constructions se distinguent, par leur second étage, des maisons basses des paysans. Ce sont les demeures du bourgmestre, du notaire et du médecin. La maison de ce dernier surtout dépasse les autres en luxe comme en hauteur; il y a même au-dessus de la porte une espèce de balcon avec une balustrade dorée.

Le docteur Heuvels est un homme qui a trouvé dans la médecine une source de richesses. Ce n'est pas qu'il ait étudié beaucoup dans sa jeunesse; car il est un de ceux qui, dans les dernières années de Napoléon, ont suivi l'armée en qualité d'aide-chirurgien, et auxquels, après la chute du grand empereur, il fut accordé, sans examen sérieux, d'exercer la médecine.

Comme ses confrères des villages voisins, par jalousie peut-être, s'efforçaient de faire valoir contre lui son peu

de savoir, il était devenu un ennemi si acharné de l'étude, que depuis des années, il n'avait pris en main ni un livre, ni aucun ouvrage de médecine.

La connaissance des maladies humaines, lui paraissait si simple, qu'il ne pouvait comprendre qu'on eût noirci inutilement tant de papier, et qu'on en barbouillât encore tant chaque jour sous le prétexte de jeter quelque lumière sur un sujet clair comme le soleil. S'il avait lu un livre dans sa vie, c'était celui du célèbre mais systématique Broussais; car M. Heuvels voyait dans toute maladie une inflammation ou plutôt une surabondance de force, ce qui était pour lui une raison d'épuiser tellement ses pauvres patients, qu'ils ne sortaient de ses mains, — lorsqu'ils avaient la chance de guérir, — qu'après avoir subi — et payé — le médecin pendant plusieurs mois.

Il ne voulait même pas reconnaître qu'il avait appris ce moyen de guérison dans un livre; il ne s'en rapportait qu'à son expérience personnelle, et soutenait que l'expérience est la seule lumière des médecins.

Vis-à-vis de la demeure du docteur Heuvels, de l'autre côté de la rue, était encore une maison bourgeoise, également à deux étages. Elle n'avait rien de somptueux; mais ses volets peints en vert, sa façade tapissée d'une vigne touffue, ses fenêtres ornées de fleurs et ses rideaux blancs comme la neige lui donnaient une physionomie fraîche et riante.

Vers la fin du mois d'août 1846, une femme d'un âge mûr était assise dans une chambre de cette verte maison. Elle tenait les mains jointes et implorait ardemment le ciel. A ne voir que la ferveur de son attitude, on eût pu la croire entièrement absorbée dans sa muette prière

mais les regards furtifs qu'elle jetait de temps en temps vers la porte montraient clairement qu'elle était en proie à une inquiétude secrète, car son visage exprimait alors un désir ardent ou une crainte profonde. En se voyant trompée dans son attente, elle secouait la tête avec découragement, et levait de nouveau vers Dieu son visage suppliant.

Au bout de quelques instants, elle entendit ouvrir et fermer la porte de la cour, et, comme si ce bruit lui permettait de satisfaire son impatience, elle se leva, prête à interroger celui qui entrait.

Une jeune fille de dix-sept ans environ, avec des cheveux blonds et des yeux bleus, parut à la porte. Sa douce et patiente figure était pleine de tristesse et d'anxiété.

— Eh bien, eh bien, Françoise, demanda la femme, ne vois-tu pas encore le facteur ?

— Rien, mère, répondit la jeune fille, et voilà que les moutons du fermier Nélis font lever la poussière de la route et empêchent de voir dans le lointain s'il vient quelqu'un.

— Où est grand-père ?

— Il est debout sur le banc, derrière la haie, et regarde au loin le chemin.

— Que dit grand-père, Françoise ? est-il tranquille d'esprit ?

— Il va et vient sans cesse, en murmurant des paroles d'espoir et de confiance ; mais il est pâle et on dirait qu'il tremble sous l'impression de ses secrètes pensées. Grand-père effraye mon imagination, ma mère.

— Je comprends son émotion, soupira la femme. La

dernière lettre d'Adolphe était bien décourageante; le pauvre garçon semblait craindre que ses forces ne le trahissent au moment décisif... Ah! Françoise, que cette attente est pénible! Mon cœur bat si violemment, qu'il me semble qu'il va se rompre dans ma poitrine oppressée.

Sans répondre à cette plainte, la jeune fille se détourna, mit la main sur ses yeux et se prit à pleurer.

La mère, saisissant son autre main, lui dit d'une voix consolante :

— Chère Françoise, ne pleure pas, mon enfant; ton inquiétude met le comble à mon angoisse. Ayons confiance en la bonté de Dieu...

— Oui, mère, murmura la jeune fille, cela est facile à dire. Je n'ai pas cessé de prier et de trembler. Le moment approche où une simple lettre peut nous rendre heureux ou nous enlever l'espoir de notre vie, et maintenant mon courage m'abandonne. Pauvre frère! Si nous sommes ici presque anéantis par la crainte, que ne doit-il pas avoir souffert là-bas, durant ce terrible examen qui devait décider de tout son avenir et du sort de ceux qui l'aiment.

Et elle ajouta d'un ton désespéré, en versant de nouvelles larmes : — Mère, oh! mère, si cette lettre devait être un nouveau message de malheur!

La femme, effrayé, passa silencieusement son bras autour du cou de sa fille, et l'attira contre sa poitrine comme pour l'empêcher, par cette triste étreinte, de proférer des paroles de mauvais augure.

A ce moment, le grand-père entra dans la chambre. Il jeta un regard de mécontentement sur les deux femmes qui pleuraient, et dit d'un ton sévère :

— Marie, Marie, vous n'agissez pas bien ! Et vous, Françoise, pourquoi augmentez-vous les angoisses de votre mère ? N'avez-vous pas les meilleures raisons d'attendre avec confiance le résultat de l'examen d'Adolphe? Jusqu'à présent, n'a-t-il pas triomphé de toutes ses épreuves? Nous savons que, pour se préparer à ce dernier assaut, il a tendu toutes ses forces. C'est une erreur de croire que, cette fois, la victoire pourrait lui échapper. Soyons moins cruels envers nous-mêmes... Oh ! ce doute est pire que la certitude du malheur!

Le ton de la voix du vieillard n'était pas aussi encourageant que ses paroles. Évidemment il n'était pas moins inquiet que les autres; mais il ajouta, en pressant les mains de la femme, qui s'était approchée de lui, et comme s'il voulait expliquer ce désaccord entre ses paroles et le ton de sa voix :

— En tout cas, un invincible sentiment d'anxiété m'agite également, Marie. C'est notre amour pour le pauvre Adolphe qui nous fait trembler, sans que nous comprenions la cause de notre crainte. Nous avons tort, croyez-moi. Mais il est bien pénible de savoir que, depuis hier, la sentence qui doit décider de notre avenir est prononcée, et de rester si longtemps dans ce doute mortel !... Mais ayez encore un peu de patience, Marie, le facteur va venir bientôt. Ces paroles n'avaient pas consolé la femme, car elle demeura devant le vieillard, silencieuse, les yeux baissés, et secouant la tête. Le vieillard ajouta comme s'il se parlait à lui-même :

— Personne de nous ne peut s'accuser d'avoir manqué à ses devoirs, ni nous ni Adolphe; chacun a fait ce qu'il a pu. Si le sort nous frappe du coup le plus cruel,

nous déplorerons d'avoir voulu plus que ne le permettait la prudence. Attendons avec confiance; s'il ne réussit pas dans ce dernier effort, notre condition dans le monde sera plus humble; nous aurons sans doute une vie difficile, mais la conviction de n'avoir failli à la prudence que par amour pour notre fils unique allégera notre souffrance, n'est-ce pas, Marie?

— Mais lui! mais mon pauvre Adolphe! L'avenir de toute sa vie brisé! reprit la femme en soupirant.

L'attention du vieillard fut attirée vers la fenêtre, où la jeune fille était occupée à faire des signes à quelqu'un du dehors.

— Que voyez-vous, Françoise? Qui saluez-vous? demanda-t-il.

— C'est Adeline. Elle paraît aussi inquiète que nous, et regarde continuellement par sa fenêtre sur la route; mais elle n'aperçoit pas encore le facteur, car elle secoue la tête avec désappointement.

Au bout de quelques instants, la jeune fille s'écria joyeusement:

— Voyez! Adeline vient! elle relèvera notre courage et nous consolera.

— Cette bonne Adeline! dit la mère. Elle ne ferait pas des vœux plus ardents pour le bonheur d'Adolphe s'il était son propre frère.

La fille du docteur Heuvels, qui entrait en ce moment, était une belle jeune fille de dix-huit ans au plus. La santé rayonnait sur ses joues, toute sa physionomie respirait la joie et le bonheur de vivre, la candeur et la bonté. Sous son front élevé, pur et poli comme une feuille de lis, brillaient deux grands yeux bruns pleins

d'expression et de feu. Ses longues boucles noires, sa taille élancée, et une certaine noblesse dans sa démarche, faisaient d'Adeline une femme remarquable encore par les beautés morales qu'on entrevoyait à travers cette transparente enveloppe.

En entrant dans l'appartement, elle s'arrêta tout étonnée, et ses yeux semblaient demander au vieillard et aux deux femmes la cause de leur tristesse

— Des larmes dans vos yeux, en cet heureux jour! dit-elle pendant qu'un doux sourire errait sur ses lèvres. Pourtant, il n'est pas encore venu de nouvelles? Voyons, madame Valkiers, et vous, Françoise, chassez cette tristesse : il faut danser, sauter et rire. Avant une demi-heure, vous apprendrez qu'Adolphe a passé avec distinction.

— Adeline, comment peux-tu le savoir? bégaya Françoise presque à moitié consolée.

— Mais on dirait que vous ne connaissez pas Adolphe! répondit la jeune fille. Lorsque la plupart des étudiants, même les moins doués, subissent cet examen, vous doutez qu'Adolphe puisse sortir triomphant d'une pareille épreuve.

— Sa dernière lettre, sa dernière lettre! soupira la mère.

— Eh bien, sa dernière lettre, reprit Adeline, que signifie-t-elle? Vous me disiez qu'il doutait, qu'il était près de succomber sous le travail et l'étude. Adolphe est modeste et humble, il se méfie de ses forces; cela lui fait honneur. Je vous le dis avec conviction, si Adolphe pouvait échouer, je ne croirais plus jamais à la vraisemblance la plus probable. Quoi! un jeune homme comme

lui, doué d'une rare intelligence, poussé par un amour sans bornes pour sa mère, travaillant sans relâche, comme un esclave, succomberait dans une épreuve d'où le gros fils de notre brasseur est sorti triomphant l'année dernière? Non, non, l'épreuve fût-elle mille fois plus difficile, si elle n'est pas au-dessus des forces humaines, Adolphe en sortira. Tiens, Françoise, je parie les deux nouveaux fuchsias que ma tante m'a envoyés de la ville, contre les géraniums qui sont là sur la fenêtre, qu'Adolphe passera son dernier examen, et qu'il obtiendra même la grande distinction. Acceptes-tu la gageure?

— Ah! ma chère Adeline, si Dieu voulait me faire perdre mes géraniums! répondit Françoise, dont le visage s'éclaira d'un joyeux sourire.

La mère, consolée aussi, sourit à son tour et serra avec reconnaissance la main de la gaie et courageuse jeune fille. Une expression de douce confiance avait remplacé la tristesse qui assombrissait le visage du vieillard. Tous, sous l'influence des paroles d'Adeline, ouvraient leurs cœurs à la foi et à l'espérance.

— J'attendrai ici que la poste arrive! dit Adeline en prenant une chaise. Mon père est allé au hameau, derrière la tourbière, pour voir un malade. Il n'est pas moins curieux que nous d'avoir des nouvelles d'Adolphe; je suis sûre qu'il viendra ici à son retour.

Quoique délivrés de leur anxiété, les parents d'Adolphe étaient encore si préoccupés de leurs pensées, que personne ne prononça une parole. Ce silence parut étonner et contrarier Adeline.

— Mais je ne vous comprends pas! s'écria-t-elle. Le plus heureux jour de votre vie se passe, et vous étouffe

dans vos cœurs une joie légitime? Songez au sort digne d'envie qui vous attend : Adolphe va demeurer dans une grande ville ; il sera bientôt renommé pour son savoir et pour son activité. Vous prendrez part à sa prospérité et à ses succès, vous serez fiers de son nom, vous jouirez des plaisirs de la ville, et à tous ces avantages vous joindrez l'inappréciable privilége de le voir sans cesse, de l'entendre parler, d'être respectés et chéris par le cœur le plus noble qui ait jamais battu dans la poitrine d'un homme.

Elle se tut et sembla réfléchir. Puis elle reprit d'un ton d'étrange mélancolie :

— Et pendant que vous serez tous heureux, Adeline continuera à vivre ici de la vie monotone du village, sans trouver un cœur qui puisse la comprendre... Car avec qui parlerai-je quand tu seras partie, Françoise? Hélas! voilà que je vais penser à moi-même! Allons, allons, plus de ces idées-là, sinon je me mettrais aussi à pleurer.

L'ombre d'un homme passa devant la fenêtre.

— Voilà le facteur, voilà la poste! s'écria Françoise en sautant vers la porte.

Le vieux grand-père se mit à trembler sur ses jambes; la veuve poussa un cri étouffé et se laissa tomber presque défaillante sur une chaise; la courageuse Adeline ellemême pâlit. Cependant l'émotion devint plus vive encore lorsque Françoise rentra dans la chambre, tenant à la main une lettre qu'elle tendit à sa mère en disant d'une voix étranglée :

— De Bruxelles! d'Adolphe! Ah! je tremble comme un roseau.

Un moment de silence solennel précéda l'ouverture de la lettre; toutes les respirations étaient suspendues; on eût dit que les cœurs cessaient de battre dans les poitrines.

La veuve déplia l'écrit fatal avec une lenteur qui surexcita les nerfs du vieillard et des deux jeunes filles.

Enfin la craintive mère jeta les yeux sur le commencement de la lettre; mais sa main tremblait et sa vue était trouble. Toutefois, après un instant d'hésitation, elle se roidit énergiquement contre son émotion et lut d'une voix assez haute pour être entendue de ceux dont les yeux étaient fixés sur ses lèvres avec une curiosité avide :

« Bonne et tendre mère, bien-aimé grand-père, sœur chérie, remerciez Dieu, votre Adolphe a triomphé. »

Succombant sous le poids de sa sainte émotion, la mère se laissa glisser de sa chaise et tomba à genoux, les mains jointes, pour rendre grâces au ciel; Adeline et Françoise s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre; le grand-père seul surmonta sa joie : un sourire clair et tranquille illuminait son visage.

Mais sitôt ce premier moment passé, les voix se délièrent et la joie éclata. La mère embrassa le vieillard et les deux filles; la chambre retentit d'exclamations joyeuses; Françoise dansait, Adeline battait des mains.

Ce fut le bonhomme qui reprit le premier son calme et pensa à ramasser la lettre, qui gisait par terre, ouverte et oubliée. Adolphe avait réussi! que fallait-il de plus aux deux femmes pour devenir folles de joie?

Le vieillard tendit le papier à la veuve en disant :

— Continuez la lecture, Marie. La lettre est longue; il faut que nous sachions pourtant ce qu'Adolphe nous écrit encore.

Les filles donnèrent raison au grand-père et prièrent la mère de continuer sur-le-champ sa lecture; mais elle était encore trop émue de l'heureuse nouvelle.

— La voilà, père, lisez vous-même, dit-elle en lui remettant l'écrit. Nous écouterons en silence. Prenez des chaises, enfants, et comprimez votre joie pour quelques instants encore.

Aussitôt qu'ils furent tous assis, le vieillard tira de sa poche une paire de lunettes, les assura de l'index et commença à lire d'une voix émue mais claire :

« Bonne et tendre mère, bien-aimé grand-père, sœur chérie, remerciez Dieu, votre Adolphe a triomphé. Il est proclamé docteur dans toutes les branches de la médecine, avec la plus grande distinction... »

— Ah! ah! Françoise, j'ai gagné les géraniums! interrompit Adeline.

— Quel bonheur de pouvoir perdre ainsi son pari! dit la sœur d'Adolphe en riant.

— Enfants, taisez-vous donc, pour l'amour de Dieu, et tenez-vous tranquilles; si vous allez interrompre ainsi grand-père à chaque ligne, quand la lecture de la lettre sera-t-elle finie? — Avec la plus grande distinction! C'est bien beau tout de même, n'est-il pas vrai? Je sens mon cœur se gonfler d'orgueil. Adeline, ma bonne, soyez bénie pour votre confiance dans le succès d'Adolphe. Vous seule n'avez pas douté de ses forces...

— Mais où allons-nous? grommela le vieillard. Vous

grondez les enfants pour une simple interruption, Marie, et voilà que vous oubliez tout à fait ce que nous faisons.

— Oh! c'est vrai, grand-père; mais c'est que je suis si contente! Voyons, poursuivez; personne ne dira plus mot.

Le bonhomme reprit la lecture de la lettre :

« . . . Avec la plus grande distinction. Le président du jury m'a comblé de louanges; le bon professeur Baud, qui était également du jury, m'a embrassé comme son fils. Mes camarades ont salué mon triomphe par des acclamations... Mais moi, après qu'on m'eût proclamé docteur, je n'entendis et ne distinguai plus rien. Mon cœur était parti pour le village natal; je vous voyais, ma bonne mère, je voyais notre chère Françoise, je vous pressais sur mon cœur; ma bouche murmurait l'heureuse nouvelle à votre oreille, et, presque défaillant à force de bonheur, je sentais votre doux baiser me récompenser de ma victoire... »

La mère, attendrie, mit sa main sur ses yeux et se prit à sangloter.

— Oh! le bon frère! soupira Françoise d'une voix étranglée.

— Cœur d'or! âme pleine d'amour! murmura Adeline.

Après un silence, le grand-père demanda :

— Puis-je continuer, Marie?

— Ne faites pas attention à moi, répondit la veuve. Laissez-moi pleurer; sans cela, l'excès de ma joie pourrait m'étouffer.

Le vieillard reprit :

« . . . Je me suis échappé; je me suis enfermé dans ma chambre pour vous annoncer la bonne nouvelle. Me voilà docteur, mère; Dieu m'a donné la récompense de mes études assidues; mais à partir de ce moment commence pour moi une mission sainte, tous mes efforts doivent tendre à vous payer, vous, grand-père et Françoise, des immenses sacrifices que vous avez faits pour moi. S'il est nécessaire, j'y consacrerai ma vie entière. Car, mère, maintenant que je puis regarder l'avenir avec confiance, j'ose vous dire que je sais tout ce que vous avez fait l'une et l'autre pour votre fils et pour votre frère. Pauvre sœur, dont l'héritage paternel... »

Ici, comme la révélation qu'il allait faire l'effrayait en le prenant à l'improviste, le vieillard s'arrêta soudain et regarda d'un œil interrogateur la veuve, qui écoutait avidemment. Les deux filles ne paraissaient pas comprendre la singulière émotion du bonhomme.

— Poursuivez, dit la mère, dont les yeux brillaient de joie et d'orgueil; mon fils est docteur; de quoi pourrais-je encore avoir honte?

Mais par une inspiration subite le vieillard trouva moyen d'esquiver la révélation redoutée. Il garda le silence pendant quelques instants, sauta quelques lignes et continua :

« Jusqu'au jour où grand-père est venu me voir, ma résolution bien arrêtée était de commencer à Anvers ma carrière médicale. Le désir de vous assurer à tous un sort meilleur et l'espoir de quelque renommée pour moi avaient inspiré cette résolution. Il faut que j'y renonce pour quelque temps, pour une couple d'années, peut-

être. Mon installation dans une grande ville exigerait des dépenses qui, pour le moment, sont absolument au-dessus de nos moyens. Avant d'oser risquer cela, il faut que j'amasse quelques économies; qu'en attendant, je me fasse la main, et que j'acquière de l'expérience par la pratique. Je viendrai donc demeurer auprès de vous, mère, et j'essayerai dans notre village mes premiers pas dans la route difficile qui s'ouvre devant moi... »

— Ah! cela est bien : Adolphe vient demeurer ici! Dieu soit loué! s'écria joyeusement Adeline. Ainsi, vous ne serez pas les seuls qui le verront et se réjouiront de ses succès. Et toi, Françoise, ma mie, tu ne me quitteras pas.

Tandis que le grand-père levait les épaules d'un air de doute, la mère ne savait pas si elle devait se réjouir, comme les deux filles, de la nouvelle résolution de son fils. Elle murmura d'un air pensif :

— En tout cas, ce n'est que pour une couple d'années au plus, et si cela ne peut se faire autrement dès aujourd'hui.

Le vieillard ne répondit pas et continua la lecture de la lettre :

« Le docteur Heuvels se rappellera que feu mon père fut son meilleur ami; il m'a témoigné, dès mon enfance, beaucoup d'affection; il a pris beaucoup d'intérêt au succès de mes études. Maintenant, j'oserai lui demander son aide, et le prier de guider mes premiers pas par son expérience... »

— Ah! c'est bien à lui de se souvenir de mon père, interrompit Adeline. Mon père aime beaucoup Adolphe, et

il l'aidera, il l'aidera généreusement, soyez-en sûrs. Sa grande expérience...

La joyeuse fille eût parlé longtemps sur cet interressant sujet, mais le grand-père reprit sa lecture, et elle fut obligée d'écouter.

« Cette après-midi, je vais remercier mes professeurs et prendre congé de quelques amis. Ce soir même, je pars pour Anvers par le dernier train, afin d'y faire viser mon diplôme par la commission médicale de la province. Si je pouvais arriver demain matin avec cette pièce en règle, ô mère, je serais bientôt dans vos bras. Je brûle du désir de sentir battre contre ma poitrine ce cœur qui m'aime d'un amour sans bornes. Qui sait si je n'arriverai pas au village avant cette lettre, que je vais jeter à la poste à l'instant? En tout cas, demain je verrai ma mère! — Maintenant, mère, je vais vous demander une chose en secret. Quand vous serez arrivée à cet endroit de ma lettre, courez sans retard chez le docteur Heuvéls, pour annoncer la bonne nouvelle à Adeline. Elle a doublé mon courage chaque fois que je revenais à la maison, elle aime ma bonne sœur, elle a été la consolation de ma mère durant la triste absence... Que son noble cœur se réjouisse le premier de mon bonheur! Après tant de craintes, après tant de souffrances, il m'est bien doux de pouvoir causer avec vous, ma mère; — mais il faut que je finisse. A demain, à demain.

« Votre obéissant et dévoué fils. »

La fille du docteur Heuvels avait détourné la tête, et ne paraissait pas remarquer que la lecture de la lettre fût

terminée. Françoise crut même voir une larme briller dans ses yeux.

— Ces dernières paroles de mon frère t'attendrissent, ma bonne Adeline, dit-elle. Adolphe pouvait-il t'oublier en un pareil moment, toi qui es pour lui une seconde sœur?

Adeline se retourna en secouant la tête; il y avait encore des larmes dans ses yeux; mais un doux sourire illuminait son beau visage.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle; une émotion passagère. Ce pauvre Adolphe, son cœur est si plein de gratitude, qu'elle déborde sur ceux qui ne peuvent rien que prier Dieu pour son bonheur...

A ce moment, le grand-père sembla se rappeler quelque chose.

— Nous oublions que nous avons promis au notaire et à ses filles de leur faire savoir immédiatement comment l'examen d'Adolphe s'est passé à Bruxelles; et au fils du brasseur, et au curé, et au maître d'école aussi, nous l'avons promis. Je m'empresse d'aller porter la nouvelle aux amis. Si j'étais à votre place, je songerais sérieusement à préparer sa chambre, et je commencerais à réfléchir aux améliorations à faire à la maison, afin qu'elle soit une demeure convenable pour un docteur en médecine. Il faut un cabinet de consultations, une chambre ou salle pour recevoir le monde. Pensez-y jusqu'à mon retour.

Aussitôt qu'il eut quitté l'appartement, les femmes examinèrent joyeusement la situation des lieux pour s'occuper avec soin de l'installation d'Adolphe. La mère était d'avis qu'il fallait choisir pour cabinet de consulta-

tions la pièce à gauche, donnant sur la rue ; Françoise le voulait à droite de la porte. Adeline donna raison à la mère, parce que, suivant le choix de Françoise le cabinet communiquerait avec le salon, et qu'on pourrait entendre de l'une de ces deux pièces ce qui se dirait dans l'autre. Elle savait par expérience que cela n'était pas convenable dans la maison d'un médecin.

D'accord sur ce point, elles se mirent à discuter quel ameublement il convenait de placer dans ce cabinet.

On entra dans la pièce qui devait servir de salon ; on déplaça les tables et les commodes, on plaça des flambeaux et des vases de fleurs pour en essayer l'effet. On parla de tableaux, de rideaux neufs et même d'un tapis coûteux, comme si le triomphe scientifique d'Adolphe avait ouvert tout à coup une abondante source de richesses.

Adeline, qui savait par ce qui se faisait chez son père comment la maison d'un médecin doit être arrangée, fut ici la providence des deux femmes. Elle résolut par ses conseils toutes les questions difficiles, et en outre elle fit briller dans le cœur de ses compagnes un reflet de sa joyeuse et charmante humeur, chaque fois que le souvenir de leur pauvreté venait les attrister.

Quand tout ce qui concernait le rez-de-chaussée fut débattu et arrêté, on monta à l'étage pour décider où seraient la chambre à coucher et la chambre d'étude d'Adolphe, car on ne pouvait pas disposer de plus d'une pièce au premier étage. Adeline prétendit qu'elle devait avoir vue sur le jardin, parce que le bruit de la rue distrairait Adolphe de ses études ; mais ni la mère ni Françoise ne voulaient consentir à cet arrangement. Le

mur du côté du jardin était un peu humide. Que l'une d'elles fût exposée à s'enrhumer, cela n'était rien ; mais loger Adolphe dans une chambre humide, cela ne se pouvait pas.

On alla donc visiter l'autre chambre, qui prenait jour sur la rue, et l'on délibéra où l'on pourrait placer les livres, les armoires et les rayons dont, selon Adeline, un médecin avait besoin pour étaler des instruments, des fioles, des herbes et beaucoup d'autres objets.

Pendant qu'elles s'occupaient sérieusement de ces points importants, l'attention d'Adeline fut éveillée par un bruit lointain.

— Il me semble que j'entends une voiture, dit-elle. C'est mon père qui revient ?

En prononçant ces mots, elle alla à la fenêtre, l'ouvrit, et se pencha en dehors pour voir sur la route.

— Est-ce réellement votre père qui vient ? demanda la veuve.

La jeune fille ne répondit pas, et fit tant d'effort pour avancer la tête bien loin hors de la fenêtre, que Françoise la saisit par ses vêtements, et s'écria tout effrayée :

— Ciel ! Adeline, tu tomberas dans la rue !

Mais la jeune fille se retira brusquement en sautant de joie et courut vers la porte de la chambre en criant :

— Adolphe, Adolphe ! je l'ai vu la première.

— Où ? où ? s'écria la mère.

— Là-bas, devant le *Lion d'or*. Il descend de la diligence.

Les trois femmes se précipitèrent dans l'escalier et sortirent en courant. Arrivées dans la rue et voyant réel-

lement Adolphe qui leur faisait de loin des signaux de joie, elles pressèrent encore leur marche.

Bien que les chalands du *Lion d'or* fussent assis devant la porte, bien que la diligence fût entourée d'une dizaine de voyageurs, et que plusieurs villageois curieux se montrassent sur leur porte, rien ne put retenir le fils ni la mère dans l'épanchement de leur bienheureuse émotion.

Ce fut un long baiser qu'Adolphe imprima sur les lèvres de sa mère presque défaillante, et il sentit, comme il l'avait souhaité, battre contre sa poitrine ce cœur qui l'aimait tant. Lorsqu'il eut murmuré quelques paroles d'ardente reconnaissance à l'oreille de sa mère, il courut à sa sœur et la pressa dans ses bras en lui prodiguant les plus doux noms.

Adeline, qui s'était tenue un instant à l'écart, vint à son tour se placer devant Adolphe, et le regarder en face sans rien dire, mais avec un sourire suppliant.

Le jeune homme, atteint d'une émotion subite, eut sans doute l'intention d'embrasser son amie d'enfance avec la même cordialité que sa mère et sa sœur; mais, soit que sa beauté, ou la présence de tant de monde le retînt, soit tout autre sentiment, il demeura hésitant, pendant qu'une vive rougeur lui montait au front. Cependant il fit un effort sur lui-même, prit la main de la jeune fille, et balbutia, d'un ton profondément troublé :

— Adeline, bonne Adeline, vous aussi, vous venez à ma rencontre? Vous êtes joyeuse de mon bonheur? O merci, merci de votre généreuse amitié.

La jeune fille regarda avec étonnement le visage d'Adolphe, et sans doute il lui eût dit que c'étaient les longues études et les veilles qui l'avaient amaigri à ce

point; mais sa mère et sa sœur le prirent chacune par une main et l'entraînèrent vers leur maison.

Près de la porte, ils aperçurent le grand-père qui revenait de porter la nouvelle. Adolphe sauta au cou du vieillard attendri, et, tout en l'accablant de marques d'affection et de reconnaissance, il le conduisit dans la maison.

Là recommencèrent les vœux de bonheur, les embrassements et les joyeux cris. Pendant longtemps Adolphe ne sut à qui répondre, chacun parlait, riait, et interrogeait à la fois.

Adeline seule se tint plus réservée que d'habitude. Une expression de bonheur rayonnait sur son visage; elle disait aussi de temps en temps une parole de contentement, mais elle semblait en proie à une secrète agitation.

Lorsque ces témoignages confus de la joie commune eurent duré quelque temps, la mère obligea Adolphe à s'asseoir. Personne ne l'interrompait; il fallait qu'il fit le récit de ses études, de son examen à Bruxelles, de ses succès; car on voulait savoir promptement, et avec tous les détails, comment il avait subi l'épreuve redoutée.

Le jeune homme satisfit au désir de sa mère et raconta combien de longues nuits et de longs jours il avait passés seul, travaillant sans relâche, dans sa petite chambre d'étude; comment il avait flotté des mois entiers entre la confiance et la crainte, entre l'espoir et le doute; comment, à l'approche du moment décisif, ses forces avaient menacé de le trahir, et enfin comment Dieu venait de lui accorder l'ineffable bonheur de pou-

voir annoncer à tous ceux qui l'aimaient la plus belle des victoires.

Il entremêla ce récit de paroles d'amour et de reconnaissance pour sa mère, pour son grand-père et pour Françoise ; sous l'influence de la joie, sa voix était devenue si pénétrante et si douce, qu'il attendrit plus d'une fois sa mère, et fit briller une larme involontaire dans tous les yeux,

Tandis qu'il parlait, sa mère pressait une de ses mains; Françoise se tenait près de lui, de l'autre côté.

Adeline, qui était assise à quelque distance, tenait les yeux fixés sur lui avec une sorte d'étonnement. On eût dit,à voir l'expression de son visage, qu'elle n'entendait pas la voix du jeune homme et que son esprit flottait au gré de ses pensées rêveuses. En réalité, elle était complétement absorbée dans la contemplation des traits d'Adolphe. Elle l'avait connu avec les roses de la première jeunesse sur les joues, avec la douce sérénité d'une vie paisible dans les yeux, avec un front dont les pensées sérieuses ou pénibles n'avaient point altéré le poli. Maintenant, elle voyait devant elle un homme sur le front duquel les travaux de l'esprit avaient déjà creusé quelques rides, dont les joues avaient fondu à la chaleur de pensées accablantes, et dont les yeux, au lieu de briller du doux éclat d'une âme candide, étincelaient à chaque mot du feu d'un mâle courage.

Pour toute autre jeune fille qu'Adeline, le jeune homme n'eût sans doute pas gagné en beauté après un changement si complet; mais il lui sembla que la puissance, l'intelligence et le génie se lisaient sur son visage comme l'empreinte d'un sceau divin. Ce qui la dominait, pendant

que, muette et immobile, elle tenait les yeux fixés sur Adolphe, c'était un sentiment d'admiration et de respect.

Peut-être cette sensation n'eût-elle été que passagère, car elle avait assez de force d'âme pour reprendre sa gaieté habituelle après cette première impression. Mais on ne lui en laissa pas le temps; avant qu'Adolphe eût fini son récit, on entendit ouvrir la porte de la rue, et en même temps le bruit bien connu d'une canne retentit sur le seuil.

— Voilà M. Heuvels, dit le vieillard.

— Ah! mon père! qu'il sera heureux de la bonne nouvelle, s'écria-t-elle en se levant.

La personne qui traversait en ce moment le vestibule était un homme assez haut de taille, et porteur d'un gros ventre. Sa figure était pleine et vermeille, comme celle d'un homme dont l'estomac puissant puise dans le vin vieux et les mets succulents une surabondance de nourriture; et, n'eussent été ses cheveux gris qui trahissaient son âge, on n'aurait pu soupçonner qu'il marchait à grands pas vers sa soixantième année.

Il portait un chapeau à bords plats d'une remarquable largeur; une cravate blanche entourait son cou, et le collet rond de son par-dessus de fin drap noir descendait à peine jusqu'à ses épaules. Il tenait de la main gauche une lourde canne de jonc à pomme d'argent, et, à chaque pas, il en faisait résonner sur le plancher le petit bout en fer; son autre main était enfoncée profondément dans une de ses poches.

Sur le visage de cet homme se jouait un perpétuel sourire, moitié railleur, moitié joyeux, expression propre

aux personnes qui traversent facilement la vie, et qui sont contentes d'elles-mêmes.

En entrant dans la chambre, il alla droit à Adolphe, lui serra la main, la secoua familièrement, et dit :

— Ah! ah! monsieur Valkiers, j'ai appris, chemin faisant, que vous avez passé votre examen ; je vous en félicite.

— Soyez remercié du fond de mon cœur pour l'intérêt que vous me portez, monsieur Heuvels, répondit Adolphe. Je serais déjà allé chez vous pour vous apprendre moi-même l'heureuse nouvelle ; mais je n'en ai pas eu le temps. Je viens d'arriver il n'y a qu'un instant ; c'est hier que j'ai passé mon examen...

— Oui, monsieur Heuvels, et avec la plus grande distinction encore, interrompit joyeusement la mère.

Le vieux médecin leva les épaules et répondit avec un sourire de dédain :

— Bah! bah! avec ou sans distinction, cela m'est égal, car les examens ne servent à rien. Pourvu qu'on ait son diplôme, peu importe de quelle manière on l'a obtenu.

Et, se retournant vers Adolphe, il ajouta :

— Ainsi, mon garçon, vous voilà docteur! Vous croyez sans doute qu'avec cela les alouettes vont vous tomber toutes rôties, et que vous allez faire des miracles parce que vous avez dévoré toute une charretée de livres? Vous éprouverez le contraire dès que vous mettrez les mains à la pâte. Avoir des clients, c'est le nœud le plus difficile. Je vous donnerai quelques bons conseils sur les moyens à employer pour cela; et si vous voulez faire ce que je vous dirai, je ne doute pas que vous ne réussissiez dans votre carrière. Vous n'êtes pas sans in-

telligence, et votre physionomie peut inspirer assez de confiance. Oui, oui, ayez bon espoir : avec le temps, cela ira bien.

— Vous êtes trop bon, monsieur Heuvels, répondit Adolphe d'un ton de sincère gratitude ; mon intention était d'avoir recours à votre bienveillance, et de vous prier de m'accorder, dans les commencements, vos conseils et les lumières de votre expérience. Puisque vous m'offrez vous-même si généreusement votre appui, il ne me reste plus qu'à vous témoigner ma profonde reconnaissance.

— Bien, c'est ainsi que doivent parler les jeunes gens, dit le vieux docteur en secouant la tête d'un air satisfait. Cela me fait plaisir, vraiment, Adolphe, de voir que vous êtes resté bon garçon, et que l'Université ne vous a pas rendu présomptueux. Ah ! si je vous eusse trouvé enorgueilli comme les autres qui reviennent de là-bas pleins de suffisance et croient pouvoir parler avec dédain des gens expérimentés... Mais non ; vous avez meilleur cœur et plus d'esprit. Aussi ferai-je de mon mieux pour vous pourvoir de bons conseils avant votre départ pour Anvers.

— Mais, cher père, s'écria Adeline avec une joie non dissimulée, Adolphe ne part pas; il vient demeurer près de sa mère.

Le docteur regarda autour de lui d'un air étonné, comme pour interroger l'une après l'autre toutes les personnes présentes.

— Quoi?... Comment avez-vous dit? murmura-t-il. Adolphe demeure ici? Ici, dans le village, pour y être médecin? Ai-je mal compris, ou...?

— Ce n'est probablement que pour quelque temps, objecta la mère. Adolphe veut acquérir quelque expérience avant de se placer dans une grande ville.

— Quelle sotte intention est-ce là? s'écria M. Heuvels avec un rire amer. Vous imaginez-vous donc, jeune homme, que je ne suis plus capable de soigner les malades de la commune?

— Loin de moi de telles pensées, répondit Adolphe, tout interdit de l'accent amer de son interlocuteur; si j'ai subitement changé d'intention au sujet de ma résidence, c'est par nécessité, parce qu'il m'est impossible de faire autrement. Mes études ont obligé mes parents à de grands sacrifices. Je ne puis exiger l'impossible de leur bonté. Et quant à demeurer à Anvers, je ne pourrai y songer que lorsque j'aurai économisé quelques ressources.

— Ainsi, vous restez bien positivement dans ce village?

— Oui, monsieur Heuvels, jusqu'à des temps meilleurs.

— Mais croyez-vous réellement que vous aurez quelque chose à faire ici?

— La nécessité est une loi inexorable; elle me force à tenter l'épreuve.

Le docteur frappa deux ou trois coups de canne sur le plancher. Il paraissait froissé, quoiqu'un sourire errât sur ses lèvres et qu'il s'efforçât de dissimuler son déplaisir.

— Mais quelle erreur vous a poussé à une pareille détermination? Vous croyez que les gens de notre village et des environs vont tout à coup avoir confiance en un garçon qu'ils ont vu, il y a quelques années à peine,

jouer dans la rue avec les autres gamins? Je vous plains, Adolphe, vous avez mal engagé la partie : il n'y a ici rien à faire ni à espérer pour vous. D'ailleurs, vous ne pouvez pas vous figurer qu'il y ait assez de malades pour assurer les revenus de deux médecins?

— Avec votre permission, monsieur Heuvels, dit la mère d'Adolphe, il y a toujours eu deux médecins dans notre village, avant que M. Brack partît pour Bruxelles, parce qu'il ne supportait pas l'air vif des bruyères.

— A quel air s'habituer? s'écria le vieux docteur. Il a plié bagage par misère. Ce M. Brack croyait aussi que c'est la science des livres qui fait la réussite dans notre état. Il a voulu lutter avec moi; mais bientôt il a dû abandonner la partie. Les paysans, voyez-vous, ne sont pas si sots qu'ils en ont l'air; ils veulent un homme d'expérience. En vérité, Adolphe, je souhaitais pour vous un meilleur sort que celui de ce pauvre M. Brack.

Il se tut, et attendit une réponse pour pouvoir répéter son mauvais présage; mais personne ne dit mot. Alors seulement il remarqua la tristesse et le découragement de tous ceux qui l'écoutaient.

Un regard étrange, mêlé de reproche, de stupéfaction et de supplication, s'échappait des yeux d'Adeline et se dardait sur lui.

M. Heuvels comprit qu'il avait été imprudent; il reprit d'un ton plus calme :

— Que ma franchise ne vous abuse pas. C'est par intérêt pour Adolphe et pour vous tous que je parle ainsi. Quant à moi, je commence à me faire vieux, et il ne me serait pas désagréable d'avoir un peu plus de repos. Mais on ne peut, bon gré, mal gré, forcer la confiance

des gens en faveur d'un jeune homme qu'ils croient dépourvu d'expérience. Les paysans, je vous le dis, rient de la science ; et quant à moi, je ne leur donne pas tort.

Adolphe, qui jusqu'alors avait, par respect pour le père d'Adeline, contenu l'agitation de son cœur, se sentit profondément blessé par les paroles de son vieux confrère.

Il répondit, la rougeur au front, et tout en forçant sa voix à conserver un ton de soumission :

— Monsieur Hauvels, pardonnez-moi si je prends la liberté de vous faire quelques observations. Vous louez l'expérience, et vous méprisez la science. Loin de moi la pensée de vous donner tout-à-fait tort ; au contraire, je reconnais que l'expérience est la source de toutes les connaissances humaines. Mais qu'est-ce que la science, sinon le trésor accumulé de l'expérience de tous les maîtres qui nous ont précédés, depuis l'antiquité, dans la carrière médicale ? N'est-ce pas dans les livres que l'on garde, héritage des générations à venir, l'expérience acquise des hommes, tels que Hippocrate, Paracelse, Boerhaave, Harvey, Ambroise Paré, Baudelocque, Burns et cent autres ? Que serait-ce si chacun de nous n'avait pour guide que son expérience personnelle ? Nous ignorerions probablement la vertu de l'opium, de l'antimoine, du quinquina, du mercure, de l'iode, de ces merveilleux moyens de guérison des maladies humaines. Nous manquerions de tous ces instruments ingénieux découverts par nos prédécesseurs, nous ne saurions rien de la médecine opératoire, de l'autoplastie, du bandage amidonné, de la réfraction, de l'opération de la cataracte, de l'auscultation, qui nous fait connaître le travail intérieur du corps

par l'ouïe, aussi bien que si notre regard pénétrait dans l'intérieur du cœur et des poumons. En un mot, nous serions dans la même ignorance que le premier homme qui vit souffrir son frère sur cette terre. Oui, oui, monsieur Heuvels, vous avez bien raison d'exalter l'expérience; mais vous comprenez bien aussi, n'est-ce pas? que la science qui se compose de l'expérience de tout le genre humain ne mérite pas moins votre respect.

Le vieux docteur avait haussé les épaules et pincé les lèvres, pendant qu'Adolphe, avec une animation croissante, faisait l'éloge de la science. Un pareil luxe d'érudition semblait mettre M. Heuvels mal à l'aise; cependant il secoua la tête en signe d'assentiment quand le jeune homme eut fini de parler et dit d'un ton calme :

— Vous avez une bonne mémoire, monsieur Valkiers. On entend bien que c'est d'hier seulement que vous avez reçu votre diplôme. Il y a pourtant bien un peu de vérité dans vos paroles; mais ce sont choses dont on ne peut disserter en présence de personnes qui ne sont pas initiées à la science. Je vous prouverai plus tard que vous allez trop loin avec vos idées. Dans tous les cas, je n'ai pas le temps de continuer cet entretien maintenant; nous sommes invités à dîner au château de la baronne de Hoogboom. Venez, Adeline, dit-il à sa fille. Vous n'êtes pas encore habillée : nous arriverons certainement trop tard. On pourrait s'en offenser.

— Mon père, laissez-moi à la maison, murmura la jeune fille.

Mais un nouvel ordre et un regard sévère lui firent comprendre qu'elle devait obéir. Elle sortit donc avec

son père, après avoir amicalement pris congé de ses voisins.

Adolphe les conduisit jusqu'à la porte et les suivit un instant d'un œil voilé de larmes. Son cœur battait dans sa poitrine, comme si l'avenir ne lui présageait que chagrins et malheurs.

Pendant qu'il était sur le seuil, il vit accourir vers lui le notaire et ses filles, qui lui faisaient des signes de joyeux accueil. Le sourire de Constance, l'aînée des filles, était si affectueux et si doux, qu'Adolphe oublia la triste impression qu'il venait de recevoir, pour répondre avec une politesse mêlée do reconnaissance aux félicitations de ses amis.

Après avoir échangé une cordiale poignée de main avec le jeune docteur, le notaire voulut complimenter aussi la mère Valkiers, et il entra dans la maison, suivi de ses filles et du jeune homme.

III

Un matin du mois de novembre, trois ou quatre personnes étaient assises dans le parloir de M. Heuvels. C'étaient de pauvres gens qui, par économie ou par nécessité, venaient consulter le docteur dans sa maison, parce que, de cette manière, son secours coûtait moins cher.

L'un était un homme dont toute la physionomie portait

les traces d'une maladie de foie. Il paraissait fort abattu et très-découragé.

A côté de lui était assise une paysanne tenant sur ses genoux une petite fille d'environ dix ans. La malheureuse enfant était si affreusement maigre, que sa peau en était presque transparente; elle avait au front et autour des lèvres de ces hideux ulcères, symptômes d'une affection scrofuleuse arrivée au plus haut degré, et qui la rendaient si laide et si horrible à voir, que, lorsque les yeux de l'homme, à la maladie de foie, tombaient sur l'enfant, il les détournait aussitôt avec un frisson d'épouvante. Cependant, la mère caressait et baisait la malade avec une vive tendresse, et murmurait à son oreille de douces paroles pour la consoler et lui donner du courage.

De l'autre côté de la chambre, à peu de distance de cette femme, était assis un jeune paysan qui ne présentait aucun signe de souffrance et de maladie; car la vigueur de ses membres, le coloris de ses joues et la contraction nerveuse de son poing, lorsqu'il tordait parfois son bâton avec un mouvement d'impatience, montraient suffisamment qu'il ne manquait rien à sa force musculaire.

Un silence absolu régnait dans cette salle d'attente : la pauvre mère tenait ses yeux, pleins d'amour et de pitié, fixés sur le visage défiguré de son enfant; les deux autres personnes semblaient interroger les bruits lointains de la rue, pour savoir si le docteur n'arrivait pas encore.

— J'entends une voiture, dit tout-à-coup l'homme malade.

Tous se levèrent, prêts à expliquer au docteur leurs douleurs ou leurs misères ; mais le jeune paysan se laissa retomber sur sa chaise en grommelant :

— C'est un homme à cheval, qui vient probablement aussi pour le docteur.

Ils entendirent tirer la sonnette, puis ouvrir la porte, et une voix, qui dominait celles de la fille et de la servante de M. Heuvels, annoncer que le fermier Thomas de la grande métairie, avait eu une attaque, et que le docteur devait venir sans perdre un instant.

— De pis en pis! dit le jeune laboureur. Tout à l'heure il n'aura pas même le temps de nous entendre. C'est pourtant l'heure fixée pour le consulter.

— Oui, mais la dame du château l'a fait appeler ce matin, observa l'homme à la maladie de foie, et vous comprenez...

— Je comprends que mon argent est aussi bon que celui de M. le baron. La servante prétend qu'il y a plus de trois heures que son maître est parti. A nous, il accorde à peine quelques paroles, et il reste pendant trois heures près d'une grande dame qui, depuis quatre ans, n'est malade qu'en imagination!

— Mais vous qui pouvez payer, pourquoi n'allez-vous pas chez M. Valkiers, en face? demanda l'autre.

— Beaucoup trop jeune, répondit le premier d'un air de mépris. Mon père ne veut pas entendre parler de lui. Ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron.

— Il commence cependant à avoir beaucoup de clients, et si je n'étais secouru par le maître des pauvres, j'irais chez lui tout de suite; car je sens bien que M. Heuvels me pousse dans la fosse, avec ses saignées et ses sang-

sues. Et vous, femme, — ajouta-t-il en se tournant vers la paysanne muette, — croyez-vous que le docteur Heuvels guérira votre pauvre enfant? Avec ses diètes et ses rafraîchissants insipides, il rendrait le plus gras maigre comme un squelette. Comment alors pourrait-il fortifier les faibles? Mais vous recevez peut-être aussi des secours du bureau de bienfaisance, et vous devez venir ici, bon gré, mal gré?

— Non, nous n'avons pas ce bonheur, soupira la mère. Il y a pourtant assez de gêne et de misère chez nous; mais nous demeurons dans notre propre maisonnette, et à cause de cela on nous refuse tout secours.

— Alors, pourquoi n'allez-vous pas chez le jeune docteur, en face d'ici? Il paraît s'entendre particulièrement à guérir les enfants malades, et il est si serviable pour les pauvres gens!

— On ne dit pas beaucoup de bien de lui, répondit la femme en haussant les épaules. Et, d'ailleurs, que peut-on savoir? M. Heuvels est un vieux médecin qui doit connaître son métier, car il a beaucoup vu et éprouvé pendant sa vie; et puis, en outre, voyez-vous, mademoiselle Adeline est compâtissante, et elle nous aide dans notre détresse.

Le jeune paysan impatienté par cette longue attente, était allé se placer devant la fenêtre. Il se retourna et se mit à marcher de long en large, en faisant avec son bâton un si grand bruit, qu'on parut le remarquer dans l'intérieur de la maison, car on entendit une porte s'ouvrir et un pas s'approcher.

La fille de M. Heuvels entra dans la chambre.

— Mes amis, il vous faut attendre longtemps, n'est-ce

pas? dit-elle. Ayez encore un peu de patience, mon père sera bientôt de retour.

— La servante nous a dit cela depuis une heure, grommela le jeune paysan.

— Vous ne pouvez en rejeter la faute sur mon père, répliqua Adeline. Il se donne assez de mal, mon pauvre père; il a été dehors la moitié de la nuit, et ce matin, à peine avait-il commencé à prendre un peu de repos, qu'on est venu l'appeler en toute hâte au château. Cela dure ainsi toute la journée. Il ne peut cependant pas faire l'impossible; donc, asseyez-vous, mon ami, et patientez encore un peu.

Alors seulement elle reconnut la femme qui attendait.

Elle s'avança vers elle, et, regardant l'enfant avec compassion :

— Pauvre Annemie (1), vous voilà encore? Votre malheureuse enfant n'est pas guérie, je le vois bien.

— Ah! mademoiselle Adeline, mon innocente petite créature va si mal! soupira la femme. Je crois que cela ne durera plus longtemps.

— Allons, Annemie, allons! s'écria Adeline avec un sourire encourageant, il ne faut point parler ainsi. Les enfants, voyez-vous, deviennent gras ou maigres, faibles ou forts dans l'espace de quelques jours; la moindre indisposition les énerve; mais aussi ils sont vite rétablis. Votre petite Catherine est bien malade; mais combien de gens, qui sont aujourd'hui forts et bien portants, ont eu une jeunesse difficile!

(1) Abréviation pour Anne-Marie.

D'nn regard désolé, la mère montra la face défigurée de son enfant.

— Oui, cela est le moins, objecta Adeline; avec la maladie les symptômes disparaissent. Je me souviens encore qu'autrefois votre petite Catherine était une jolie enfant, et je l'ai souvent regardée en allant à l'église. Mais rassurez-vous, Annemie, vous la verrez redevenir une jolie fille.

La femme, à moitié consolée par ce langage encourageant, murmura doucement quelques paroles de reconnaissance, et l'enfant, comme si elle avait compris ce que la bonne demoiselle venait de dire, la remercia par un doux sourire.

— Attendez un peu, dit Adeline, j'ai quelque chose pour notre pauvre petite Catherine.

Elle sortit et rentra bientôt avec un sac plein de bonbons, qu'elle posa sur les genoux de la mère.

— Tenez, la petite Catherine sera bien sage; elle pourra jouer avec cela, et en manger de temps en temps un morceau.

L'enfant tendit les mains avec une joie expansive, et s'efforça de saisir le paquet entr'ouvert.

C'est qu'aussi on y voyait briller de si belles choses! C'étaient de petits papiers couleur de pourpre, pliés avec soin, et garnis d'or; des étoiles de sucre, de petits oiseaux et des animaux merveilleux, peints des couleurs les plus éclatantes.

Pendant que la petite malade, à la vue de ce magnifique trésor, semblait sortir de son affaiblissement, la mère contemplait la joie de son enfant avec une sorte d'oubli de sa propre douleur, et l'émotion fit jaillir deux lar-

mes sur ses joues. Quant à la petite Catherine, elle avait fouillé pendant quelques instants dans le sac et examiné avec étonnement les friandises inconnues qu'il renfermait; puis, tout à coup, son œil s'était levé vers Adeline et elle la regardait fixement dans le blanc des yeux, comme si elle voulait lui demander pourquoi elle aimait ainsi une pauvre malheureuse enfant, et lui faisait cadeau de si belles choses.

Le regard reconnaissant de l'enfant émut Adeline.

— Chère petite Catherine, dit-elle tout bas en approchant sa bouche de l'oreille de l'enfant, ayez bon courage; je vous donnerai encore plus de bonbons, et de meilleurs, et, quand vous serez guérie, vous recevrez de moi une grande et belle poupée.

— Mère, mère, une grande poupée! balbutia l'enfant avec ravissement.

— Ah! mademoiselle Adeline, bégaya la mère d'une voix étouffée, quel que soit le sort que Dieu réserve à ma pauvre enfant, qu'il vous bénisse pour ce moment de joie. Votre bonté, vos paroles amicales seules allégent les souffrances de ma pauvre petite Catherine. Il y a quinze longs jours que je ne l'ai vue ainsi.

— Quinze jours? reprit Adeline; pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt?

— La pauvreté, mademoiselle; nous espérions toujours que cela irait mieux. Les médecins sont si chers pour les pauvres gens comme nous!

— Votre mari est guéri, n'est-ce pas? Il travaille, maintenant?

— Si peu! Il n'a jamais repris toutes ses forces, et maintenant il va s'affaiblissant de plus en plus. S'il avait seulement une nourriture fortifiante, mais...

— Dien soit loué! j'entends enfin la voiture de M. Heuvels, s'écria le jeune paysan, qui s'était remis à la fenêtre.

— Ne perdez pas courage, Annemie, dit Adeline, demain je viendrai chez vous pour voir si je ne puis pas vous aider un peu.

— Oh! faites cela, s'il vous plaît, mademoiselle; votre seule présence est une bénédiction pour des malheureux comme nous.

— Mes amis, dit Adeline au moment de sortir de la chambre, soyez assez bons, je vous prie, pour ne pas retenir mon père trop longtemps. Il n'a presque pas dormi de toute la nuit; il est sur pied depuis l'aube du jour, et il faut qu'il reparte à l'instant.

Elle courut à la porte de la rue, et l'ouvrit, persuadée que son père était de retour. Mais elle vit sauter hors de la voiture qui venait de s'arrêter un monsieur tenant à la bouche une grande pipe allemande. Après en avoir préalablement tiré deux épaisses bouffées, il ôta la pipe de ses lèvres, par bienséance, et, s'avançant sous la porte cochère, il demanda, avec une sorte d'impatience mêlée de brusquerie :

— Le docteur est-il chez lui? Où est-il? Il faut que je lui parle sur-le-champ.

— Mon père va revenir tout de suite, monsieur Van Horst, répondit Adeline. Veuillez entrer et attendre un moment.

— Il n'est pas à la maison? s'écria l'autre en frappant du pied. Ces médecins n'y sont jamais que lorsqu'on n'a pas besoin d'eux. Je veux, je dois lui parler, cependant.

L'homme qui s'emportait ainsi paraissait être un bour-

geois de la ville, vêtu avec une certaine négligence, mais assez confortablement pour qu'on pût deviner qu'il appartenait à la classe aisée. Il était malade; sa physiomie le disait assez clairement, car ses joues maigres étaient terreuses et décolorées: sous ses yeux se creusaient deux sillons de bistre; son regard était terne et vitreux.

Mais, malgré la faiblesse que trahissait toute sa personne, les traits de son visage se contractaient avec une mobilité singulière, et ses mouvements étaient si saccadés, qu'il était facile de voir que le nouvel arrivant était atteint d'une maladie nerveuse assez grave.

Sans écouter la réponse d'Adeline, il se mit à marcher en long et en large sous la porte cochère, grondant en lui-même, frappant du pied, et, de temps à autre, tirant une bouffée de tabac de sa pipe, pour ne pas la laisser s'éteindre.

— Çà, combien de temps monsieur votre père va-t-il encore rester dehors! demanda-t-il brusquement, d'un ton aigre.

— Je l'attends à chaque instant, monsieur.

— Et s'il tarde encore une demi-heure? Je ne puis cependant pas continuer à me promener ainsi de long en large.

— Monsieur n'a pas entendu que je l'ai prié de vouloir bien passer au salon, dit Adeline en ouvrant une porte.

— Au salon? Non, non, je suis trop impatient. Mes nerfs me travaillent trop vivement. Impossible de rester assis une minute. D'ailleurs, je désire continuer à fumer ma pipe. Ne vous occupez pas de moi, mademoiselle.

J'irai là-bas, dans le jardin. Veuillez m'appeler quand monsieur votre père pourra me recevoir.

Adeline le conduisit jusqu'à un pavillon où il y avait des fauteuils et une table; puis elle revint lentement vers la maison, pensant avec pitié au sort d'Annemie et de sa pauvre enfant.

Lorsqu'elle rentra sous la porte cochère, la servante venait de l'ouvrir, et, cette fois, le docteur était de retour.

M. Heuvels se laissa tomber sur un banc de bois placé dans le vestibule, et fit signe à sa fille de s'éloigner, au moment où elle s'apprêtait à lui apprendre quelles personnes étaient venues, pendant son absence, pour lui parler, et quelles commissions on avait apporté.

— Laissez-moi un peu en paix, dit-il en soufflant pour reprendre haleine. Ouf! Je suis à bout.

Mais sa lassitude parut diminuer immédiatement; car, après un moment de repos, il s'écria avec une sorte de colère :

— Quel maudit métier que celui de médecin! Courir la nuit par le froid et le brouillard, quand les autres dorment tranquilles, rester, depuis l'aube du jour, trois heures d'horloge devant le chevet d'une personne qui ne peut se décider à quitter la terre; être obligé de compter tous ses râlements, et s'entendre accuser d'ignorance, parce qu'un médecin ne peut pas changer les lois de la nature en faveur des riches!

— De qui parlez-vous, mon père? La vieille baronne Van Slosse?..

— Elle est morte. Le jeune homme était irrité contre moi, et il a osé me dire les choses outrageantes, parce

4.

que je ne pouvais pas empêcher sa mère de mourir. Croit-il peut-être, ce riche ignorant, que je puis changer l'arrêt de Dieu? Mais il me le payera... en espèces sonnantes, bien entendu. Maintenant, parlez, qui est venu encore?

— On est venu dire, mon père, que le fermier Thomas, de la grande métairie, a eu une attaque, et on vous prie d'aller jusque-là sans délai.

— Sans délai! Ils croient sans doute que je puis me couper en quatre. Et après?

— Alors M. Van Horst est venu. Vous savez bien, celui qui habite une campagne là-bas derrière la Garenne.

— Si je le sais! Cette *scie*, avec ses insupportables nerfs et sa sotte imagination. Il est heureux qu'il soit riche et qu'il paye bien, sans cela je lui aurais donné son congé depuis longtemps.

— Il est au jardin, et il attend votre retour, mon père.

— Est-ce tout?

— Il y a dans le parloir trois pauvres gens malades qui vous attendent depuis à peu près deux heures.

— Ceux-là attendront bien encore un peu. Allez au jardin et appelez M. Van Horst... Non, non, j'aurai plus tôt fait d'expédier rapidement les affaires là dedans, et de renvoyer tout le monde. Alors j'en serai débarrassé. Pendant ce temps, vous irez prier M. Van Horst de m'attendre au salon. Dans quelques minutes je suis près de lui. Voyons, qui avons-nous là-dedans?

Il ouvrit la porte du parloir et jeta un regard inquisiteur sur les personnes qui s'y trouvaient et qui s'étaient levées avec respect à sa vue.

Sans laisser à personne le temps de parler, il leur dit:

Çà, mes amis, j'ai à peine quelques instants à vous consacrer. Ainsi, le moins d'explications possible, et répondez seulement à ce que je vous demande.

Tout en donnant cet avertissement d'une voix brève; il avait pris le jeune paysan par le bras, lui tâtait le pouls, et le regardait fixement dans le blanc des yeux.

— Trop de sang, grommela-t-il, sang trop épais. Nous subtiliserons encore, pour prévenir les inflammations. Restez là, vous; je vais vous faire tout à l'heure une abondante saignée.

— A moi, une saignée? s'écria le jeune paysan. Je crois que vous plaisantez, monsieur Heuvels.

— Comment cela? Là où il y a trop de force, la force est une maladie, un feu qui enflamme le sang; et avec deux ou trois saignées...

— Oui, mais ce n'est pas moi qui suis malade, Dieu merci!

— Alors, que venez-vous faire ici?

— Vous vous êtes trompé, monsieur Heuvels, c'est mon père qui est malade.

Le docteur regarda le jeune homme d'un œil courroucé, et se mordit les lèvres de dépit.

— Allons, allons, ne traînons pas les choses en longueur. Qu'est-ce qu'il a, votre père?

— Oh! vous le savez bien, monsieur, répondit l'autre; mon père a, comme on dit, le vieil homme. Il est faible et maigre; il ne peut plus manger, et il dépérit à vue d'œil. Et tout à coup il s'est imaginé d'envoyer quelqu'un de nous pour vous consulter.

— C'est bien, répondit le docteur, je vais vous donner une fiole pour lui.

Il ouvrit une armoire haute qui se trouvait au fond de la pièce, mélangea quelques liquides, et présenta une petite fiole au jeune paysan.

— Voilà, dit-il. Donnez toutes les heures une cuillerée à café, de ceci, à votre père, jusqu'à ce qu'il soit pris de vomissements!

— Vomir? s'écria le jeune paysan étonné. Mon père n'a rien dans le corps. Pourvu qu'il ne rende pas l'âme avec le reste!

— Faites ce que je vous dis : votre père a l'estomac chargé. Il faut que le balai y passe. Comment voulez-vous qu'un feu brûle quand la cheminée est pleine de suie? Allez maintenant, vous m'avez retenu beaucoup trop longtemps. Vers le soir, j'irai voir comment il se porte.

— Non, vous ne devez pas venir; on a dit à la maison que cela n'était pas nécessaire.

— Avares! grogna M. Heuvels. Vous laisseriez mourir votre père sans le secours d'un médecin pour ne pas avoir à payer de visites. Je viendrai, vous dis-je.

— Oui; mais, dans tous les cas, pas de sangsues, monsieur, pas de buveuses de sang. On ne veut pas en entendre parler chez nous. Ces vilaines bêtes sont trop chères aujourd'hui, et elles ne guérissent point.

M. Heuvels poussa le jeune paysan hors de la chambre. Se tournant ensuite vers la femme, il lui dit avec un ton de reproche :

— Pourquoi venez-vous ici? Il y a encore un compte à payer. Vous l'avez peut-être oublié?

— Oh! non, monsieur, répondit la mère d'un ton suppliant; mais nous sommes si malheureux! Mon mari

est encore si faible, qu'il ne peut presque pas travailler. Quand Dieu lui rendra quelque force, nous vous payerons petit à petit par à-compte. J'espère que vous aurez assez d'humanité pour examiner ma pauvre enfant, et pour lui donner quelque chose qui la soulage.

Le docteur jeta un regard sur l'enfant qui criait de peur, haussa les épaules en disant :

— Nature mauvaise; peu d'espoir; votre enfant est mal constituée. Son corps est plein de lymphes et d'humeurs malsaines. Que puis-je y faire, que de chercher à chasser ces principes de maladie ?

Et pendant que la mère terrifiée le suivait des yeux en tremblant, il alla vers l'armoire, prit quelque chose dans un des tiroirs, et en fit un petit paquet qu'il tendit à la paysanne.

— Donnez cela à votre enfant dans un verre de lait battu, reprit-il. Elle souffrira un peu, mais cela lui purifiera les entrailles. Six heures avant de prendre ce médicament, et six heures après l'avoir pris, il faut qu'elle s'abstienne de toute nourriture, et ne boive que de l'eau tiède... Tant qu'il y a vie; il y a espoir. On ne peut pas savoir. Retournez donc avec confiance, et n'oubliez pas le compte.

— C'est encore vous ! dit-il au troisième visiteur, aussitôt que la femme fut partie.

— Encore ? murmura l'autre. Il y a plus de trois semaines que vous ne m'avez pas vu. Si vous me guérissiez, je ne serais pas obligé de revenir.

— Comment puis-je vous guérir, si vous ne voulez pas suivre mes avis? Vous mangez et vous buvez autant que vous pouvez.

— C'est que, monsieur Heuvels, je vais beaucoup plus mal lorsque je fais ce que vous me prescrivez. Mon estomac n'est pas malade, et il ne se contente pas d'eau de réglisse et de lait battu.

— Alors, pourquoi venez-vous ici, si vous pensez que votre estomac sait plus de médecine que moi?

— Je viens parce que je suis malade, et parce que je suis secouru par le bureau de bienfaisance, ce qui fait que je ne puis aller ailleurs. J'ai ressenti de nouveau des douleurs violentes; le mal n'est que dans le foie. Il me semble que je ne traînerai plus longtemps, docteur.

— C'est bon. Le foie? Non, votre estomac, votre foie, votre bile, tout votre intérieur est enflammé. Je vous enverrai mon domestique cette après-midi pour vous poser une douzaine de sangsues sur l'estomac.

— Oh ! monsieur, supplia le malade, ces buveuses de sang coûtent si cher au maître des pauvres! Si vous me prescriviez plutôt quelque chose pour me fortifier un peu?

— Non, une douzaine de sangsues, vous dis-je. Que connaissez-vous à cela? Le moindre paysan, l'homme le plus ignorant voudrait faire le médecin, à présent! Allons, partez vite : mon temps est précieux.

— Eh bien, grommela le malade en s'en allant, je vous dis que les sangsues ne me toucheront plus. J'ai déjà eu trop de ces bêtes assassines sur ma peau, qui m'ont sucé les forces de mon corps. Et puisqu'il faut que je succombe quand même, j'aime mieux mourir en gardant dans mes veines le peu de sang que vos perfides bêtes m'ont laissé.

M. Heuvels se mit en colère, et menaça le client té-

méraire. Mais celui-ci courut vers la porte et échappa au courroux du docteur offensé.

Mécontent et maugréant, M. Heuvels se rendit au salon, où l'attendait, se promenant de long en large, le visiteur atteint d'une maladie nerveuse.

— Diantre! docteur, s'écria ce dernier, vous me feriez bien périr d'impatience. Je suis venu pour avoir avec vous un entretien sérieux et décisif.

— Il me serait agréable de me mettre entièrement à votre service, monsieur Van Horst, répondit le docteur; mais on m'a mandé à la grande métairie, où le fermier vient d'avoir une attaque. Vous le voyez, je n'ai pas le temps.

— Vous en ferez, du temps. Si malade que soit le fermier Thomas, il n'est pas plus malade que moi, soyez-en sûr. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Je me suis retourné, j'ai remué et sauté dans mon lit comme un poisson sur le gril. Mon cœur a battu et palpité outre mesure; mes oreilles ont chanté et tinté; j'ai eu les rêves les plus affreux. Mes nerfs s'agitent si fort, que je les sens travailler comme de petites cordes qui seraient tendues sur chacun de mes membres. En outre, je sens de nouveau cette douloureuse barre sur l'estomac. Il faut que cela ait une fin. Il y a maintenant six mois que je suis entre vos mains, et, bien loin de me rétablir, je vais de pis en pis. Vous m'avez pourtant formellement promis de me guérir en peu de temps. Si vous n'avez pas d'autre traitement à me prescrire, dites-moi franchement que vous ne connaissez pas les causes de ma maladie.

— Moi, je ne connais pas la cause de votre maladie?

s'écria le docteur avec dépit. Qu'y a-t-il à connaître à cela? Toutes les maladies proviennent d'inflammation. Celle-ci vient d'une surabondance de force dans quelque partie du corps. Et pour rétablir l'équilibre, il n'y a qu'à enlever cette force maladive, ce feu excessif, de l'endroit où ils se sont concentrés.

— Vous dites toujours la même chose ; mais, si ce système repose sur la vérité, si ma maladie est si facile, si simple à connaître, pourquoi donc ne me guérissez-vous pas ?

— Les nerfs, voyez-vous, monsieur Van Horst, demandent beaucoup de temps pour se rétablir. D'ailleurs, vous êtes un malade volontaire, vous ne suivez pas mes prescriptions.

— Je ne suis pas vos prescriptions! s'écria le malade. Ah! plût à Dieu que je ne les eusse jamais suivies ! Je me suis soumis comme un esclave à votre volonté. Qui sait si ce ne sera pas mon malheur?

— Vous mangez trop, dit le docteur, qui se sentait profondément blessé et avait peine à contenir sa colère.

— Ah ! ah! je mange trop! ricana l'autre. Tous les jours du lait battu, de la soupe maigre et claire, et un morceau de poulet dont un enfant ne ferait qu'une bouchée. Si je n'avais pas ma pipe pour tromper mon estomac, j'aurais succombé depuis longtemps. Je meurs de faim du matin au soir... et je mange trop !

— Vous ne vous tenez pas en repos, comme je vous l'ai commandé. Qui vous a permis de venir ici vous-même, de vous fatiguer et de vous exposer ainsi?

— C'est vrai, vous m'aviez défendu tout exercice ; mais je n'y tenais plus. Durant cette longue nuit d'in

somnie, j'ai pensé à mon fâcheux état, et ces réflexions n'ont fait qu'affermir la résolution que j'ai prise d'essayer d'autres remèdes; car, croyez-moi, votre système d'épuisement me conduit infailliblement au tombeau.

Le docteur, persuadé que M. Van Horst attachait le plus grand prix à ses soins, crut pouvoir recourir à la brusquerie pour se débarrasser d'un malade aussi difficile. Il se leva, et dit avec une impatience dédaigneuse :

— Ne le prenez pas de mauvaise part, monsieur Van Horst, mais en ce moment je n'ai pas le temps de continuer à entendre vos plaintes. Si vous savez mieux que moi comment il faut traiter votre maladie, vous n'avez besoin de personne, et pouvez vous soigner vous-même.

— Mais, monsieur Heuvels, pourquoi n'essayeriez-vous pas sur moi un autre traitement? Je suis assurément maître de ma personne, n'est-ce pas? Eh bien, je vous en prie, je vous en conjure, finissons-en avec tous ces moyens débilitants. Depuis six mois, ils n'ont produit sur moi que de détestables effets. Voyons, soyez conciliant; que me conseillez-vous?

— Voilà qui est parfait, s'écria le docteur. Désormais les malades écriront eux-mêmes leurs ordonnances! Mais un médecin ne se plie pas à de pareils caprices. Ce que je vous conseille, demandez-vous? Une bonne saignée, un repos absolu, la diète, ou à peu près, et de l'eau de réglisse pour seule boisson; car vous comprenez bien...

— Assez, assez! interrompit avec colère le malade en se levant de son siége. Puisque vous êtes inflexible, je n'ai plus qu'à vous remercier de vos soins. Veuillez m'envoyer ma note et suspendre vos visites.

Cette invitation inattendue parut effrayer le docteur. Quoique M. Van Horst fût un malade bien difficile, c'est avec chagrin que le médecin eût perdu un client si riche et si généreux. Il dissimula donc sa surprise, serra la main du malade, et lui dit en riant :

— Vous n'y pensez pas, monsieur Van Horst. Ces gens nerveux ont tous des idées bizarres. Asseyez-vous, mon ami, prenez vos aises, allumez votre pipe; nous allons parler une bonne fois et sérieusement de votre maladie, et je vous démontrerai qu'elle n'est autre chose qu'une irritation excessive de votre estomac, irritation dont on doit avoir raison par...

L'autre retira sa main, et répondit avec l'accent d'une résolution inébranlable :

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je veux bien rester votre ami; mais maintenant j'ai hâte d'aller chez un autre médecin. Vous savez probablement qu'un homme dont les nerfs sont malades est inflexible dans ses desseins, et pressé de les accomplir?

— Asseyez-vous, rien qu'un instant. reprit M. Heuvels avec un aimable sourire. Ainsi, vous avez envie de prendre un autre médecin? Faites attention, monsieur Van Horst, et ne vous laissez pas tromper par l'apparence. Il court actuellement de par le monde quantité de jeunes gens, frais échappés de l'Université, qui s'efforcent d'aveugler les gens simples par des phrases ampoulées, et par le clinquant d'un charlatanisme appris par cœur; mais, je vous le demande, que peuvent-ils savoir? Ils n'ont pas la moindre expérience et administrent aux malades, à tort et à travers, sans aucune raison, des médicaments hasardeux et inconnus, et même des métaux

toniques, qui guérissent parfois en apparence, mais qui, le plus souvent, introduisent dans l'économie un germe qui doit par la suite abréger les jours du sujet. Je vous en prie en ami, ne vous livrez pas à des mains aussi inexpérimentées.

— Est-ce du jeune docteur, votre voisin d'en face, que vous parlez ainsi? On dit assez de bien de lui. Je ne le connais pas ; mais, selon le bruit qui court, il aurait déjà passablement à faire.

— Je parle en général des jeunes médecins sans expérience. Quant au fils de la veuve Valkiers, il n'a pas autant de clients qu'on veut le faire croire... Par-ci, par-là, un malheureux qui n'a pas les moyens de payer, quelques malades abandonnés qui sont condamnés à une mort inévitable et qui courent d'un charlatan à l'autre ! Je suis loin de nier que le jeune Valkiers ait fait de bonnes études; avec le temps il deviendra habile en sa profession, car ce n'est certainement pas la bonne volonté qui lui manque; mais quel est l'homme raisonnable qui, atteint d'une maladie grave, confiera sa santé et sa vie à un jeune homme sans expérience? Quand on a un meuble de prix à raccommoder, s'adresse-t-on à l'apprenti ou au maître ? — Allons, asseyez-vous, monsieur Van Horst; vous vous calmerez, j'en suis sûr, et vous deviendrez raisonnable.

— Non, il faut que je vous quitte.

— Pour aller chez Adolphe Valkiers? demanda M. Heuvels avec un sourire railleur.

— Nullement, répondit l'autre. Je vous donne raison en ce qui concerne les jeunes médecins; et comme je ne dois pas regarder à l'argent, j'irai consulter des hommes

renommés pour leur expérience et leur savoir. Connaissez-vous M. Sommé, le directeur de l'hôpital d'Anvers?

— M. Sommé? M. Sommé? ricana M. Heuvels. Un bon chirurgien, un habile praticien, en effet; mais, pour les maladies internes, comme la vôtre, ce n'èst pas l'homme qu'il faut. Je sais d'avance ce qu'il vous conseillera... Tenez, monsieur Van Horst, pour vous prouver que je veux renier mon expérience dans le but de vous satisfaire, je vais essayer sur vous un tout autre traitement. Prenez une chaise, et asseyez-vous. Je descends à la cave, et je monte avec une bonne bouteille de porto. Vous dégusterez quelque chose de fin, tout en fumant votre pipe.

— Je vous remercie, monsieur Heuvels. Franchement, je vous le dis de bonne amitié, vos peines sont inutiles. Ma résolution est prise et ne peut plus changer. Portez-vous bien; je vous suis très-reconnaissant de vos soins.

Il se dirigea vers la porte du salon; le docteur s'élança après lui, lui prit la main et essaya de le retenir.

— Eh quoi! m'abandonner ainsi, monsieur Van Horst; votre résolution ne peut être sérieuse, dit-il d'un ton suppliant.

— Très-sérieuse, inébranlable. Laissez-moi partir, mes nerfs me poussent en avant, dit le malade, qui détacha sa main de l'étreinte du docteur avec une sorte de violence, et sortit du salon.

M. Heuvels le suivit jusque sous la porte cochère, et balbutia encore :

— Je perdrais un si bon malade! un homme que j'estimais et que j'aimais comme un véritable ami? Ah? cela n'est pas possible.

— Cela est. Adieu, adieu! s'écria l'autre en courant à sa voiture, qui l'attendait à quelques pas de la porte.

M. Heuvels, tout étourdi, demeura quelques instants à pester sous la porte cochère; puis, au moment où il allait rentrer, il vit son domestique traverser la cour, avec une botte de foin sur la tête, et il lui ordonna, d'un ton courroucé, d'atteler le cheval gris au tilbury.

Rentré au salon, il posa sa main sur le coin d'une table, et s'absorba dans ses réflexions, baissant la tête, marmottant en lui-même, pendant qu'un sourire amer plissait ses lèvres :

— Mauvaise journée! Pas de repos, fatigué, harassé, éreinté à ne pouvoir rester debout! Perdre la vieille baronne, une malade qui valait de l'or! Une grosse rente annuelle! M. Van Horst qui m'échappe! mes deux meilleurs clients. C'est comme si je perdais en une fois quarante autres malades; je m'en ressentirai, et péniblement, à la fin de l'année. Et pas moyen de réparer ce dommage; il n'y avait que deux clients comme ceux-là dans les environs.

Il se laissa tomber dans une chaise, la tête dans les mains et continua d'un ton moins animé :

— Mais est-ce que tout le monde s'est donné le mot pour me faire du chagrin! Je ne puis mettre le pied nulle part, sans qu'on me parle d'Adolphe Valkiers. A la vérité, on n'a pas encore confiance en lui, et on reconnaît qu'il doit manquer d'expérience. Mais on loue son savoir, sa commisération, sa serviabilité. Il y a dans son extérieur quelque chose de sympathique. Il faut que je me mette sur mes gardes; car ce jeune homme pourrait devenir pour moi un rival redoutable. Mais cela n'ira pas si faci-

tement! Le docteur Heuvels n'est pas un homme à se laisser ravir sans lutte, par un nouveau venu, une clientèle légitimement acquise! Ah! ah! est-ce que ce docteur d'hier croit?...

Il se tut en entendant ouvrir une porte, et reconnut le pas léger de sa fille.

Adeline regarda son père et secoua la tête avec une tendre compassion. Elle avança une chaise à côté de la sienne, plaça son bras autour du cou de M. Heuvels, et lui dit :

— Pauvre père! vous êtes terriblement fatigué, n'est-ce pas? Ne pas dormir la nuit, courir toute la matinée, et maintenant aller encore à la grande métairie! Ah! vous êtes à plaindre. Cela me fait de la peine de vous voir ainsi harassé. Lorsqu'on a travaillé, et beaucoup travaillé, dès sa jeunesse, comme vous, on mérite bien un peu de repos dans ses vieux jours; mais vous, mon père, vous ne vous donnez jamais un instant de trêve.

— C'est un métier maudit que celui de médecin. Si l'on veut garder ses clients et gagner de l'argent, il faut porter le harnais jusqu'à la fin de ses jours.

— Gagner de l'argent, mon père! Pour qui? Pour moi, votre unique enfant, n'est-ce pas? Vous en avez déjà gagné plus qu'il n'en faut pour mon bonheur. Nous sommes riches.

— Riches! Nous avons quelque bien; mais ce n'est pas une raison pour ne pas augmenter son bien-être aussi longtemps qu'on le peut. Le pis est que, dans notre état, il faut tant se fatiguer... Vraiment, Adeline, j'ai peine à reprendre haleine; les genoux me font mal; mon épine dorsale ne veut plus se plier. Il y a huit heures que

je suis sur pied. Chez la baronne, je suis resté debout pendant trois heures.

— En vérité, c'est trop, répondit Adeline; vous ruinerez votre santé. Et que me fait la fortune, si elle abrége la vie de mon père?

M. Heuvels, touché des douces paroles de sa fille, lui pressa la main.

— Vous exagérez le mal, Adeline. Certainement je voudrais qu'on me laissât parfois un peu de repos; mais il n'y a rien à y faire, mon enfant. Un médecin est au service du public, et, lorsqu'on l'appelle, il doit aller.

— Ce matin, depuis le jour, j'ai pensé à ce que votre lot a de fatigant et de pénible; mon affection, la crainte de vous voir exposer votre chère santé, m'ont démontré la nécessité d'un plus grand repos pour vous. Il y a un moyen facile...

— Ainsi vous avez trouvé un moyen? J'en doute. Voyons ce moyen,

— Je parle sérieusement, mon père, très-sérieusement, et je remercierai Dieu comme d'un bienfait s'il vous inspire la résolution de suivre mon conseil. Si vous n'aviez pas tant de malades à visiter et à soigner, vous pourriez vous reposer, mon père; je jouirais plus souvent et plus longtemps de votre présence, et nous pourrions nous amuser ensemble pendant une partie de la journée dans le jardin, avec nos fleurs. Nous irions quelquefois nous promener dans les bois et faire visite à nos amis. Aujourd'hui, vous pouvez à peine disposer d'un instant, et vous craignez toujours qu'on ne vienne vous appeler pour aller bien loin et rester de longues heures dehors.

— C'est ainsi, mon enfant. Mais le moyen de changer tout cela, je croyais qne vous l'aviez trouvé.

Adeline, comme si elle prévoyait la difficulté de faire accepter sa proposition, caressa son père, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Si vous renonciez aux fonctions de médecin des pauvres, mon père? C'est ce qui vous donne le plus de peine, c'est la partie la plus fatigante de votre état. Personne ne peut vous forcer à continuer de remplir cet emploi.

M. Heuvels regarda sa fille avec un demi-sourire et secoua la tête en signe de dénégation.

— Je vous en conjure, mon père chéri, supplia Adeline, pour votre santé, pour l'amour de moi, ne repoussez pas mon conseil. En outre, vous pourriez laisser à d'autres les maladies ordinaires et les cas sans gravité, et garder les affections dont le traitement est difficile et exige une grande expérience. Voyez donc comme notre vie à nous deux deviendrait plus paisible et plus joyeuse!

— Vons faites là nn bien bean calcul, singulière enfant que vous êtes! gronda le docteur. Et qui soignerait alors les malades?

— Croyez-vous, père, qu'Adolphe Valkiers n'accepterait pas cette tâche avec reconnaissance? Pour ce qui est du talent, ce n'est certainement pas cela qui lui manque.

Ce nom ne parut pas sonner favorablement aux oreilles de M. Heuvels, car un sourire de mépris se dessina sur ses lèvres, et il répondit :

— Je livrerais mes pauvres malades aux mains d'un

jeune homme sans expérience? La responsabilité serait trop grande...

— Écoutez-moi, mon père, continua Adeline avec plus d'énergie, je ferai valoir une autre raison. Nos amis d'en face sont malheureux. Ils souffrent en silence; mais je suis sûre que leur cœur déborde de chagrin. J'ose à peine le dire, mais il me semble que le besoin règne dans cette maison. Françoise m'en a dit assez pour me le laisser soupçonner. Les braves gens ont tout fait pour permettre à Adolphe de faire ses études; plus que leurs moyens ne le permettaient. Ils ont pensé que le retour d'Adolphe allait les dédommager de leurs nobles sacrifices; et savez-vous ce que le pauvre garçon a gagné depuis trois mois qu'il demeure ici!

— Quelques centaines de francs peut-être?

— Non, père; soixante et quinze francs!

La nouvelle du peu de chance d'Adolphe apaisa sans doute le sentiment de dépit que la crainte d'une concurrence redoutable avait fait naître dans le cœur du docteur, car il dit d'un ton dégagé :

— Vous faites son compte comme si vous aviez tenu son livre vous-même, Adeline.

— Françoise me l'a confié, parce que j'avais trouvé sa mère tout en pleurs.

— Françoise est bien imprudente. Si cela se savait, cela n'améliorerait certainement pas les affaires d'Adolphe.

— On a foi en mon amitié, mon père.

— Et vous venez déjà me raconter la chose!

— A vous? Vous plaisantez, mon père. Est-ce que je pourrais douter de la noblesse de votre cœur.

— Non, vous avez raison, mon enfant; mais que

voulez-vous que j'y fasse ? Fallait-il que la femme Valkiers fît de son fils un médecin ? N'y a-t-il pas assez de docteurs qui courent les rues? Pourquoi n'a-t-elle pas fait apprendre un état à Adophe ou ne l'a-t-elle pas destiné au commerce? Elle se serait épargné tous ces chagrins. Maintenant il est sans doute trop tard.

Adeline joignit les mains et reprit, avec une certaine émotion dans la voix :

— Oh! soyez le bienfaiteur de cette malheureuse famille ! Rappelez-vous que le père d'Adolphe fut votre meilleur ami jusqu'à la fin de sa vie. Assurez le repos de vos vieux jours par un acte de charité.

— Mais comment? Vous ne voulez assurément pas que je leur donne de l'argent?

— De l'argent, mon cher père? s'écria la jeune fille, Oh! non, non, ce serait les humilier! Cédez à Adolphe votre place de médecin des pauvres, recommandez-le à la confiance publique pour tous les cas ordinaires, déchargez-vous sur lui de votre surcroît de travail.

— Mais il n'a pas d'expérience, dit M. Heuvels, qui reprit sa mauvaise humeur.

— En effet; mais n'êtes-vous pas là, mon père, pour l'éclairer par vos conseils? Voyez, vous rendrez toute une famille heureuse! Ce pauvre Adolphe vous vénérera comme son bienfaiteur, lui qui a déjà pour vous tant d'amour et de respect!

— Oui, grommela M. Heuvels; pourtant quelqu'un m'a dit qu'il médisait de moi.

— Adolphe? Adolphe dire du mal de vous? s'écria la jeune fille, dont les yeux brillaient d'indignation. Adolphe rend hommage à votre grande expérience; il vous res-

pecte et vous aime. Si le pauvre garçon penche la tête sous le poids d'un chagrin qui le ronge, je suis bien sûre que c'est surtout parce que sa profession a jeté entre vous une certaine froideur.

M. Heuvels semblait lutter contre un secret mécontentement. S'il retint pour Adolphe les paroles sévères qui lui venaient aux lèvres, c'est qu'il cherchait une tournure de phrase qui ne l'accusât pas, aux yeux de sa fille, de jalousie et de haine...

Adeline prit ce silence pour une délibération intérieure; elle tenait ses yeux suppliants et pleins d'espoir fixés sur son père.

— Monsieur, le tilbury est devant la porte, cria le domestique en frappant contre le carreau d'une des fenêtres du salon.

M. Heuvels se leva et dit à sa fille, avec une intention manifeste :

— Adeline, vous êtes allée sans doute chez les Valkiers en mon absence?

— Non, mon père; depuis que vous m'avez fait une observation, je ne vais plus voir Françoise sans vous en avoir demandé d'abord la permission.

— Et c'est Adolphe qui vous a engagé à me donner le conseil d'abandonner une partie de ma clientèle?

— Je vois Adolphe très-rarement, mon père. Il est toujours dehors, ou bien il s'enferme pour étudier. Ses yeux seuls, lorsqu'il me voit passer, semblent se plaindre et demander des consolations. Ce conseil ne m'a été inspiré que par mon amour pour vous et par ma pitié pour nos pauvres amis. Je dois vous rappeler, père, que vous m'avez donné depuis dimanche la permission

de voir Françoise cette après-midi. Elle le sait, et elle attend certainement avec une joyeuse impatience l'heure de mon arrivée. Ces bonnes gens m'aiment tant, que quelques mots de moi suffisent pour changer leur tristesse en joie. Je puis y aller, n'est-ce pas, mon père?

— Allez-y, puisque je vous l'ai promis, grommela M. Heuvels en haussant les épaules d'un air à demi mécontent.

Voyant que son père se disposait à sortir de l'appartement, Adeline lui jeta ses bras autour du cou, et, le regardant bien en face, d'un air suppliant elle balbutia :

— Cher père, puis-je espérer? Y penserez-vous en chemin? Dieu vous bénira.

— Allons, au revoir; à tantôt, répondit-il en rapprochant les lèvres avec une moue peu encourageante; j'y penserai, enfant; mais céder mes malades à un novice sans expérience, ceci est une chose grave...

Adeline vit son père monter dans le tilbury, et la voiture disparaître sur la route.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ses yeux se remplirent de larmes, et elle soupira :

— Pauvre Adolphe!

IV

Le temps avait été mauvais depuis quelques jours, et, quoique la pluie eût cessé, le ciel restait couvert de sombres nuées. Terre et ciel semblaient confondus dans un brouillard épais, au travers duquel les sapinières lointaines n'apparaissaient que comme des taches noires. Une sorte de tristesse, un morne et solennel silence interrompu seulement par le croassement solitaire des corbeaux tournoyant sur le fond gris de la brume, planait sur toute la nature...

A cette heure, Adolphe Valkiers marchait à pas pressés dans un sentier à travers la lande. Les traces d'une étude laborieuse n'avaient point encore disparu de son visage : ses joues étaient maigres, et sur son front penché une pensée importune creusait des rides précoces. A ces indices se joignaient les symptômes d'un chagrin mortel et d'un profond découragement. Sa tête était baissée, un triste sourire venait parfois effleurer ses lèvres, et souvent, sans le savoir, il prononçait tout bas le nom de sa mère avec un accent d'inquiétude et de tendre compassion.

Le jeune homme songeait aux espérances dont il s'était bercé lorsqu'il était étudiant, et au désenchantement qu'il avait éprouvé depuis son retour au village natal.

Pendant les dernières années de ses études, il avait puisé la force et le courage dans un double but qui, pa-

reil à un phare, lui montrait sa voie, le chemin de sa vie. Par son travail, par l'exercice de sa profession, il avait à rendre à sa mère et à Françoise le bien-être qu'elles avaient sacrifié par amour pour lui; de plus, il devait consacrer toute son intelligence, tout son temps et tout son savoir à la guérison de ses concitoyens souffrants, et remplir ainsi pieusement la noble mission qu'il avait acceptée avec conviction et foi.

Que sa déception était amère, aujourd'hui qu'après trois mois d'attente vaine il devait reconnaître qu'il s'était entièrement trompé dans son espoir! A quoi lui servaient la science, l'amour du prochain et la bonne volonté, puisqu'aucun malade n'invoquait son secours? Et comment pourrait-il payer de retour les sacrifices de ses parents, lui qui ne pouvait pas même gagner de quoi subvenir à ses propres besoins?

Il avait bien çà et là un malade à soigner; mais c'étaient des pauvres pour la plupart, des gens abandonnés auxquels il fallait encore souvent donner gratis les médicaments comme une aumône. Les gens aisés, qui pouvaient par conséquent choisir leur médecin, même dans les communes voisines, n'avaient pas confiance dans le jeune docteur. Pour eux, il était toujours le jeune Valkiers qu'ils avaient vu naguère tout enfant jouer dans la rue. A la vérité, une épreuve de quatre mois ne pouvait pas être considérée comme décisive, et Adolphe n'eût pas perdu courage en si peu de temps, si ses parents avaient eu assez de ressources pour attendre qu'il fît fortune; mais, si ingénieuse que fût sa mère à dissimuler sa gêne, il s'aperçut bientôt que le besoin commençait à se faire sentir dans la maison, et qu'on était

réduit à une parcimonie humiliante. Son impuissance à épargner à ses parents le chagrin d'une semblable situation, lui causait une douleur amère. Il souffrait également de l'inimitié de M. Heuvels, qui fuyait visiblement toutes les occasions de se trouver en présence d'Adolphe, et qui feignait même de ne pas le voir lorsqu'ils se rencontraient par hasard. Oui, tout faisait supposer que le vieux docteur n'était pas étranger à l'insuccès de son jeune confrère.

Cependant, combien l'amitié du père d'Adeline l'eût consolé et aidé à supporter son triste sort avec patience et courage! Cet éloignement le rendait profondément malheureux, car, quoique Adolphe ne se l'avouât pas à lui-même, cela faisait évanouir son plus beau rêve, et brisait son plus secret, mais son plus doux espoir...

Telles étaient les douloureuses pensées que, tout en marchant, le jeune homme roulait dans son esprit.

Par instants, cependant, un sourire venait errer sur ses lèvres, et un nouveau rayon d'espérance éclairait son visage. En effet, il n'avait pas perdu toute confiance en l'avenir, et son cœur renfermait encore assez d'énergie pour le pousser à résister au découragement. Alors il se disait en lui-même que depuis un mois une certaine amélioration était survenue dans sa position, que de temps en temps une personne aisée le faisait appeler, et qu'on parlait avec éloge, dans le village, d'une cure heureuse qu'il avait opérée sur un malade condamné. Il répétait les paroles encourageantes qu'Adeline lui avait adressées lors de sa dernière visite ; il puisait des forces dans ce témoignage de son inaltérable affection, et s'efforçait d'espérer que la prétendue inimitié de M. Heuvels

n'était qu'une supposition sans fondement que le temps dissiperait tout-à-fait.

Sous l'influence de ces pensées consolantes, le jeune homme releva la tête, et continua sa route d'un pas plus léger.

Après avoir suivi pendant l'espace d'une demi-lieue les sinuosités du chemin de traverse, il atteignit un terrain plus boisé et s'avança rapidement dans une allée de hauts sapins au bout de laquelle se montrait le pignon d'un petit château, ou plutôt d'une maison de campagne moderne.

Lorsqu'il approcha de la grille de fer, il ralentit le pas, frotta les taches de sable qui couvraient çà et là ses vêtements, arrangea dans la poche intérieure de son paletot certains objets qu'il portait avec lui, redressa la tête, chassa les pensées importunes qui l'avaient assailli en chemin, et s'étudia à donner à son visage une expression de calme et de bonne humeur.

Il demanda au domestique qui vint ouvrir la porte au tintement de la sonnette :

— M. Van Horst est-il à la maison? Pourrais-je lui parler?

— Monsieur y est, mais je ne sais s'il pourra vous recevoir, répondit le domestique. Je suis occupé à atteler sa voiture. Nous allons à Anvers pour une affaire très-pressée.

Adolphe parut contrarié de ce contre-temps, et secoua la tête avec découragement.

— N'êtes-vous pas M. Valkiers, le nouveau docteur du village? demanda le domestique en le regardant plus attentivement. Oui, n'est-ce pas? Entrez, monsieur; à tout hasard je vais annoncer votre visite. Mon maître

tient beaucoup aux médecins; peut-être bien vous recevra-t-il.

Adolphe suivit le domestique dans la maison.

Après quelques minutes d'attente, il fut introduit dans un salon où M. Van Horst était assis devant une table, avec une grande pipe d'écume de mer à la bouche.

Il se leva, et salua Adolphe en disant :

— Vous permettez, monsieur, que je continue à fumer ma pipe? Soyez le bienvenu, mais ne vous formalisez pas de ce que je n'ai que quelques instants à vous donner. On attelle ma voiture : je suis pressé. Asseyez-vous, je vous prie.

Adolphe balbutia avec un certain embarras :

— Monsieur Van Horst, j'espère que vous excuserez ma hardiesse. Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose cependant vous faire une prière...

— Vous êtes M. Valkiers, le nouveau docteur? interrompit l'autre. Et vous venez m'offrir vos services? J'en suis fâché, mais j'ai déjà choisi un autre médecin. Je n'en suis pas moins charmé de faire votre connaissance, et je vous remercie de votre bonne intention.

— Non, monsieur, répondit Adolphe, ce n'est pas le but de ma visite. On m'a dit que vous êtes humain et charitable. Je viens vous supplier de prêter votre secours à des malheureux. Soyez assez complaisant, je vous prie, pour m'écouter un instant.

M. Van Horst parut touché de la douceur de la voix d'Adolphe, et de la générosité de sa prière.

— J'écoute; parlez franchement, dit-il.

Encouragé par ces paroles bienveillantes, Adolphe commença :

— Monsieur, il y a là-bas, derrière le grand bois, une chaumière occupée par un pauvre faiseur de balais avec sa femme et ses trois petits enfants. Le mari est depuis deux mois étendu sur son lit; il a au genou une inflammation de l'articulation que l'on appelle communément tumeur blanche. Tout son dos est excorié et couvert de plaies. Le malheureux est maigre comme un squelette et ne peut se mouvoir qu'avec peine. Sa pauvre femme, épuisée par la misère et le chagrin, paraît se consumer lentement; les trois enfants ont des tumeurs au cou; leur peau est transparente, et leur sang vicié. Ah! monsieur, si vous pouviez voir ces pauvres gens dans leur misérable demeure: le malheureux père étendu sur son lit de douleur, la mère languissante et toussant d'épuisement, les enfants blêmes, indolents et rachitiques, pareils à des ombres errantes, avec des yeux fatigués et brillants de faim. Leur estomac crie famine; ils ont besoin d'une nourriture tonique, et ce qu'ils mangent, ces pauvres enfants déshérités, les vaches le fouleraient aux pieds avec dédain. Aussi leur tempérament dégénère de jour en jour; la maladie descend des glandes dans les poumons; aussi leur sang s'appauvrit et se change en eau comme celui des insectes. Ce sont cependant des hommes et des créatures de Dieu comme nous, n'est-ce pas, monsieur?

En prononçant ces derniers mots, Adolphe s'était laissé entraîner par un sentiment de compassion, et sa voix avait tremblé d'émotion. Probablement, M. Van Horst fut touché profondément, moins encore par le récit du jeune homme, que par l'accent pénétrant de ses paroles si pleines de sensibilité; car il le regarda avec une

sorte d'étonnement, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Certainement, certainement, ce sont des hommes comme nous. Que désirez-vous que je fasse?

— La maladie de ces malheureux, voyez-vous, monsieur, a pour unique cause leur extrême misère, et le manque d'aliments fortifiants. Celui qui leur procurerait pendant quelque temps un peu de viande et de bon pain serait un dieu pour cette famille délaissée, car il chasserait de leur chaumière le dépérissement et la mort. Cela vous serait si facile, monsieur ! Permettez seulement que ces pauvres enfants viennent chaque jour chercher les restes de votre table ; ajoutez-y quelquefois un morceau de viande bien saine. C'est si peu pour vous ! mais, avec cela, vous sauvez la vie à cinq personnes, et vous vous procurez l'ineffable satisfaction qui accompagne toujours un bienfait.

M. Van Horst avait, sans s'en apercevoir, cessé de fumer ; il laissa tomber sa pipe sur la table. Il semblait écouter la voix du jeune homme dans une profonde rêverie, et, l'œil fixé sur les lèvres du narrateur, il demeura silencieux, même après qu'Adolphe eut fini de parler.

— Écoutez votre cœur généreux, reprit Adolphe suppliant ; faites bénir votre nom par cette famille infortunée, et croyez, monsieur, que Dieu vous rendra en joie et en santé ce que vous aurez fait pour ces pauvres créatures souffrantes.

M. Van Horst se leva, s'approcha du jeune homme, qui le regardait avec des yeux suppliants, et lui dit en lui serrant les mains :

— Docteur, je crois que vous avez un noble cœur. Je vous remercie, non-seulement de l'occasion que vous me procurez de faire une bonne action, avec la certitude qu'elle sera bien placée, mais aussi de la douce émotion que m'ont fait éprouver vos généreuses paroles. Comptez sur moi ; je ferai plus que ce que vous attendez de moi. Qu'un de ces pauvres gens vienne ici chaque jour, vers midi. Ils n'auront pas les restes de ma table, car ma table est trop frugale. Non, je ferai préparer pour eux quelque mets spécial, et, s'il est vrai qu'une nourriture fortifiante puisse les guérir, réjouissez-vous d'avance de leur rétablissement. Et soyez heureux vous-même pour la part que vous avez dans ce bienfait; car vous ne plaidez pas comme un médecin pour ses malades, mais comme un ami de l'humanité pour des frères misérables.

Profondément ému du résultat favorable de ses efforts, le jeune homme balbutia quelques paroles de sincère remercîment. Il s'excusa d'avoir retenu si longtemps M. Van Horst, et, après un salut respectueux, il se dirigea vers la porte.

L'autre le regarda partir d'un air pensif, puis s'écria d'un ton singulier :

— Docteur, docteur, revenez, je vous en prie.

Il avança une chaise, et reprit :

— Maintenant, à votre tour de vous montrer complaisant pour moi. Asseyez-vous, et écoutez-moi aussi quelques instants.

— Tout à votre service, monsieur, répondit Adolphe. Si je puis vous être utile en quelque chose; ce sera pour moi un véritable plaisir.

M. Van Horst ralluma sa pipe, et, tout en tirant quelques bouffées de tabac qui flottèrent en nuage bleuâtre au-dessus de sa tête, il demanda :

— Dites-moi, docteur, ne m'avez-vous pas encore regardé ? Vous avez remarqué, sans doute, que je ne me trouve pas bien ?

— En effet, monsieur, vous paraissez un peu malade...

— Un peu ! reprit l'autre. Vous en parlez bien légèrement. En cela, vous ne montrez pas autant de tact que...

— Monsieur, il ne faut pas le prendre en mauvaise part, interrompit le jeune homme. Vous avez votre médecin ; c'est à lui seul qu'il appartient d'apprécier la gravité de votre indisposition.

— Ceci est une autre question, répondit M. Van Horst en riant. Une fois qu'on a consulté un médecin, on ne pourrait plus s'adresser à un autre ?

— En ce qui vous concerne, vous êtes entièrement libre; mais permettez-moi de vous faire observer que nous, médecins, nous nous faisons une loi de ne jamais donner un conseil aux malades de nos confrères, à moins que ces derniers ne nous y invitent. Cette règle est nécessaire entre nous, pour prévenir les supplantations et les concurrences déloyales. Si nous nous permettions de l'enfreindre, la profession perdrait infailliblement sa dignité.

— Ainsi, si je vous priais de causer un instant avec moi de ma maladie, vous me refuseriez?

— Soyez assez bon pour ne pas me faire une semblable prière, répondit Adolphe avec embarras. Votre médecin est M. Heuvels, qui vous guérira promptement.

— Laissez là cette étrange susceptibilité, s'écria M. Van Horst en tirant d'épaisses bouffées de sa pipe, vous m'impatienteriez, monsieur. Le docteur Heuvels n'a plus rien à voir dans ma maladie. Je l'ai remercié de ses soins ce matin, et lui ai demandé son compte. On est en train d'atteler ma voiture. Je pars pour Anvers, afin de consulter le docteur Sommé. Votre langage, quelque chose que je ne comprends pas, mais qui m'inspire de la confiance, me fait désirer de causer avec vous de ma maladie. Mais, puisque vous paraissez vouloir vous soustraire à un entretien...

— Pardonnez-moi, monsieur, interrompit Adolphe d'un ton délibéré; du moment que les choses sont comme vous dites, ce dont je ne doute naturellement pas, il est de mon devoir de mettre à votre service mon peu de savoir.

— En ce cas, monsieur, examinez-moi bien, et tâchez de distinguer la nature de ma maladie.

La physionomie d'Adolphe changea subitement. D'aimable et douce qu'elle était, l'expression de ses traits devint sérieuse et grave. Il était facile de reconnaître que l'exercice de sa profession le relevait à ses propres yeux, et faisait du jeune homme suppliant un maître plein d'autorité.

Dès les premiers pas qu'il avait faits dans l'appartement, il avait observé rapidement, sur le visage de M. Van Horst, les symptômes de sa maladie ; mais, maintenant qu'il était appelé à l'examiner en qualité de médecin, il considéra pendant quelque temps d'un regard scrutateur les traits du malade, pendant qu'il lui tâtait le pouls sans rien dire.

— Veuillez découvrir votre poitrine, monsieur, lui dit-il.

— Pourquoi? demanda l'autre étonné.

— Je vous en prie, laissez-moi continuer, répondit Adolphe. N'avez-vous pas quelquefois des battements de cœur?

— Oui, et pas un peu! soupira M. Van Horst en se découvrant la poitrine.

Le jeune docteur lui posa la main sur le cœur, et parut compter les battements. Non content de cela, il plaça son oreille contre la poitrine du malade et écouta de chaque côté les bruits intérieurs.

M. Van Horst n'était pas peu surpris de cette méthode, et, lorsque Adolphe releva enfin la tête, il demanda :

— Mais, docteur, que faites-vous? Vous ne pouvez assurément pas entendre ce qui se passe là dedans.

— Si, monsieur, on l'entend très-distinctement, et je suis enchanté de pouvoir vous déclarer que le cœur et les poumons sont excellents.

— Ah! c'est toujours quelque chose! — Vous croyez que c'est mon estomac qui est malade?

— Je suis porté à le croire; mais laissez-moi poursuivre mon examen. Peut-être pourrai-je, avec quelque certitude, reconnaître le caractère de votre maladie. Veuillez répondre à mes questions, monsieur. Avant de venir habiter cette maison de campagne, vous demeuriez en ville, n'est-ce pas? Quelle était votre vie? N'aviez-vous pas une occupation régulière?

— J'étais négociant en denrées coloniales.

— Et aviez-vous, dans votre commerce, une grande besogne et une forte tension d'esprit?

— J'ai beaucoup travaillé, docteur, dès mon enfance; Nuit et jour, je pensais à mes affaires. J'ai dû faire ma fortune moi-même, et l'occupation n'a certes pas manqué à mon esprit, jusqu'au moment où j'ai dit adieu au commerce, avec l'espoir de passer ici le restant de mes jours en paix et en bonne santé. Je me suis trompé, docteur, vous le voyez bien.

Après un moment de réflexion, Adolphe demanda encore :

— Vous fumez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup : toute la journée, et quelquefois dans mon lit. C'est l'unique consolation qui me reste.

— Y a-t-il longtemps que vous fumez ainsi continuellement?

— Depuis un an ou deux. En ville, je fumais bien qnelques cigares; mais, ici, je n'ai rien à faire; je m'ennuie souvent. A force de fumer sans cesse, les cigares me semblèrent fades; je pris la pipe. Du tabac léger, je passai au tabac fort; et depuis lors, j'ai constamment la pipe à la bouche. C'est l'unique chose à laquelle je prends encore plaisir.

— Et vous mangez peu?

— Oui. Je sens bien la faim souvent; mais, dès que je vois les aliments, l'appétit s'en va. Un enfant de six ans n'aurait pas assez de ce qui me suffit.

— N'avez-vous pas quelquefois là, sous l'estomac, une espèce de barre?

— Certainement, une barre douloureuse.

— Vous dormez mal et sans repos, vous avez des rêves pénibles, une disposition à vous effrayer, des tintements dans les oreilles?

— En effet. Comment pouvez-vous deviner tout cela, docteur ?

— Ce sont les symptômes caractéristiques de votre maladie. Quand vous croyez avoir faim, comme vous venez de le dire, ne sentez-vous pas quelquefois une rougeur subite, une chaleur au front, quelque chose qui semble annoncer la fièvre?

— Souvent, docteur, souvent... Personne encore ne m'a dit cela aussi exactement que vous.

— Tout médecin le sait, monsieur.

— Et maintenant, docteur, dites-moi quelle est ma maladie?

— Votre maladie est un dérangement de l'estomac. Ce dérangement a pour conséquence que la digestion des aliments ne se fait plus chez vous d'une façon normale, et qu'elle est insuffisante. Il s'ensuit que votre sang ne reçoit plus les éléments dont il a besoin, qui sont nécessaires à son renouvellement régulier. A cause de la faiblesse générale de votre organisme, le travail des nerfs reste chez vous sans contre-poids, et prend le dessus. Tous les désordres que vous ressentez dans le jeu de vos organes intérieurs proviennent de cela.

— Et que pensez-vous de mon état? demanda M. Van Horst. Soyez franc. Je le sais bien, cela peut durer encore quelque temps; mais je n'en suis pas moins au commencement de la fin, n'est-ce pas, docteur?

— Il faudrait considérer la maladie comme dangereuse, répondit Adolphe, si nous n'en pouvions pas trouver la cause.

— Ah! vous en connaissez la cause? Et quelle est-elle, s'il vous plaît?

— Elle est probablement double. Remarquez que l'homme qui marche, pense et s'occupe beaucoup, trouve dans cette activité du corps et de l'esprit l'impulsion nécessaire à sa santé. Quand cet homme cesse tout à coup ses occupations habituelles et se retire dans la solitude, alors cette impulsion lui fait défaut; ses organes deviennent paresseux, indolents, maladifs. C'est d'abord l'estomac qui se dérange le premier sous l'influence de ce relâchement général. Je crois que telle a été la première cause de votre maladie. Mais, sans le savoir, à cette maladie vous en avez ajouté un autre, qui consiste à fumer sans mesure.

— Ah! pour cette fois, docteur, vous êtes certainement à côté, s'écria M. Van Horst avec une nuance de mécontentement. Fumer ne me fait que du bien : cela trompe mon estomac inactif.

— Vous le croyez, répondit Adolphe en secouant la tête, parce que cela vous étourdit le cerveau et chasse les sombres pensées qui vous inquiètent; mais vous employez là, comme soulagement, ce qui est la cause même de votre mal. L'estomac, monsieur Van Horst, est un organe très-sensible. Je veux bien, pour un moment, considérer avec vous la fumée de tabac comme pouvant être au commencement, un excitant; mais c'est précisément pour cela que, à force d'exciter, elle doit finir par émousser la sensibilité de l'estomac et en paralyser graduellement les fibres. Avec votre permission, j'ai remarqué que vous crachez beaucoup. La salive est l'élément le plus nécessaire à la digestion des aliments. Là où elle fait défaut, l'estomac ne peut remplir sa fonction. C'est un fait connu, que celui qui fume outre mesure

doit nécessairement avoir une grave maladie de l'estomac, s'il ne surmonte point son habitude, dès qu'il sent l'appétit diminuer. Je termine donc mon raisonnement par cette conclusion, que votre maladie doit avoir eu pour cause première le changement subit survenu dans votre genre de vie, et qu'elle s'est aggravée petit à petit parce que vous fumez sans cesse.

M. Van Horst regardait le parquet, et semblait plongé dans de profondes méditations.

Après un long silence, il se leva tout à coup, et, serrant la main d'Adolphe :

— Je crois que vous avez raison, docteur, dit-il. En tout cas, votre explication me semble parfaitement claire et raisonnable. Vous êtes encore jeune, et vous manquez peut-être d'expérience, mais vous m'inspirez une confiance singulière. Vous serez mon médecin. Je vous donne un mois pour essayer sur moi si votre opinion est fondée ou non.

— Un mois est trop peu, monsieur, murmura Adolphe.

— Bah ! pourvu que je sente une amélioration, j'aurai plus de patience. Voyons, que me conseillez-vous ?

— Je vais vous le dire, monsieur ; mais mettez-vous bien sur vos gardes contre vous-même, surtout pour ce qui est de fumer. Si vous n'observiez pas fidèlement ce que je vais vous prescrire, votre peine et la mienne seraient perdues.

— Oh ! je ferai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien donc, l'hiver approche. Ici, au milieu des bruyères, il fait terriblement ennuyeux pour les gens de la ville, pendant la saison rigoureuse. Il ne faut pas que vous vous ennuyiez. Quittez donc, le plus tôt possible,

votre maison de campagne, et allez habiter la ville pendant quelques mois.

— Mais, docteur, objecta Van Horst en souriant, c'est au moins à sept lieues d'ici; comment viendrez-vous me voir ?

— Je n'ai pas besoin de vous voir, monsieur.

— Et si vous me guérissez, qu'aurez-vous gagné à ma clientèle ? le prix d'uno simple visite? Ah! ah! vous ne vous enrichirez jamais ainsi, docteur.

— C'est possible, monsieur, répondit Adolphe ; mais j'aurai du moins la consolation de pouvoir me dire que le besoin de gagner de l'argent ne m'a jamais fait oublier ma mission... Ainsi, monsieur, vous irez passer l'hiver en ville. Je suis charmé de votre assentiment. En ville, vous irez voir vos amis et vos anciennes connaissances. Vous tâcherez de vous intéresser de nouveau aux choses qui vous occupaient auparavant. Avez-vous quelque envie de voyager, commencez par une petite excursion à Bruxelles ou à Paris. En un mot, donnez à votre corps du mouvement, et à votre esprit un délassement agréable. Mangez souvent et peu à la fois, plutôt du bœuf que des légumes. Buvez un bon verre de vieux vin de Bordeaux, et, le soir, une couple de verres de bière brune bien houblonnée. Mais gardez une juste mesure dans tout ce que vous ferez, et évitez de fatiguer votre esprit ou votre corps...

— Mais dites-moi, interrompit Van Horst avec étonnement, dites-moi, mon bon docteur, M. Heuvels est, d'après vous, un homme d'une grande expérience. Depuis six mois, il m'a peut-être tiré plus de deux seaux de sang. Il m'était à peine permis de manger, et je ne

pouvais boire que des boissons fades et rafraîchissantes. Vous me prescrivez précisément le contraire. De vous ou de lui, quel est celui qui a raison ?

Adolphe parut légèrement embarrassé par cette question, et il répondit du ton d'un homme qui cherche ses mots :

Les moyens que M. Heuvels a employés peuvent avoir été bons jusqu'à présent. Nul de nous ne peut se croire infaillible. C'est affaire de conviction personnelle. J'ai cependant la ferme croyance qu'il est temps pour vous de demander la guérison de votre maladie à des toniques et à des distractions.

— Vous êtes bien généreux, docteur, murmura Van Horst en secouant la tête. M. Heuvels ne parle pas de vous avec autant de ménagement.

Mais Adolphe, qui ne voulait pas pousser la conversation plus loin sur ce sujet, reprit ses conseils.

— Pour ce qui est de fumer, je sais qu'on ne peut pas s'en déshabituer brusquement. Fumez tous les jours une ou deux pipes de moins. Insensiblement vous reviendrez à un usage modéré du tabac. En ville, les convenances vous feront reprendre le cigare. Cherchez dans ce changement même un moyen de vaincre votre funeste habitude. Que vous dirai-je de plus? C'est une chose qni dépend entièrement de vous ; et si la passion du tabac continue à vous dominer, ce sera seulement parce que la volonté vous aura manqué.

— J'ai assez de force de volonté, répondit Van Horst. Soyez tranquille, je ferai ce que vous ordonnez. Continuez, docteur; que me conseillez-vous encore ?

— Je n'ai pas d'autre conseil à vous donner, mon-

6.

— Pas de médecines à noms barbares? s'écria le malade avec étonnement. Pas la moindre fiole, pas de poudres, pas de pilules? Vous êtes un médecin extraordinaire, monsieur Valkiers.

— J'avais l'intention de vous prescrire quelques poudres, dit Adolphe en ouvrant son calepin; mais elles ne doivent servir qu'à faire cesser les douleurs nerveuses de votre estomac. Elles ne feront rien à votre guérison.

Il tendit au malade un petit carré de papier, en ajoutant :

— Faites préparer cela en ville chez le premier pharmacien venu, et prenez de temps en temps, entre vos repas, un de ces petits paquets délayé dans de l'eau. Continuez pendant deux ou trois jours seulement :

M. Van Horst regarda le petit papier et lut d'un ton interrogatif:

— « Belladone? bismuth? » Mais, docteur, ce sont des poisons violents, je crois?

— Soyez sans crainte, répondit Adolphe en souriant; la quantité seule fait le poison. Maintenant, monsieur Van Horst, ajouta-t-il en se levant, dans ma conviction, votre guérison dépend entièrement de vous. Allez à Anvers avec confiance. Ah! si je pouvais être la cause accidentelle de votre rétablissement, comme j'en rendrais grâces à Dieu!

— Vous faites donc grand cas de ma personne, docteur?

— N'êtes-vous pas le bienfaiteur de cette pauvre famille que j'ai osé recommander à votre générosité? Car je puis toujours espérer, n'est-ce pas, que, malgré votre

départ pour Anvers, le malheureux faiseur de balais ne restera pas sans quelques secours ?

M. Van Horst se frappa le front.

— Voilà bien les malades ! s'écria-t-il ; ils ne pensent qu'à eux. Mais vous, du moins, docteur, vous n'oubliez pas vos protégés. Quoique je ne puisse pas vous rénumérer comme je le voudrais, comme si vous m'aviez fait beaucoup de visites, je suis charmé de vous récompenser d'une autre manière. Écoutez : mon jardinier reste ici avec sa femme et ses filles; ce sont de braves gens. Je leur laisserai mes instructions. Vous pouvez leur faire préparer tous les jours un plat de viande ou quelque autre mets, et, avec cela, avancer la guérison du faiseur de balais et de vos autres malades pauvres. Vous n'avez qu'à commander, je vous laisse maître absolu.

— Oh ! quelle puissance miraculeuse vous remettez entre mes mains ! s'écria Adolphe avec enthousiasme. Monsieur, vous faites de moi un envoyé de Dieu qui va répandre la vie, la force et la santé là où règnent la maladie, le désespoir et le dépérissement. Merci ! merci ! c'est le plus grand bonheur qui puisse m'être accordé !... Maintenant, permettez que je vous quitte : j'ai hâte de porter cette bonne nouvelle à ces pauvres gens. J'entends déjà votre nom, accompagné de mille bénédictions, porté au ciel par ces infortunés.

— Restez encore un moment, dit Van Horst, j'ai plaisir à vous entendre. Je ne pourrai partir que demain ou après demain.

— Je ne puis rester plus longtemps, monsieur, j'en suis fâché : mais mes malades attendent ma visite. C'est

hier que j'ai vu pour la première fois le faiseur de balais. Je porte sur moi ce qui est nécessaire au pansement de ses plaies et au soulagement de ses horribles souffrances. Comme votre charité va les consoler!... Ainsi, veuillez m'excuser.

— Viendrez-vous me voir encore une fois demain matin, docteur?

— Oui, monsieur, je viendrai avec joie, avec reconnaissance.

— Alors, au revoir, monsieur Valkiers; à demain.

Adolphe traversa le jardin et l'avenue d'un pas léger. Il marchait la tête levée; ses yeux brillaient de joie et d'orgueil, et le bonheur rayonnait sur son visage.

Après avoir suivi pendant quelque temps la route qui, au sortir de l'avenue, traversait un petit bois de sapins, il s'arrêta et leva les yeux au ciel.

— Oui, s'écria-t-il, c'est une mission difficile qu'il vous a plu de me confier, mon Dieu! Mon cœur a souvent saigné sous le coup du désenchantement, et le calice d'amertume ne s'est pas encore écarté de mes lèvres. Mais, soyez béni, Seigneur! une pareille victoire me rend toute ma confiance, toute ma foi. Consoler, guérir, sécher les larmes, apaiser la faim, combattre victorieusement la maladie et la mort, avoir entre ses mains une partie de la puissance divine, oh! comme mon cœur se gonfle! que je me sens fort et grand!

Après cette invocation enthousiaste, il se remit en route d'un pas plus rapide, comme si le bonheur lui donnait des ailes, jusqu'à ce qu'il arrivât dans un fond, sur le flanc du bois, près d'une petite chaumière en argile.

L'intérieur de cette demeure était navrant, à cause de la profonde misère qui y régnait. Un jour gris, pénétrant faiblement par une seule petite fenêtre, y jetait un rayon triste et froid, dans lequel les objets semblaient sans forme et sans couleur. Le sol humide était couvert d'une boue argileuse; quelques bottes de paille pourrie pendaient çà et là, détachées du toit de chaume, et l'on voyait l'humidité en suinter goutte à goutte, comme des larmes. Pour tous meubles, quelques plats ébréchés, une table vermoulue, et deux ou trois planches avec des pieds, qui ressemblaient à des bancs.

Dans un coin, sur une sorte de lit de camp, d'où s'échappaient des brins de paille, se montrait un visage humain si pâle et si défait, qu'on eût cru voir un cadavre, si de temps en temps une faible, mais douloureuse plainte ne se fût élevée du grabat.

Près du foyer, une femme encore jeune était accroupie, occupée à attiser un feu de branches. Elle tenait à la main une cuiller de bois et tournait, dans un grand pot, une sorte de bouillie sans nom, qui paraissait être un mélange de navets et de feuilles vertes.

De l'autre côté de la chaumière, sur les bancs de bois, étaient assis trois enfants déguenillés, à moitié nus, pâles et maladifs. Leurs yeux cernés erraient machinalement autour d'eux, et ils étaient aussi immobiles que s'ils avaient perdu jusqu'à la conscience de la vie.

Le désespoir et l'abandon se lisaient partout en signes visibles; tout était malpropre et imprégné d'une glaciale humidité.

Personne ne parlait; et, sans le pétillement du feu et les plaintes du malade, qui interrompaient parfois ce si-

lence mortel, on eût pu se croire en présence de fantômes sans vie, assis au fond d'une tombe...

Lorsque Adolphe Valkiers ouvrit la porte et entra dans ce sombre séjour de la misère, un sourire presque imperceptible vint illuminer le pâle visage des enfants. L'un d'eux — une petite fille de sept ans à peu près — se leva et s'approcha du docteur à pas lents.

La femme ôta son pot du feu et dit :

— Dieu soit loué! vous voilà, docteur... Soyez béni de n'avoir pas oublié votre promesse. Ah! mon pauvre homme a tant souffert cette nuit!

— Bien, bien; prenez courage, femme! s'écria joyeusement Adolphe, j'apporte de bonnes nouvelles. Votre mari ne manquera plus de rien, et ces pauvres créatures auront tous les jours une nourriture saine et fortifiante. Nous parlerons de cela tout à l'heure. Maintenant, il faut nous occuper de votre mari.

Il tira de sa poche un petit paquet qu'il donna à la femme.

— Voici de l'amidon, dit-il. Faites-en de l'empois, et allez me chercher un seau d'eau claire.

Il tira de sa redingote quelques morceaux de carton, des bandes enroulées et une poignée de charpie, et déposa le tout sur un des bancs.

Alors, sans prendre souci de la malpropreté qui l'entourait, il ôta son paletot, retroussa les manches de sa chemise et se découvrit les bras jusqu'au coude.

Les enfants s'étaient levés tous les trois et le considéraient avec un étonnement machinal.

Adolphe s'approcha du lit, et, glissant doucement son bras sous le cou du patient :

— Maintenant, un peu de courage, dit-il. Tâchez de m'aider un peu; essayez de vous retourner.

— Ah! monsieur, mon dos me fait tant de mal! Le moindre mouvement me fait crier de douleur.

— Voyons, ne faites pas tant d'efforts; doucement... Là, nous avons réussi. A présent, tenez-vous tranquille. Ayez bon courage; vous verrez comme cela soulagera votre mal.

Le jeune homme tira à lui le seau d'eau, et se mit à laver les unes après les autres les plaies du malheureux. Il procéda à cette opération avec une grande précaution, pour épargner des souffrances au patient, et lui donna du courage et de la résignation par ses paroles consolantes. Il y avait tant de douceur dans son langage et dans ses mouvements, qu'on eût dit qu'il soignait son propre frère. Grâce à ses délicates précautions, la longue opération s'accomplit presque sans que le malade se plaignît.

Dès que la femme eut fini de préparer l'amidon, elle vint se placer devant le lit et regarda le jeune docteur avec stupéfaction.

Elle ne pouvait comprendre qu'un *monsieur*, avec du linge fin et de beaux habits, restât penché pendant une demi-heure sur ce misérable lit et remplît, sans crainte ni dégoût, une tâche devant laquelle elle-même avait reculé.

Mais c'était surtout la douceur de sa voix et la compatissante sensibilité de ses paroles qui la touchaient.

Lorsqu'il eut achevé de laver et de panser les plaies, Adolphe souleva le faiseur de balais pour l'aider à se retourner dans son lit, et, rassemblant la paille et les cou-

vertures derrière son dos, il lui donna une position moins horizontale.

— Eh bien, l'ami, demanda-t-il en souriant, comment vous trouvez-vous maintenant?

Le pauvre homme ne répondit pas et parut perdu dans ses pensées. Il remua les membres et se tordit pour réveiller la douleur, puis tout à coup, il laissa échapper un cri de joie immense.

— Femme, s'écria-t-il, femme, je ne sens plus de mal! C'est comme si j'étais déjà guéri. Ah! monsieur, Dieu seul peut vous récompenser de votre charité!

— Comment! est-ce possible? exclama la femme. M. Heuvels, qui vous a abandonné, disait que votre maladie était incurable. Ce bon monsieur vous voit à peine pour la seconde fois, et vous semblez déjà revivre tout à fait!

— Doucement; il faut vous tenir calme, dit Adolphe, afin d'échapper à ces témoignages de gratitude, et probablement aussi pour ne plus entendre de plaintes au sujet de M. Heuvels.

Il se retourna ensuite vers le faiseur de balais en disant:

— Voyons, maintenant, laissez-moi rapprocher votre jambe malade du bord du lit. Ne craignez rien, mon ami, je ne vous ferai pas beaucoup de mal. Ne perdez pas courage; le plus difficile est encore à faire.

Il plongea son bras nu dans le lit, tira à lui la moitié de la paille humide, et l'arrangea comme un coussin pour soutenir la jambe du patient.

— Alors il se mit à pétrir l'enflure du genou, à dégager et à laver les plaies béantes. Il y versa de l'eau de

chlore, les remplit de charpie, avec de la ouate par-dessus, enferma le genou dans une double feuille de carton amolli, entoura tout cet appareil d'un bandage amidonné, éclissa la jambe avec deux morceaux de carton sec, replaça le malade dans une position commode, et reprit, en remettant son paletot, après s'être lavé les mains :

— Voyez-vous, mon ami, voilà qui est fini. Tenez votre jambe en repos jusqu'à ce que le bandage soit bien sec. Votre jambe sera serrée là dedans comme dans un fourreau de bois ; dès que cela sera sec, vous ne devez plus craindre de vous remuer, et vous pourrez sortir de votre lit sans peine et sans douleur. Dès demain, il faut vous lever de temps en temps, et, quand le soleil luit, aller vous asseoir sous ses rayons devant votre porte Ayez confiance et courage, vous guérirez. Votre jambe restera roide, probablement ; mais cela ne vous empêchera pas de travailler.

Le malade rassembla ses forces, serra les mains du docteur, qui s'était rapproché de lui, les baisa à plusieurs reprises et les arrosa de larmes en disant :

— Ah! monsieur, c'est Dieu qui vous a envoyé. Je prierai pour vous tous les jours de ma vie.

Et, lâchant les mains du jeune homme, il s'écria avec une joie inexprimable :

— Femme, ma bonne Marianne, mes pauvres enfants! consolez-vous, soyez heureux! Je guérirai, je pourrai encore travailler pour vous. Le voilà, l'ange que vous avez appelé dans vos prières!

La femme, fondant en larmes, s'élança vers le docteur, prête à lui témoigner sa reconnaissance par de chaleureuses paroles ; mais il la retint par un geste impératif

et éloigna également, non sans une profonde émotion, la petite fille, qui avait pris sa main en silence, et, à l'imitation de son père, en avait approché ses petites lèvres.

— Ecoutez, la mère, dit Adolphe, vous connaissez bien, là-bas, derrière la garenne, ce château, au bout d'une belle avenue de pins, où demeure M. Van Horst? J'ai parlé à ce dernier de la maladie de votre mari et de votre malheureuse position. Cet homme charitable a pris votre famille sous sa protection. Chaque jour, vers midi, vous pouvez aller chercher chez lui de la soupe, de la viande et d'autres aliments fortifiants, autant qu'il en faut pour vous deux et pour vos enfants. Ainsi, remerciez Dieu de sa bonté, car c'est la santé, c'est une nouvelle vie qui vous est donnée.

Confondue d'un bonheur si grand et si inespéré, la femme se laissa tomber aux pieds du docteur avec un cri de reconnaissance, leva les bras vers lui et prononça quelques paroles attendries qui montraient que, dans le médecin bienfaisant, elle croyait voir l'apôtre de la miséricorde divine.

Dans leur joie, les enfants avaient retrouvé un peu de forces; leurs mouvements étaient plus vifs, leurs yeux étincelaient et ils battaient des mains en murmurant :

— Mon père, ma mère! oh! manger de la soupe, de la viande, des friandises!

Adolphe avait relevé la femme en lui recommandant le silence; mais, lorsqu'il vit comment elle courait se jeter dans les bras de son mari, avec quelle ardeur ils échangeaient leurs baisers et confondaient leurs larmes, et avec quels transports de joie les enfants sautaient dans la chaumière, l'attendrissement le prit à son tour, et il

porta la main à ses yeux pour essuyer une larme qui lui obscurcissait la vue.

Il surmonta toutefois son émotion, et, se tournant vers les enfants :

— Venez ici, mes petits amis, dit-il. Vous n'avez pas peur de moi, j'espère ? Donnez-moi la main tous les trois.

Les malheureuses petites créatures s'approchèrent lentement, avec un timide sourire, comme s'ils étaient honteux de mettre leurs mains noires dans les mains du beau monsieur. Mais Adolphe les prit sans hésitation, attira les enfants étonnés entre ses genoux, et, tout en leur disant de douces paroles, il observa et analysa les traits de leur visage, et appliqua, sans être remarqué, son oreille contre leur poitrine.

Après cet examen, il réfléchit pendant quelques instants; il fit un signe de tête pour exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de n'avoir pas constaté de symptômes fâcheux, et murmura en lui-même :

— De l'huile de foie de morue, de l'iode, du fer, une nourriture forte, la propreté, la lumière du soleil; oui, oui, nous ferons couler dans ces veines un sang plus rouge, nous élargirons ces poumons étroits. Le fantôme de la misère et du rachitisme disparaîtra de cette chaumière.

Il se leva, et, se disposant à partir :

— Ainsi, femme, répéta-t-il, demain et tous les jours, jusqu'à ce que vous soyez tous guéris, vous irez à la campagne de M. Van Horst chercher les aliments que le jardinier est chargé de vous donner. Je reviendrai demain, et j'apporterai quelque chose pour mes petits amis; je ferai en sorte que ce soit bon et j'y mettrai beaucoup

de sucre. Demain, nous parlerons aussi de remettre ici un peu d'ordre et de propreté. Votre demeure est malsaine; cela doit être changé. Mais ayez bon courage, je vous aiderai. Je vous quitte, car je suis pressé; il y a d'autres malades qui m'attendent peut-être avec impatience. A demain, bonnes gens, à demain.

Il entendit les bénédictions du mari et de la femme, qui le suivaient au dehors. Une expression d'ineffable contentement brillait dans ses yeux, et il s'engagea, en se frottant les mains, dans un chemin qui traversait, en cet endroit, l'épaisse sapinière.

Après avoir marché pendant à peu près un quart d'heure, il vit venir à sa rencontre, avec des signes de grande hâte, un homme qui lui cria, dès qu'il fut à portée d'être entendu :

— Dépêchez-vous, docteur, dépêchez-vous! sinon il pourrait être trop tard.

— Que voulez-vous dire, demanda Adolphe. Je ne vous connais pas, camarade.

— Je suis le voisin du fermier Storck, répondit l'autre. Il va très-mal : voilà une heure qu'il a perdu le sentiment. D'abord, on a cru que c'était une faiblesse, et l'on a attendu, parce qu'on savait que vous deviez venir; mais à présent on est effrayé, et l'on m'a prié de courir au village pour vous chercher. Il est étrange qu'une plaie à la main puisse avoir de telles suites. Cette nuit, il a été pris d'un mal à la gorge. J'ai veillé près de son lit. Tout à coup il ne put plus avaler; ensuite, son cou est devenu si roide, qu'il ne pouvait plus remuer.

— Le tétanos! murmura Adolphe avec une terreur subite.

— Que dites-vous, monsieur? demanda l'homme étonné. Vous pâlissez!

— C'est grave, c'est très-grave, répondit le docteur. Si ce que vous me dites est vrai, le pauvre Storck serait atteint du tétanos. C'est une roideur générale des muscles qui paralyse le cœur et les poumons. Cette affection est presque aussi fatale que la mort même. Hâtons-nous; vous vous serez probablement trompé.

L'homme se tut un moment et continua à marcher, tout pensif, à côté du docteur; puis il reprit, en pressant le pas :

— Monsieur, il y a une chose que l'on vous a cachée; peut-être, si vous l'aviez sue, auriez-vous prescrit d'autres remèdes que les cataplasmes, que l'on met sur toute enflure. Il faut savoir que Storck avait une vache, qui est morte de maladie. Pour n'en pas perdre entièrement le prix, il a fait venir le boucher qui demeure derrière le moulin, et, à eux deux, ils ont dépecé la bête et l'ont coupée en morceaux pour la transporter dans je ne sais quelle commune. Pendant cette opération, un éclat d'os entra sous l'ongle du doigt de Storck. Il a gardé cela quelques jours sans y faire attention, jusqu'au moment où une douleur insupportable le força de vous appeler. On n'a pas osé vous parler de la vache malade; mais, si Storck devait mourir de cet accident, il est bien certain que le venin de la bête aurait empoisonné son sang.

Adolphe fit silencieusement un signe de doute.

— Vous ne le croyez pas, docteur? reprit l'homme. Comment se fait-il alors que le bras du boucher soit aussi affreusement enflé? Il ne s'était pourtant que légèrement égratigné.

— Certainement, mon ami, en pareille circonstance, une blessure peut causer la mort, répondit Adolphe ; mais le tétanos n'est que l'effet de la vive douleur sur un système nerveux sensible. Allons, j'aperçois la maison de Storck ; espérons que vous vous serez trompé sur les signes de son mal.

En entrant dans la maison du malade, Adolphe vit la femme, les enfants et la servante fondant en larmes, et ses questions obtinrent à peine une réponse. On semblait irrité contre lui. Ce fut son compagnon qui lui montra le lit sur lequel était étendu le fermier Storck.

Le docteur s'assura, par un minutieux examen, que le malade avait bien réellement quitté la terre, et il s'efforça de consoler ceux qui pleuraient cette perte douloureuse ; mais ils accueillaient ses bonnes paroles avec malveillance, et paraissaient convaincus que c'était lui qui, par un traitement contraire, avait causé la mort du fermier.

On parla bien, cette fois, de la vache malade ; mais on ajouta, comme pour accuser le docteur, que le boucher du moulin avait aussi reçu une blessure, qu'il s'était bien gardé d'appeler un médecin, et qu'il était encore sur pied sans craindre des suites fâcheuses, tandis que le pauvre fermier était mort si misérablement, malgré les soins d'un médecin.

Adolphe essaya encore de leur faire comprendre que le mal subit auquel le fermier avait succombé était un accident fortuit que nul ne pouvait prévoir. Ils ne voulurent rien entendre et repoussèrent ses explications avec amertume.

Adolphe quitta cette maison sous l'impression d'une tristesse profonde. Il prit le chemin du village, et il avait

déjà marché pendant quelques minutes, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, frappé d'une pensée soudaine.

— Mais le boucher? se demanda-t-il. Qui sait ce qu'il en adviendra ? On doit remplir son devoir malgré l'ingratitude des hommes. Allons au hameau, derrière le moulin.

Et, retournant sur ses pas, il prit un sentier qui traversait la bruyère et menait au moulin, dont on voyait tourner les ailes par-dessus les jeunes sapinières.

Il dépassa le moulin et arriva bientôt à une grande chaussée. Là s'élevait, entre plusieurs autres, une maison qui portait pour enseigne : *Au Couperet, chez Jean Dom. On vend de la bière et des boissons distillées.*

Sur la chaussée, devant la porte de ce cabaret, étaient arrêtés trois ou quatre chariots chargés, dont les voituriers étaient entrés pour prendre une goutte ou un verre de bière, car le bruit de leurs voix se faisait entendre jusqu'au dehors.

Adolphe entra dans le cabaret. A son grand étonnement il y trouva une douzaine de personnes, entre autres le jardinier de M. Heuvels. Il y avait sans doute aussi quelqu'un du voisinage du fermier Storck, car on parlait déjà de sa mort.

Au fond de la chambre, les voituriers étaient assis à table autour d'un homme robuste dont le bras gauche était entouré de linges. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup et semblait échauffé par la boisson, car il riait d'un rire bruyant et sauvage en montrant son bras aux voituriers.

Aussitôt qu'il aperçut Adolphe Valkiers, qui cherchait des yeux le *baes*, il s'écria en ricanant :

— Ah! ah! voilà le médecin du fermier Storck. Allez-vous-en, allez, monsieur; il n'y a rien à faire pour vous ici. Vous voudriez bien coucher deux hommes dans la même fosse, n'est-ce pas? Cela ne sera pas. Quand je serai las de la vie, je vous ferai appeler. Pour le quart d'heure, vous pouvez partir : vous venez beaucoup trop tôt.

Adolphe, déconcerté par cette sortie, ne savait que dire. Les paroles du boucher étaient si insolentes et si inattendues, que le jeune homme eut besoin de quelques minutes pour se remettre.

Pendant ce temps, les assistants le regardaient avec ce regard stupide et méchant des gens qui se réjouissent de l'humiliation d'une personne d'un rang plus élevé que le leur. Le jardinier de M. Heuvels surtout paraissait enchanté, et applaudissait en riant à cette apostrophe grossière.

Adolphe s'approcha du boucher et lui dit à l'oreille, à demi-voix :

— La blessure que vous avez au bras peut être dangereuse, mon ami. Je venais vous avertir...

— Il vient m'offrir ses services! s'écria le boucher. Ah! ah!... Je n'en ai pas besoin, de vos services. Ces médecins, on dirait qu'ils peuvent faire des miracles! Je me moque de tout ce charlatanisme. Avec la moitié d'un seau de fumier de vache, je guérirai mon bras, de manière qu'il ne restera plus ombre ni trace du mal. Allez, allez, hors d'ici! Vous voudriez me porter au cimetière comme ce pauvre Storck de là-bas? Vous vous êtes trompé d'adresse, docteur; allez chercher ailleurs un bétail à abattre!

Pendant qu'Adolphe demeurait là comme écrasé, et tentait un dernier effort pour faire comprendre au boucher le danger de sa blessure, un des charretiers, qui semblait également ivre, s'écria tout à coup :

— Oui, oui, c'est vous qui avez creusé la fosse du fermier Storck. Cela servira à votre réputation de médecin. Mais attendez : nous vous ferons, ici, et dans le village, et sur toute la chaussée, une renommée qui ne sera pas de paille. C'est le devoir d'un chrétien d'empêcher que les pauvres malades ne se livrent aux mains de pareils assassins.

Il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à ces brutes; en outre, Adolphe ne pouvait rester contre le gré du boucher ivre, qui lui ordonnait en criant de quitter sa maison.

Le rouge de la honte au front, le désespoir et la crainte dans le cœur, Adolphe sortit du cabaret et pressa le pas pour regagner le sentier par lequel il était venu.

Chemin faisant, il se frappa le front de ses deux mains, et murmura d'un ton plaintif :

— Hélas ! que vont-ils faire de ma réputation ? L'avenir était déjà si menaçant pour moi ! Ceci est le dernier coup. Plus d'espoir. Ah ! ma pauvre et malheureuse mère !

Et précipitant sa marche comme s'il avait reçu un coup de fouet, il disparut dans la profondeur du bois de sapins.

V

Françoise, la sœur d'Adolphe, était assise près de la fenêtre qui regardait la maison du docteur Heuvels. Elle tenait à la main un ouvrage de broderie, et travaillait avec activité; cependant elle jetait parfois un coup d'œil furtif par l'ouverture du rideau à moitié relevé, et alors l'expression d'un joyeux désir se peignait sur son doux et calme visage. C'était le jour où son amie Adeline devait venir la voir; et, quoique l'heure fixée n'eût pas encore sonné, l'impatiente fille avait sans cesse les yeux tournés vers la maison de M. Heuvels, espérant que son amie, aussi pressée qu'elle-même, devancerait le moment convenu.

Derrière une porte donnant accès à un autre appartement, bourdonnait le murmure d'une conversation entre plusieurs personnes; mais ce bruit était si peu distinct, qu'il n'avait pas encore éveillé l'attention de la jeune fille. Tant de personnes venaient quelquefois, en un jour, demander Adolphe, qu'elle supposa que sa mère avait introduit un malade dans la chambre voisine, et qu'il l'entretenait de sa maladie.

Mais tout à coup une des voix s'éleva au diapason de l'impatience ou de la colère, tandis que l'autre répondait d'un ton suppliant et semblait s'excuser.

Françoise, saisie de crainte, se leva de sa chaise; un

profond soupir s'échappa de sa poitrine, et ses yeux se fixèrent avec anxiété sur la porte fermée.

Pendant quelques instants, la voix courroucée s'éleva sur un ton plus haut; mais Françoise n'entendit que le mot *argent*, répété à plusieurs reprises.

Ce mot sembla faire une vive impression sur la jeune fille, car elle pâlit, et murmura avec un accent de douloureuse compassion :

— Pauvre mère, quelle humiliation! Être réduite à implorer, avec le rouge de la honte au front, l'indulgence d'un homme grossier qui l'insulte peut-être! C'est encore Jacob le charpentier; je reconnais sa voix. Il vient réclamer le payement de la bibliothèque d'Adolphe, et des armoires qui renferment les médicaments. Cent quinze francs! et ma malheureuse mère n'a pas pu payer le boulanger cette semaine!...

Cependant le bruit de la conversation avait diminué; il parut s'éloigner insensiblement jusqu'à ce qu'il cessât tout-à-fait.

La femme Valkiers entra dans la chambre, le visage rouge de honte; une larme oubliée brillait encore dans ses yeux; sans doute elle avait fait de grands efforts pour maîtriser son émotion, car ses traits ne portaient aucune trace d'inquiétude ou de peine; au contraire, un sourire tranquille errait sur ses lèvres.

— Ah! ma chère mère, s'écria Françoise, pour l'amour de Dieu, ne riez pas! vous me déchirez le cœur. Je vois bien que vous essayez de cacher votre tristesse amère... C'était Jacob le charpentier, n'est-ce pas? Il venait encore demander son argent, et il vous a accablée de mots grossiers! Que vous êtes à plaindre, mère!

— Vous vous trompez, Françoise, répondit la veuve. Jacob est venu me dire qu'il vient d'acheter du bois et qu'il voudrait bien avoir de l'argent pour le payer. Vous connaissez l'homme; il parle haut. Il essayait de me faire comprendre qu'il est lui-même dans une position difficile; mais il ne m'a adressé aucune parole dure.

Françoise secoua la tête, et parut douter de la sincérité de cette réponse rassurante.

— C'est comme je vous le dis, insista la mère. Votre imagination vous fait voir les choses en noir. Prenons patience, mon enfant; depuis quelque temps, il vient beaucoup de clients à Adolphe. Il est bien vrai que la plupart sont de pauvres gens; mais il commence à compter aussi, par-ci par-là, un homme aisé dans le nombre. Demain, le baes de *la Couronne,* qu'il a guéri d'une fièvre maligne, vient nous payer son compte. Encore vingt francs de gagnés.

Après un moment de silence, la fille reprit :

— Mère, il ne faut pas dire à Adolphe que le charpentier est venu. Cela lui ferait du chagrin.

— Je ne lui en parlerai pas, Françoise.

— Il est déjà si malheureux maintenant! Ne voyez-vous pas qu'il maigrit tous les jours davantage?

— Hélas! oui, je ne le remarque que trop, soupira la veuve. Son amour pour moi est la source de son chagrin; il pense, comme vous, que je suis malheureuse. Quoi que je dise ou que je fasse pour le consoler, rien ne peut vaincre la tristesse de son esprit. Bien souvent je me figure qu'une pensée secrète, quelque chose que nous ne connaissons pas, lui ronge le cœur.

— Non, c'est la faute à mon grand-père seul! s'écria

Françoise avec une certaine amertume. Il gronde toujours, et, au lieu de se montrer de bonne humeur, il est chagrin, et dit à Adolphe des mots désagréables.

— Grand-père devient vieux; c'est par sollicitude pour nous qu'il se plaint quelquefois; il ne faut pas mal interpréter cette preuve d'affection, mon enfant.

— A quoi servent ces plaintes devant mon frère? reprit la jeune fille. Adolphe ne fait-il pas tout ce que l'on peut exiger d'un homme? J'en veux à grand-père. Il afflige mon pauvre frère, et il a tort, grandement tort.

— Taisez-vous, enfant, vous êtes injuste, dit la mère. Ne parlez jamais de grand-père sans respect et surtout sans admiration et reconnaissance. Allez au jardin, vous verrez la sueur dégoutter de ses cheveux gris!... Lui qui n'a jamais été habitué à de rudes travaux, il s'est fait, par générosité, travailleur infatigable. Il retourne la terre, il plante dans le jardin toute sorte de légumes, il voiture le fumier, il porte des fardeaux, traîne et se fatigue comme un jeune homme robuste... Et cependant, cet excès de travail doit être bien pénible pour un vieillard de soixante-dix ans!... A-t-il jamais dit un mot pour s'en plaindre?

— Non, mère; je sais bien que grand-père a un bon et noble cœur; mais pourquoi gronde-t-il sans cesse Adolphe?... Il ne faut pas lui dire non plus que le charpentier est venu, autrement il fera la mine toute la journée, et mon frère lira parfaitement sur le visage de grand-père qu'il y a de nouveaux motifs de chagrin.

— Allons, ne parlons plus de cela, interrompit la veuve. Prenons courage; avec le temps et l'aide de Dieu, nous surmonterons bien les difficultés de notre position.

Allez vous asseoir, Françoise, et reprenez votre ouvrage. Je dois vous apprendre une chose agréable. La femme du notaire est venue nous inviter à dîner demain avec elle et sa famille; j'ai promis que, grand-père, Adolphe et vous, vous accepteriez cette invitation.

— Allez-y, vous, mère, je vous en prie! cela vous distraira un peu et chassera votre tristesse. Laissez-moi à la maison pour recevoir les visites. Je m'ennuie à un dîner qui dure si longtemps.

— Constance a pourtant fait recommander par sa mère que, vous surtout, vous ne manquiez pas d'y aller.

— Oh! toujours cette Constance! murmura Françoise d'un air mécontent.

— Qu'est ceci? demanda la mère avec étonnement. Allez-vous repousser maintenant l'amitié désintéressée de cette bonne Constance? Vous avez eu peut-être quelque discussion ensemble? Bah! demain vous n'y penserez plus.

— Non, ce n'est pas cela, répondit Françoise avec dépit. Constance se donne en ce moment beaucoup trop de peine pour nous montrer son affection; ses manières insinuantes me fatiguent, je n'ai plus de plaisir à causer avec elle. Elle veut prendre chez nous la place d'Adeline; mais nous serions bien ingrats si nous pouvions oublier sitôt combien d'attachement cette pauvre Adeline nous a témoigné depuis son enfance. Elle vient nous voir cette après-midi.

— Soyez raisonnable, Françoise, dit la mère. Nous devons de la reconnaissance au notaire pour l'intérêt qu'il nous porte. S'il ne recommandait pas Adolphe de tous côtés, s'il n'engageait pas tout le monde à avoir confiance

en lui, nous serions encore plus misérables. Nous pouvons reconnaître les services que nous rend le notaire sans oublier pour cela nos autres amis. Depuis que M. Heuvels a l'air de nous en vouloir, nous ne voyons plus Adeline qu'une fois tous les quinze jours. Vous ne pouvez pas toujours rester seule; à votre âge, on a besoin de quelqu'un à qui on puisse se confier. Constance n'a certainement pas autant d'esprit et de force d'âme qu'Adeline, mais c'est une bonne et aimable fille.

Une expression amère se peignit sur le visage de la jeune fille, et elle allait essayer de donner, par d'autres raisons, une ombre de fondement à son éloignement pour Constance, lorsque la porte s'ouvrit, et le grand-père entra dans la chambre.

Quoiqu'il parût très-fatigué, sa physionomie exprimait le calme et la satisfaction. Il prit une chaise, essuya la sueur qui perlait son front, et dit :

— Marie, j'ai bien travaillé hier et ce matin. Encore une semaine, et notre jardin sera en état d'attendre le printemps sans qu'on y touche. Cependant, je sais bien de quoi je pourrais me chauffer pendant l'hiver : chaque fois que je regarde les seringas, les lilas et autres arbustes qui sont là-bas au bout de notre jardin, je me dis à part moi qu'il y a là un grand terrain improductif, et que, si je pouvais ôter toutes ces plantations inutiles, j'aurais de l'ouvrage pour tout mon hiver. Ce terrain, bêché profondément, et convenablement fumé, pourrait donner une bonne récolte de pommes de terre. J'en parlerai encore avec Adolphe.

— Ah! grand-père, vous trouvez toujours quelque chose pour attrister Adolphe! dit Françoise. Vous avez

déjà arraché toutes les fleurs et toute la verdure. Il n'y a plus dans notre jardin qu'une seule place où l'on trouve de l'ombre... Et voilà que vous voulez y planter des pommes de terre! Où donc Adolphe étudiera-t-il alors, dans les grandes chaleurs de l'été?

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard, je sais bien qu'un peu d'ombre est très-agréable dans un jardin; mais la cuisine va avant tout. Là où sont maintenant les arbustes, nous gagnerons quatre sacs de pommes de terre. C'est une provision que nous n'aurons pas à acheter. Il faut faire de nécessité vertu. Nous avons malheureusement moins de raisons aujourd'hui que jamais de songer à nos aises. Notre position est loin d'être brillante. J'en parlerai à Adolphe, il consentira, et je saurai à quoi employer mes bras pendant l'hiver.

— Il consentira certainement, répondit tristement la jeune fille; on fait de lui tout ce qu'on veut; mais il lui en coûtera beaucoup de voir disparaître ses chers ombrages et son vieux banc d'étude. Je vous en prie, grand-père, différez votre décision. Ayez pitié de mon malheureux frère!... Le voilà qui vient! ne lui en parlez pas encore.

C'était, en effet, le pas de son frère qui avait retenti dans le vestibule, car la porte se rouvrit et Adolphe entra.

Il y avait assurément quelque chose d'étrange dans sa physionomie, car Françoise se leva précipitamment, et poussa un cri d'effroi et de surprise.

La mère aussi regarda son fils avec inquiétude, et s'écria, avant qu'il eût souhaité le bonjour:

— Que vous est-il arrivé, Adolphe? qu'avez-vous?

— Rien, ce n'est rien, balbutia le jeune homme en s'efforçant de paraître tranquille.

— Vous êtes pâle ; votre figure est toute bouleversée, dit la veuve.

Adolphe était visiblement embarrassé, et paraissait contrarié de ce que son visage eût trahi un secret qu'il eût voulu cacher à sa mère, du moins en partie.

— Non, non, ne soyez pas inquiète, mère, dit-il. Il m'est arrivé, en effet, quelque chose de désagréable, et cela peut m'avoir agité ; pourtant c'est trop peu de chose pour que je m'en afflige sérieusement. Je ne vous en parlerais même pas, si je ne craignais que d'autres personnes ne vous en portassent la nouvelle en l'exagérant.

Comme l'altération de son visage et de sa voix démentait ces paroles rassurantes, on le regardait avec anxiété. Le grand-père secouait douloureusement la tête, comme s'il prévoyait quelque aggravation dans leur position difficile. La mère se préparait à consoler son fils, et s'efforçait de sourire ; Françoise tremblait et était plus pâle que son frère.

— Soyez donc tranquilles, dit Adolphe avec une certaine impatience. Il n'y a pas de raison pour vous tourmenter ainsi. Vous savez bien, ma mère, le fermier Storck, qui avait reçu un éclat d'os sous l'ongle du doigt, et qui souffrait cruellement de cette blessure : un mal mortel, qu'on appelle le tétanos, l'a saisi cette nuit. Il avait succombé lorsque j'arrivai chez lui. J'ai rencontré des gens qui pensent que je suis la cause de cette mort. Ils en parleront dans notre village, et peut-être cette accusation vous sera-t-elle rapportée par le bruit public. Ne vous laissez pas attrister par ces méchance-

tés; dans peu de jours cet accident sera oublié. Ma réputation n'en souffrira pas, du moins pas sérieusement.

La peine que le jeune homme se donnait visiblement, afin de prémunir sa mère contre le bruit public, eut un effet tout contraire. La veuve, découragée et effrayée, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et regardait le sol, en proie à de sombres pensées; les yeux de Françoise étaient remplis de larmes.

— Hélas! hélas! tout tourne contre nous! soupira le grand-père; l'avenir n'était pas encore assez menaçant, il fallait qu'un nouveau malheur nous arrivât, qui brisera peut-être d'un seul coup tout notre espoir. Il est temps que cela finisse. L'état de médecin nous conduit à une misère définitive.

Françoise étendit les mains et regarda son grand-père d'un œil suppliant, comme pour protéger son frère contre ses plaintes décourageantes.

— Que dois-je faire ou dire pour vous prouver que vous vous alarmez à tort de cet événement? dit Adolphe. Croyez-moi, grand-père, c'est une chose fâcheuse et déplorable, cela est vrai, mais l'impression en passera vite. Il viendra pour nous des temps meilleurs. C'est une affaire de patience.

— Adolphe, Adolphe! grommela le vieillard avec un accent de reproche, pourquoi nous tromper? Vous voulez nous donner du courage et de la tranquillité? Ah! j'ai pitié de vous. Vous êtes plus alarmé et plus abattu que nous.

Le jeune homme, reconnaissant son impuissance à cacher le désespoir qui l'envahissait, fit un mouvement

nerveux, et, par un dernier effort sur lui-même, il dit d'une voix qu'il parvint à rendre ferme :

— Ce que vous dites est vrai, grand-père. Une angoisse profonde s'est emparée de moi. Mais vous vous trompez sur la cause. Voyez-vous, je crois avoir traité les blessures du fermier Storck selon les règles de la science. Rien ne pouvait assurément me faire prévoir le terrible tétanos. Cependant je ne suis pas tranquille : ma conscience est alarmée, et je suis en proie à une brûlante impatience de chercher mon excuse dans les ouvrages des maîtres. C'est ce doute, cette anxiété que vous prenez pour la crainte des suites de cet événement. Tant que je n'aurai pas consulté mes livres et tranquillisé ma conscience, je souffrirai et je tremblerai à la seule pensée que je puis avoir oublié quelque chose, un simple détail. Et si cela était, je devrais m'accuser au moins de négligence. Il faut que je me soulage de cette pensée, qui me pèse sur le cœur.

Il prit la main de sa mère effrayée, et dit :

— Allons, soyez tranquille, ne vous affligez pas, grand-père a tort de croire la chose si grave. Je vous le prouverai tout-à-l'heure avec une plus grande liberté d'esprit. Permettez que j'aille dans mon cabinet consulter mes livres et me délivrer de cette émotion qui vous effraye. Je vous en prie, je vous en supplie, ma mère, faites que je ne sois pas dérangé. S'il vient un malade, qu'on le fasse attendre. Il faut que je sois seul jusqu'à ce que la preuve de mon innocence m'ait allégé l'esprit et le cœur. Alors je vous consolerai et vous rendrai courage, soyez-en certains. A tantôt, mère, chassez toute inquiétude...

A ces mots, Adolphe se tourna vers la porte; ses jambes se dérobaient sous lui, et un soupir sourd s'échappa de sa poitrine. Les autres le suivirent silencieusement des yeux, jusqu'au moment où ils entendirent fermer la porte du cabinet. Alors ils se regardèrent d'un air triste et désespéré. Françoise se mit à pleurer amèrement; la veuve était anéantie.

— Nous sommes bien malheureux! dit le vieillard. Il nous restait encore un peu d'espoir de voir notre situation s'améliorer avec l'aide de Dieu. Maintenant, cet espoir est irrévocablement perdu. Car, soyez-en sûre, Marie, l'affaire est plus grave qu'Adolphe ne nous l'a dit. Il n'en faut pas tant pour perdre la réputation d'un médecin, surtout quand c'est un jeune docteur, et qu'il y a des gens qui croient avoir intérêt à son insuccès. Qui sait comment on exploitera ce malheur pour enlever à Adolphe le peu de confiance que l'on commençait à lui accorder? Pourquoi garder plus longtemps sur nos yeux un bandeau fatal? Envisageons plutôt avec sang-froid l'état de nos affaires et reconnaissons la vérité, si triste qu'elle puisse être. Nous trouverons peut-être dans cette franchise envers nous-mêmes le courage de supporter notre sort, et la clairvoyance nécessaire pour prendre une résolution qui nous sauve. Ici, il n'y a pas de succès à espérer pour Adolphe, en tant que médecin. Nous nous endettons de plus en plus. Comment pourrons-nous jamais payer le droguiste qui a livré la pharmacie d'Adolphe? et le charpentier? Comment passerons-nous l'hiver sans faire de nouvelles dettes? Non, non, cela ne peut continuer ainsi. Il faut que nous nous consultions une bonne fois et sérieusement, et que nous examinions s'il

ne vaudrait pas mieux qu'Adolphe dît un éternel adieu à la médecine et s'efforçât de tirer un meilleur profit de son instruction. Allons, consolez-vous toutes les deux, l'événement est peut-être un bienfait de Dieu, qui nous ouvre les yeux et veut nous arrêter sur le chemin de la ruine.

Tandis que le vieillard prononçait ces tristes paroles; Françoise s'était approchée de la veuve et avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa mère, en pleurant silencieusement. La femme Valkiers se taisait également, et son regard était fixé à terre, dans une douloureuse rêverie.

Pendant quelques instants, un triste silence régna dans l'appartement; mais tout à coup la porte s'ouvrit et livra passage à une jeune demoiselle.

Son visage était souriant; ses yeux firent le tour de la pièce, comme pour y chercher quelqu'un; puis, jetant alternativement un coup-d'œil interrogateur sur le grand-père pensif et sur les deux femmes éplorées, elle dit d'un ton dégagé :

— Je m'y attendais! Vous savez donc ce qui est arrivé à Adolphe?

Au son de cette voix, Françoise se redressa soudain, et, courant vers la nouvelle venue les bras ouverts, elle s'écria :

— Adeline, c'est Dieu qui t'envoie! console ma mère désolée.

— Cela ne sera pas bien difficile, répondit la jeune fille. Je connais tout le voisinage; notre jardinier était présent lorsque quelques ivrognes ont insulté et menacé Adolphe. Je me doutais bien que vous étiez tous profondément affligés; car l'amour extrême que vous avez les

uns pour les autres vous rend sensibles et craintifs à l'excès. Que signifie cet incident? Chacun n'est-il pas exposé aux injures des gens grossiers; et n'arrive-t-il pas presque toujours qu'on accuse le médecin, lorsqu'un malade est emporté par une mort inattendue? Pareille injustice a été faite à mon père peut-être cent fois en sa vie; aujourd'hui même encore, au château, près du lit de mort de la baronne Van Slosse, en a-t-il souffert quelque mal? Allons, madame Valkiers, rassurez-vous. Vous devriez plutôt rendre grâce à Dieu et prendre courage en voyant combien la réputation d'Adolphe grandit et s'étend. Il réussira dans sa carrière, soyez-en sûre; et, si vous avez actuellement quelques peines, l'avenir vous rendra fière de ce que vous aurez souffert pour votre fils. Relevez la tête et regardez avec assurance cet avenir qui vous sourit. Croyez-moi, rien n'est perdu. Ce qui est arrivé à Adolphe aujourd'hui n'est qu'un désagrément très-commun et sans aucune importance.

L'accent insinuant de la douce voix d'Adeline produisit sur la veuve un effet magique et triompha aisément de ses craintes.

Émue et attendrie, elle prit les mains de l'éloquente fille, et, les pressant tendrement, elle murmura :

— Adeline, mon enfant, je ne sais quelle puissance votre parole exerce sur moi. Peut-être me trompez-vous; cependant je me livre à l'espoir que vous versez dans mon sein attristé. Puisse-t-il en être comme vous le dites!

Françoise sauta au cou de son amie.

— Oh! merci, ma bonne Adeline, s'écria-t-elle. Si

mon pauvre frère pouvait entendre ce que tu as dit! Il est mortellement troublé. Son visage m'a effrayée. Il faut qu'il y ait quelque chose que nous ne savons pas...

— Où donc est-il, Adophe? demanda Adeline. Je comprends ses craintes; il ne connaît pas encore toutes les disgrâces qui attendent un médecin. Je voudrais lui parler. Est-il à la maison?

— Oui, il est dans son cabinet, du côté de la rue, répondit Françoise; mais il a demandé que personne ne le dérange. Il veut être seul, pour se convaincre par ses livres qu'il n'a rien oublié. Je n'oserais pas l'appeler. Sa recommendation, sa prière était trop formelle.

— En effet, mon enfant, ajouta le grand-père, je conviens que vous auriez peut-être le pouvoir de lui rendre un peu de courage. Qui peut résister à vos consolantes paroles? Mais en ce moment Adolphe serait mécontent si nous ne respections son instante prière. Attendez plutôt qu'il sorte de son cabinet.

— Non, non, dit Adeline, il ne faut pas laisser seuls les gens qui ont du chagrin. D'ailleurs, je ne puis pas rester plus d'une heure. Viens, Françoise; conduis-moi près de ton frère; nous aurons bientôt dissipé sa tristesse.

Avec une joie non dissimulée, Françoise prit son amie par la main et se dirigea vers le cabinet de son frère. Elle ouvrit la porte si doucement, qu'elle le surprit la tête dans ses deux mains.

— Ah! ah! comme vous paraissez désolé, Adolphe! s'écria en riant Adeline. Une si mince contrariété suffit-elle pour briser le courage d'un homme fort comme vous! Je sais ce qui vous est arrivé, et je présumais bien que

votre sensible cœur aurait été blessé de l'insolence d'un boucher... Mais quelle est donc la gravité de cet événement? Avant la fin de la semaine, vous ne penserez plus qu'avec un sourire de mépris à l'impuissante grossièreté de charretiers stupides.

Adolphe fixa sur la jeune fille un regard triste et froid. Son visage était altéré par le découragement, et quelque chose comme une larme oubliée brillait dans ses yeux humides.

Cette profonde consternation parut étonner Adeline. Cependant elle surmonta le sentiment d'inquiétude qu'elle éprouvait, et reprit d'un ton de joyeuse raillerie :

— Ainsi, vous me défiez ? vous croyez pouvoir défendre contre moi votre tristesse ? Ah ! pauvre Adolphe ! je suis venue ici pour vous consoler, et nous verrons bien si, oui ou non, je triompherai de votre crainte sans fondement.

— Merci de votre généreuse intention, ma bonne Adeline, répondit le jeune homme. Cessez vos tentatives amicales; cette fois, elles seraient infructueuses. Ce qui est arrivé ne saurait être changé...

— Ah ! tout cela n'est rien, mon frère, s'écria Françoise d'une voix joyeuse. Écoutez seulement ce que Adeline veut vous dire ; elle vous démontrera que vous avez tort de vous chagriner pour si peu.

— Pour si peu ! répéta Adolphe. C'est peu, n'est-ce pas, de perdre toutes ses espérances, et de ne voir que ténèbres dans l'avenir, et de ne pouvoir rendre heureux ceux qu'on aime?

Au ton de profond découragement avec lequel le jeune homme avait prononcé ces paroles, Adeline comprit que

ce n'était point par des plaisanteries qu'elle aurait raison d'une semblable tristesse. Une expression sérieuse remplaça sur ses lèvres le sourire, et, se rapprochant de la table, elle dit avec une douce fermeté :

— C'est l'injustice des hommes qui vous attriste, n'est-ce pas, Adolphe ? Sans doute, il est pénible de s'entendre reprocher la mort d'un homme qu'on a tout fait pour guérir. Mais n'exagérez pas, toutefois, les suites de cette injustice. Vous la rencontrerez peut-être cent fois dans votre carrière, et, à la fin vous y deviendrez complètement indifférent. Il ne se passe pas de mois que la même chose n'arrive à mon père. Il n'y fait pas attention ; de pareils incidents n'ont aucune influence sur sa bonne réputation. Chacun sait bien qu'un médecin ne peut pas conserver la vie à tout le monde. Vous avez donc tort de vous laisser abattre ainsi par un événement des plus ordinaires et sans aucune importance.

Le jeune homme sourit tristement et secoua la tête ; ce qui fit croire à Adeline qu'elle s'était trompée sur la véritable cause de son chagrin.

— Pensez-vous peut-être avoir commis une erreur dans le traitement du fermier Storck? demanda-t-elle. Et quand cela serait, qui est infaillible ? Et ne peut-on se trouver innocent devant Dieu et devant sa conscience lorsqu'on a fait ce qu'on croyait devoir faire ?

— Non, Adeline, ce n'est pas cela qui cause ma tristesse, répondit-il. Je suis convaincu d'avoir soigné la blessure du fermier Storck comme la science et l'expérience le prescrivaient.

— Alors, sont-ce les insultes de ces stupides charre-

tiers qui vous ont atteint au cœur? Adolphe, il faut vous mettre au-dessus de pareilles injustices. Ce sont des paroles vaines qui ne méritent que le mépris.

Le jeune homme demeurait silencieux. Sa froideur inusitée et l'expression amère et ironique de ses traits semblaient prouver qu'il avait fermé son cœur à toute consolation. Jamais Adeline ne l'avait vu si insensible à ses paroles amicales. La crainte de rester impuissante contre son chagrin l'affecta et même la blessa profondément, parce qu'elle crut s'être trompée sur l'étendue de l'affection qu'il lui portait.

Elle dit d'un ton douloureux :

— Adolphe, que vous êtes cruel envers moi! Si vous n'avez pas le courage de supporter les contrariétés de la vie, vous avez du moins celui de me refuser obstinément une part dans vos chagrins. Dites-moi ce qui vous attriste d'une façon si incompréhensible, je vous en prie!

— Impossible, Adeline, je ne puis vous révéler la véritable cause de mon désespoir.

— Vous me cacheriez les blessures de votre cœur?

— Ne m'accusez pas, Adeline, bégaya le jeune homme ému. Je vous remercie de la part que vous prenez généreusement à mes souffrances; mais il est de ces tristes secrets que l'on doit tenir cachés dans son sein; il y a des malheurs dont on doit supporter seul le fardeau. Je vous en prie, ne me demandez plus ce qui me décourage; car, si vous découvriez le sujet de mon désespoir, je serais doublement malheureux.

Abattue par cette insurmontable froideur, la jeune fille laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec un pro-

fond soupir. Elle murmura une plainte confuse, puis mit sa main sur ses yeux et se prit à pleurer.

Françoise lui saisit les mains et s'efforça de la consoler par de douces paroles.

— Non, laissez-moi pleurer, sanglotta Adeline. Je perds la plus douce illusion de ma vie. Moi qui croyais à la confiance d'Adolphe comme on croit à la confiance d'un frère ! Il y a un secret entre lui et moi : j'ai perdu le droit de le consoler.

Adolphe contemplait d'un œil fixe la désolation de son amie. Ses larmes, ses sanglots, et surtout le tendre intérêt qui se révélait par ses plaintes l'émouvaient violemment. Sa sœur le regardait d'un œil suppliant, comme pour le prier d'avoir pitié d'Adeline.

Il lutta pendant quelque temps contre le sentiment qui le dominait ; mais tout-à-coup une étrange pâleur se répandit sur son visage, et il commença, d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Vous le voulez, Adeline? Eh bien, vous qui ouvrez si généreusement votre cœur pour que j'y verse une partie de mes souffrances, vous l'apprendrez, ce secret! Peut-être m'accuserez-vous de folie ; mais plutôt commettre un acte de folie que de voir ces pleurs couler de vos yeux... Adeline, vous savez ce que mes parents et Françoise ont fait pour moi. Ils m'ont sacrifié une grande partie de leurs ressources et ont compromis leur bien-être à venir. Je vous dirai tout, Adeline, dût le rouge de la honte brûler mon front. Pendant que j'étudiais à Louvain, et que j'avais besoin d'une grosse somme pour mon entretien, ma mère et ma sœur travaillaient en secret, la nuit, afin de gagner quelques écus pour le fils

bien-aimé. Mon grand-père vendait l'unique pièce de terre qu'il possédait pour payer les frais de mon dernier examen. J'ai accepté sans hésiter les dons de l'amour; car je croyais pouvoir espérer que Dien et la science m'auraient donné le succès et la force, afin de payer mes parents de leurs sacrifices. Aussi, avec quelle joie, avec quel orgueil je revins au village! J'avais mon diplôme, la baguette magique qui devait faire jaillir pour mes parents une source de bien-être et de paisibles jouissances! Deux étoiles brillaient devant mes yeux: venir en aide à l'humanité souffrante et rendre heureux ceux qui ont semé des témoignages de leur amour sans bornes le chemin de ma vie. Savez-vous, Adeline, comment mes rêves se sont réalisés? Je n'ose pas vous le dire. Comprenez ce que je dois souffrir, lorsque je vois mon grand-père, malgré ses soixante ans, travailler comme un journalier, la sueur au visage. Comprenez comme mon cœur doit se briser dans ma poitrine, lorsque je vois notre pauvre Françoise s'abîmer la vue près de sa petite lampe à quelque ouvrage qu'elle ira vendre en secret pour apporter un peu d'argent dans la maison! Et ma mère, oh! mon Dieu, quel calice amer elle vide en silence!... Ne secouez pas la tête, Françoise... Je sais que le charpentier est venu ici; je sais qu'il a humilié et injurié ma mère. J'en sais encore davantage, car c'est aujourd'hui une journée fatale pour moi. Tous ceux que j'ai rencontrés, depuis mon départ de chez le boucher, avaient quelque chose de terrible ou de sanglant à me dire. Quel secret m'a révélé le boulanger Nélie! Ah! c'est horrible! Et, voyez-vous, Adeline, avant ce jour, un faible rayon éclairait encore mon esprit incertain. Je

croyais qu'il y avait encore quelque espoir de surmonter les pénibles difficultés de la vie. Ce qui m'arrive aujourd'hui m'a arraché le bandeau, m'a montré l'avenir tel qu'il est, et a brisé pour jamais mon courage. La calomnie, la malignité de gens grossiers vont anéantir, diminuer, si vous l'aimez mieux, ma réputation naissante; mais, si peu que ce soit, c'est une perte immense pour moi, une entrave que je ne pourrai briser... Non, laissez-moi parler, Adeline; je vais avoir fini... Savoir que grand-père abrége sa vie par de rudes travaux; savoir que ma mère est exposée à de mortelles humiliations; voir ma sœur à l'œuvre nuit et jour, et craindre qu'en fin de compte sa dot ne doive servir à nous mettre à l'abri du besoin... savoir tout cela, et être impuissant comme un enfant, ne pouvoir rien faire pour éloigner la misère qui s'avance, et en préserver ceux qui ont tout sacrifié pour moi! tel est le serpent qui me ronge le cœur, l'incurable plaie qui saigne dans ma poitrine. Vous connaissez maintenant le secret de mon désespoir, Adeline. Peut-être me trouverez-vous bien étourdi de vous dévoiler de pareilles choses; mais, du moins, vous ne me reprocherez plus de n'avoir pas confiance en mon amie d'enfance.

L'explication d'Adolphe et surtout le ton sombre de sa voix avaient frappé Adeline de pitié, et peut-être de crainte. Après qu'il eut cessé de parler, elle demeura sous l'impression de ce qu'il avait dit, et de nouvelles larmes s'échappèrent de ses yeux. Françoise, non moins affligée, avait pris une de ses mains et baissait tristement les yeux.

Après un instant de silence, Adeline parut faire un

nouvel effort sur elle-même pour vaincre son découragement. Elle n'y réussit pas à son gré, car ce fut avec un abattement qui démentait ses propres paroles qu'elle reprit :

— Adolphe, votre situation est pénible, en effet. Je ressens vos douleurs plus vivement peut-être que vous-même. Mais vous avez tort cependant de courber ainsi la tête sous les coups du sort, quand l'expérience et la raison vous disent que de meilleurs temps vous attendent. Savez-vous comment mon père a commencé sa carrière? Lorsqu'il revint du service militaire et qu'il se fixa ici en qualité de médecin, il n'avait rien : beaucoup moins que vous. Il a lutté contre l'adversité, non pendant des mois, mais pendant des années. Il a eu également des malheurs dans sa pratique, et il lui est arrivé plus de vingt fois d'être accusé d'avoir causé la mort d'un malade. Tout cela a-t-il pu l'empêcher de réussir enfin et d'acquérir par son état une fortune indépendante? Il en sera de vous comme de mon père, croyez-moi, Adolphe. Vous rencontrerez encore des obstacles; bien souvent votre cœur saignera à la pensée de votre impuissance à préserver vos parents du besoin et de l'humiliation. Cependant, petit à petit, votre position s'améliorera; la confiance en vous deviendra plus grande; votre clientèle augmentera; le succès vous sourira enfin; et vous donnera le moyen de reconnaître l'amour de vos parents et de votre sœur. Allons, Adolphe, prenez courage, mon pauvre ami! Tout ira bien, plus tôt même que nous n'osons l'espérer. Mon père est aussi mieux disposé envers vous; la preuve, c'est qu'il sait que je suis venue ici pour vous consoler, vous et

votre mère. Il ne me l'a pas défendu, au contraire, il approuve mon dessein. Il reconnaîtra bientôt qu'on vous a injustement noirci à ses yeux. Oui, espérons que Dieu, dans sa bonté, écartera les obstacles qui tiennent nos parents éloignés les uns des autres. Ah! si cela pouvait arriver, personne de nous ne penserait plus aux maux soufferts. Eh bien, Adolphe, cette joyeuse perspective ne jette-t-elle pas un rayon de lumière dans votre désespoir? Qui sait quel bonheur l'avenir vous réserve?

Le jeune homme tenait toujours ses yeux fixés à terre. Un léger mouvement de tête témoignait de temps à autre qu'il écoutait avec attention, mais aussi qu'il refusait d'accepter aucune consolation.

Effrayée de l'inutilité de ses discours et de la froideur d'Adolphe, Adeline le considéra un instant avec une anxiété croissante; puis elle s'écria avec un accent de prière :

— Parlez, je vous en supplie, Adolphe! Votre morne silence me perce le cœur.

— Je vous remercie, Adeline, soupira-t-il; jamais je n'oublierai votre généreuse amitié, et, quoi qu'il advienne, quelque soit le sort qui m'est réservé, jusqu'à mon lit de mort je me rappellerai votre affection pure et je bénirai votre nom. Prenez courage, dites-vous? Mais je ne sens plus la force d'espérer. J'ai perdu aujourd'hui trop d'illusions: mon âme pleure sur la perte de sa foi dans la vie!

Il prononça ces derniers mots avec un tel accent de doute, qu'Adeline en fut vivement frappée, et laissa échapper un cri d'angoisse.

Son cœur battait violemment, tandis qu'elle regardait

le jeune homme, et elle tremblait comme si elle eût été frappée d'une pensée qui l'épouvantait. Elle dit, avec des yeux suppliants et une voix profondément émue :

— Oh! Adolphe, vous êtes sans pitié pour moi. Vous vous rendez malade; le chagrin mine vos forces et votre vie. Vous vous laissez abattre et vous vous livrez au désespoir comme si vous croyiez qu'il n'y a pas d'autres lèvres que les vôtres qui s'abreuvent au calice de vos chagrins. Je reste seule des semaines entières; du matin au soir je pense à vous et à vos parents, et quelquefois je répands des larmes que personne ne peut voir couler. Adolphe, vous savoir souffrant et découragé, c'est pour moi un poignard dans le cœur. L'espoir de vous voir un jour heureux est l'étoile qui éclaire ma triste solitude. Oh! ne m'ôtez pas cette unique consolation; ne tarissez pas cette sonrce de ma force! Et, si vons ne trouvez plus de courage dans votre propre cœur, puisez quelque confiance dans la certitude qu'il y a une amie qui souffre de chacun de vos soupirs, et qui remercie Dieu chaque fois qu'elle peut surprendre sur vos lèvres nn sourire de contentement ou d'espoir.

Adeline, en disant ces mots, tremblait d'émotion. Elle ne connaissait probablement pas la véritable nature du sentiment qui lui avait inspiré d'aussi éloquentes paroles; mais elle parut comprendre cependant qu'il y avait quelque chose de solennel dans ce qu'elle venait de dire, car une sorte d'orgueil et d'enthousiasme brillait sur son visage.

Françoise poussa un cri, se jeta au cou de son amie, et balbutia quelques paroles de reconnaissance et d'admiration; Adeline tenait ses grands yeux noirs fixés sur

Adolphe. Son regard était si doux, si suppliant et si pénétrant, que l'esprit du jeune homme ne put résister à son incompréhensible influence.

Il n'osait croire à la révélation qui paraissait contenue dans ses paroles, et s'efforçait de se persuader qu'Adeline n'avait d'autre but que de le tirer du désespoir par une si grande marque d'amitié; mais, malgré ses efforts, une irrésistible émotion s'empara de lui, et ce fut avec un sourire de reconnaissance sur les lèvres qu'il tendit les mains vers la jeune fille en s'écriant :

— Oh! quel cœur généreux le ciel vous a donné! Vos paroles sont comme une rosée rafraîchissante qui rendrait au cœur le plus désespéré la foi dans sa fortune.

— Je puis donc espérer? Vous reprendrez courage? demanda-t-elle avec l'expression d'une joie triomphante.

Mais, en ce moment, la mère Valkiers ouvrit la porte du cabinet en disant :

— Adeline, votre servante est venue vous appeler. Vous devez retourner chez vous; monsieur votre père vous demande.

— Adolphe, il faut que je vous quitte, dit la jeune fille; n'avez-vous rien à me dire pour consolation?

— Bonne et noble amie! dit le jeune homme avec un regard où brillait une conscience nouvelle et un nouveau courage, allez, soyez tranquille, je lutterai encore contre mon sort; je relèverai la tête, j'aurai foi et espoir...

— Voyez, voyez, s'écria la mère étonnée. Adolphe a-t-il oublié son chagrin? Il rit, l'espoir brille sur son visage. Adeline vous savez faire des miracles! Il y a une demi-heure, le désespoir et l'inquiétude régnaient seuls

ici. Vous êtes venue, et maintenant notre père lui-même a repris du courage. Que Dieu vous bénisse, mon enfant!

— Il faut que je m'en aille, dit Adeline; mon père m'a fait appeler, il pourrait se fâcher... Au revoir, Adolphe, et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis. Au revoir, tout le monde.

Et la jeune fille s'élança hors de la chambre et traversa la rue à pas pressés pour regagner la maison de son père.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

VI

Il se passait certainement quelque chose d'extraordinaire dans le village; car, sur le seuil de chaque porte, on voyoit des gens regardant avec une curiosité inquiète du côté de l'église, comme si une fâcheuse nouvelle devait leur arriver par là.

Dans la rue, près de l'église, un grand nombre de villageois, principalement des femmes et des filles, s'étaient rassemblés par petits groupes. — L'hiver n'était pas encore à sa fin : des glaçons pendaient au bord des toits, et le vent du nord soufflait âpre et piquant.

Çà et là on voyait quelques femmes battre des pieds ou se frotter les mains pour lutter contre la rigueur du froid; mais l'attention du plus grand nombre était si anxieusement fixée sur la porte du presbytère, adjacent à l'église, qu'ils ne semblaient pas sentir l'influence de cette rude températuro de janvier.

Quelqu'un apparaissait-il à la porte de la cure, tous les paysans émus faisaient quelques pas en avant, dans l'espoir de recevoir une nouvelle favorable; mais, chaque fois, ils se voyaient trompés dans leur attente, car la personne qu'ils interrogeaient du regard levait les bras vers le ciel, secouait la tête en signe de mauvais présage, et s'éloignait précipitamment dans l'une ou l'autre direction.

Alors, de tous ces groupes s'élevait une plainte unanime; tous gémissaient sur le sort de leur bon curé, qui, en pleine santé, venait d'être frappé tout-à-coup d'un mal mortel. Les uns prétendaient qu'il s'était blessé en tombant dans le cimetière; les autres que sa maladie était la suite d'un éternument trop violent. Ce qui ressortait le plus clairement de leurs discours, c'est que personne ne connaissait la cause du mal dont le curé souffrait.

En se communiquant ainsi leurs inquiétudes, plus d'un villageois essuyait une larme sur sa joue, et maintes femmes portaient leur tablier à leurs yeux. Le curé était adoré de ses ouailles pour sa douceur et sa bonté, et l'on se désolait de sa mort probable comme de la perte d'un père tendrement aimé.

Ce n'était pas sans de justes raisons qu'ils s'attristaient ainsi, et attendaient, le cœur plein d'angoisses, la fatale nouvelle; car l'état de leur pasteur était plus grave et plus menaçant encore qu'ils ne le soupçonnaient.

Dans une chambre du presbytère, le pauvre curé était couché presque sans mouvement dans un fauteuil. Sa mère, les yeux rouges à force de pleurer, mais forte par son amour, soutenait de ses deux mains la tête de son

fils, pour laisser tomber dans un bassin le sang qui lui coulait abondamment du nez.

Depuis plus de trois heures, le curé avait commencé à saigner du nez, et tous les efforts du médecin et des assistants, pour arrêter la fatale hémorrhagie, étaient restés sans succès. Au contraire, le mal semblait empirer d'instant en instant, et le malade était si faible, qu'il demeurait étendu dans son fauteuil, les yeux fermés et les membres inertes, comme si la vie était près de le quitter.

La vieille servante, assise près de la cheminée, tenait un mouchoir sur ses yeux et pleurait si amèrement que ses sanglots retentissaient dans toute la chambre. Le vicaire, muet et interdit, tenait une des mains du curé; les amis de ce dernier, les marguilliers, et quelques autres personnes l'entouraient et le regardaient en silence, d'un air effrayé.

M. Heuvels, qui avait essayé et épuisé tous les remèdes connus de lui, se tenait devant le malade, les bras croisés sur sa poitrine, et paraissait plein de dépit et de confusion de ne pouvoir arrêter le sang qui ne cessait de couler. Il espérait que le curé ne tarderait pas à tomber dans un complet évanouissement, et que cette hémorrhagie opiniâtre s'interromprait alors; mais le malade restait dans un état prolongé de demi-syncope.

Déjà les assistants avaient demandé s'il ne convenait pas de faire appeler encore un ou deux médecins; mais, quoique M. Heuvels ne se trouvât pas fort à l'aise, et parût même fort ému, il avait repoussé cette demande en disant que, si l'on attendait encore un peu, le sang s'arrêterait peut-être naturellement.

En ce moment quelqu'un ouvrit la porte. C'était le notaire, qu'on était allé avertir dans un village voisin où il faisait une vente d'arbres. Membre du conseil de fabrique, et ami particulier du curé, il était accouru en toute hâte, car on lui avait fait entendre qu'il devait se presser s'il voulait le trouver encore en vie.

A son entrée, il jeta un regard effrayé sur le malade, et s'écria en tremblant :

— Ciel! qu'est ceci? qu'est-il arrivé?

Un de ses collègues du conseil de fabrique le tira par le bras et le prit à part pour le calmer et l'inviter au silence, parce que ces plaintes, proférées à haute voix, ne pouvaient qu'augmenter la douleur et le désespoir de la mère et de la servante.

Alors on raconta au notaire, à voix basse, comme quoi le curé avait été pris subitement, et sans cause apparente, d'un saignement de nez qui durait depuis plus de trois heures, malgré tous les efforts du médecin. On lui dit également pour quel motif on n'avait pas encore appelé un second médecin.

Cette explication ne parut pas satisfaire le notaire. Il jeta un coup d'œil de mécontentement sur M. Heuvels, et murmura :

— Ah! il ne veut pas de consultation avec un autre médecin? Je devine aisément le motif de ce refus. Mais, ici, il y va de la vie d'une personne chère.

Et, se tournant vers le docteur, il lui dit :

— Monsieur Heuvels, l'état du curé est assez grave pour rendre nécessaires les conseils d'un second médecin. J'exige qu'on aille en chercher un à l'instant! je l'exige dans votre propre intérêt; car bien grande serait

la responsabilité qui pèserait sur vous, si un malheur arrivait ici.

— Je ne veux point m'y opposer, répondit M. Heuvels, envoyez quelqu'un au docteur Van Daël.

— Van Daël? répéta le notaire. Il demeure à plus d'une lieue d'ici?

— Il ne faut pas beaucoup de temps à un homme à cheval pour courir jusque-là. Et, en tout cas, j'ai fait tout ce qu'on peut faire; un autre médecin se croisera, comme moi, les bras sur la poitrine et attendra que le sang, en cessant naturellement de couler, permette aux veines de se refermer.

— Et pourquoi ne pas appeler M. Valkiers?

— M. Valkiers! fit le docteur en levant les épaules. Que voulez-vous qu'il fasse ici? Ne serait-ce pas la première fois qu'il verrait une *épistaxis* si rebelle?

— C'est possible, monsieur Heuvels, répondit le notaire avec une nuance de dédain. Je sais bien que vous n'avez pas confiance dans le savoir de votre jeune confrère; mais il démontre, par des cures inespérées, qu'il connaît encore des remèdes pour des cas que de plus vieux que lui trouvaient entièrement désespérés.

Un sourire amer contracta le visage du docteur; il comprit que ce trait était dirigé contre lui, et que c'était une allusion aux malades qu'il avait abandonnés et qu'Adolphe avait guéris. Quoique son amour-propre en fût profondément blessé, il ne voulut point qu'on pût le soupçonner de jalousie ou de malveillance envers son jeune confrère. Il grommela avec une feinte indifférence:

— Puisque vous avez confiance dans l'expérience de M. Valkiers, faites-le appeler. Vous pourrez vous con-

vaincre que vous attendez trop de lui; quant à moi, cela m'est égal.

— Eh bien, j'irai le chercher moi-même, dit le notaire en s'élançant hors de la maison.

M. Heuvels paraissait mécontent; ses lèvres serrées faisaient une grimace de dépit; cependant il continuait à hocher la tête en ricanant, comme s'il prévoyait que le notaire serait bientôt obligé de reconnaître l'inutilité de la présence d'Adolphe.

Les assistants le regardaient en silence; une lueur d'espoir brillait dans leurs yeux; car, dans l'état où se trouvait le curé, et vu l'impuissance de M. Heuvels, l'apparition d'un autre médecin devait offrir une nouvelle chance de guérison.

Quelques instants à peine s'étaient écoulés lorsque le notaire reparut accompagné d'Adolphe. Le jeune homme s'approcha de M. Heuvels, s'inclina profondément et murmura un salut respectueux; après quoi, il se mit à parler avec lui à voix basse. Le vieux docteur fit un geste d'impatience qui signifiait qu'il considérait comme tout à fait inutile ce que lui proposait Adolphe. Il finit toutefois par consentir à sa demande et se dirigea vers la chambre voisine en grommelant:

— Eh bien, eh bien, puisque c'est l'usage, délibérons, bien que ce ne soit que pour la forme...

Aussitôt que les deux médecins se trouvèrent seuls et que la porte se fut refermée sur eux, Adolphe prit la parole:

— Monsieur Heuvels, le notaire m'a dit que e malade saigne depuis plus de trois heures; vous avez sans doute employé tous les moyens usités pour arrêter cette hé-

morrhagie, j'ai donc raison de craindre que mon intervention ne soit tout à fait inutile. Ayez cependant, je vous prie, la bonté de me faire connaître quels moyens vous avez jugé convenables d'essayer contre le mal dn curé.

— Essayer ! ricana M. Heuvels. L'homme qui a blanchi comme moi dans la pratique de l'art médical, ne fait plus d'essais, monsieur !

— Excusez-moi, ce n'est pas là ce que je voulais dire ; je vous priais seulement de m'indiquer les remèdes employés.

Le vieux docteur y mettait évidemment de la mauvaise volonté. Après un moment de silence, il répondit :

— Allons, allons, monsieur, personne n'est là pour nous voir, ni pour nous entendre. Inutile de donner, entre nous, une pareille gravité à un entretien qui ne changera assurément rien à la chose.

— On m'a appelé ici en consultation, répondit Adolphe d'un ton ferme et digne, vous ne m'empêcherez pas de remplir convenablement ma mission. Selon moi, le curé est en danger, il n'y a pas de temps à perdre, je m'en rapporte à votre grande expérience; mais donnez-moi au moins l'assurance que tous les moyens d'arrêter le sang ont été épuisés.

— A quoi bon? Vous savez sans doute ce que l'on emploie habituellement contre l'épistaxis; j'ai appliqué de la glace derrière la tête du curé; je lui ai, sans succès, insufflé du sel d'alun, je lui ai bouché les narines avec un astringent, et enfin j'ai eu recours à la sonde de Bellocq; que pourriez-vous faire de plus ? Il faut attendre.

— Avec votre permission, monsieur Heuvels, il y a

encore un moyen, un moyen à peu près infaillible, observa Adolphe. Il est nouveau, mais néanmoins vous le connaissez : c'est le *perchlorure de fer*, connu en pharmacie sous le nom de *chlorurecum ferricum*.

— J'ai entendu parler de cela, en effet, répondit M. Heuvels; mais je ris de ces nouvelles inventions de charlatan qui tombent par centaines, les unes après les autres, dans la fosse de l'oubli. Si l'on vous écoutait, vous et vos pareils, il n'y aurait bientôt plus dans la pharmacie d'autres médicaments que des métaux; la forge d'un serrurier, ou l'atelier d'un chaudronnier suffirait dans un village à la guérison de tous les maux.

— Pourtant les savants sont presque unanimes à vanter la vertu du perchlorure de fer. Cent fois on a éprouvé que ce puissant astringent fait cesser comme par enchantement l'hémorrhagie la plus rebelle; je l'ai vu employer moi-même plusieurs fois avec succès à l'hôpital de Louvain. Ayons donc recours à ce dernier moyen, monsieur Heuvels: je suis presque convaincu que nous guérirons le curé.

— Bah! faites ce que vous voulez, dit l'autre, je ne m'en mêle pas. Pour moi, il est certain que l'hémorrhagie cessera quand le curé aura perdu assez de sang; je ne veux pas faire semblant d'avoir découvert avec vous quelque chose d'important : tout cet étalage inutile me rend ridicule aux yeux du monde.

— J'ai apporté tout ce qui est nécessaire, dit Adolphe. Veuillez essayer le perchlorure de fer, je vous en prie; en tout cas, cela ne peut pas faire de mal, et j'ai une ferme croyance en sa vertu pour arrêter le sang.

Il fouilla dans la poche de son habit, et s'apprêtait à

en tirer le remède pour le remettre à M. Heuvels ; mais celui-ci l'en empêcha avec un geste de colère, et s'écria :

— J'ai fait tout ce que l'on peut raisonnablement faire. Si vous voulez absolument essayer votre nouvelle invention sur le curé, vous êtes libre; mais je me garderai bien de tout ce qui pourrait faire supposer que je n'ai pas su ce que je faisais. Restez responsable de vos découvertes, comme moi de mes remèdes.

— Eh bien, soupira Adolphe, je ferai mon devoir.

Ils entrèrent dans la chambre où le malade était toujours à demi évanoui dans son fauteuil. Tout le monde les regarda d'un œil interrogateur et brillant d'espoir; la mère du curé leva ses mains suppliantes vers le jeune docteur, comme pour lui demander la guérison de son fils.

— Ayez bon courage, madame, dit Adolphe d'un ton consolant. M. Heuvels et moi, nous avons résolu d'essayer un moyen énergique, et nous avons des raisons de croire qu'il réussira. Maintenant, veuillez nous aider et tenir la tête du malade un peu en arrière.

En achevant ces mots, il tira de sa poche une petite seringue qu'il remplit en y versant le contenu d'une fiole.

M. Heuvels regardait le jeune homme avec un sourire de pitié et d'incrédulité, et paraissait prêt à rire d'avance de l'inutilité de ses efforts. Son maintien froissa les assistants dans leur espérance ; ils éprouvaient une sorte de colère contre lui. Le notaire surtout était profondément irrité; il fixait sur le vieux docteur un regard plein de reproches, et se tordait les mains avec impatience. Sans doute, il eût donné un libre cours à son mécontement, qu'il avait peine à contenir, s'il n'eût craint de

troubler Adolphe, qui, penché sur le patient, s'apprêtait à injecter le remède dans ses narines.

Après l'opération, Adolphe prit un linge mouillé et essuya le sang sur les lèvres du curé.

— Dieu soit loué! le sang a cessé de couler, dit-il.

Un cri de joyeuse surprise retentit dans la chambre. Tous les assistants, frappés d'admiration, faisaient entendre un murmure flatteur et levaient les mains au ciel comme s'ils venaient de voir s'opérer un miracle. Le vieux docteur se mordait les lèvres, et ses haussements d'épaules semblaient dire qu'il n'y avait aucune raison d'être si étonnés.

Exaspéré de cette pantomime, le notaire s'approcha et lui dit d'une voix courroucée :

— Cela n'est plus tolérable! si vous avez été impuissant à soulager notre pauvre curé, souffrez au moins sans haine et sans déplaisir que d'autres essayent de le guérir.

Les yeux du docteur étincelaient d'une rage contenue; mais Adolphe se retourna vers le notaire, et, le suppliant du geste de garder le silence, il ajouta :

— Soyez moins injuste, monsieur le notaire; le moyen que j'ai employé a été adopté de commun accord par M. Heuvels et moi. S'il a consenti à me laisser le soin de l'appliquer, c'est pure bienveillance de sa part... Je vous en prie, monsieur, restez calme. Qui m'aidera à porter le malade sur son lit?

Trois ou quatre personnes présentes s'avancèrent, et le curé fut déposé sur son lit.

Adolphe tira les oreillers de dessous la tête du curé, afin de faire refluer le sang vers le cœur et vers le cer-

veau. Puis il prit une chaise, s'assit près du lit et posa la main sur le côté gauche de la poitrine du malade.

Un silence émouvant régnait dans la chambre : tout le monde attendait anxieusement ce qui allait arriver ; déjà une joie générale se manifestait au réveil des forces du curé.

Il n'y avait que deux personnes dont l'attention ne fût point fixée sur le lit du malade : M. Heuvels, qui, le front couvert du rouge de la colère ou de la honte, continuait à ricaner ; et le notaire, qui, dans son irritation croissante, se retenait à grand'peine d'adresser au vieux docteur des reproches sanglants.

Adolphe se retourna vers les assistants avec un visage joyeux et dit :

— Le cœur recommence à battre, les forces reviennent.

Et en effet un sourire tranquille se dessinait sur les lèvres du curé. *Ma mère* furent les premiers sons qui sortirent de sa bouche, faiblement articulés, mais assez haut cependant pour être entendus de l'assistance.

Un cri aigu, une exclamation triomphante retentit dans la chambre. La mère et la servante, ivres de joie, s'élancèrent vers le chevet du lit, les yeux baignés de larmes. La mère s'apprêtait à couvrir son fils de baisers et de caresses ; mais Adolphe retint doucement les deux femmes et leur fit comprendre que, pendant quelque temps, elles devaient rester calmes.

Ne pouvant épancher leur joie sur le curé, elles se tournèrent vers son sauveur ; la mère passa ses bras autour du cou du jeune docteur, laissa tomber sa tête sur son épaule et le bénit en l'arrosant de ses larmes. La

vieille servante avait pris une de ses mains et la serrait avec reconnaissance.

Quoique Adolphe s'efforçât de leur persuader qu'il n'avait pas seul droit à leurs remercîments, et que la moitié en revenait à M. Heuvels, elles ne l'écoutaient pas, et le vieux docteur en fut profondément blessé. Chaque bénédiction, chaque remercîment adressé à Adolphe était comme un reproche pour lui. Ce qui le fâchait plus, c'était l'attitude provocatrice du notaire. Lorsque Adolphe, répondant à la mère du curé, déclara que tout danger avait cessé, la plupart des personnes présentes se tournèrent également vers M. Heuvels en lui jetant un regard dont la signification n'était pas douteuse.

Le vieux docteur qui, jusqu'à ce moment, s'était efforcé de dissimuler sa honte et son embarras sous une apparence d'ironie, ne put contenir plus longtemps sa fureur, et, prévoyant que le notaire, qui avait pour Adolphe une affection aveugle, finirait bien par lui dire des choses désagréables, M. Heuvels se tourna vers la porte et s'écria d'un ton irrité :

— Puisqu'il y a ici des gens prêts à m'accuser de mauvais vouloir dans un cas auquel ils ne comprennent rien, je m'en vais. On n'a pas besoin de moi; les vieux n'ont plus d'expérience et les jeunes savent tout. Mais attendez! l'avenir me vengera d'une pareille ingratitude; nous le verrons bien, nous le verrons bien!

Adolphe, effrayé de la colère de M. Heuvels, courut à lui et s'efforça de le retenir à force d'instances.

— Je ne puis rester ici sans vous, dit-il. Le curé est votre malade et non le mien. Laissez-moi partir.

M. Heuvels ne daigna pas répondre à la prière du

jeune homme, et sortit en grommelant des reproches inintelligibles.

Dans la rue, beaucoup de gens accoururent vers lui pour avoir des nouvelles du curé; mais lui, égaré par la haine, repoussa les curieux en disant pour toute réponse :

— Laissez-moi tranquille! Je ne sais pas pourquoi vous faites tant de bruit. La maladie du curé ne signifie rien; il est déjà guéri.

Cette nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair, et aussitôt un cri joyeux s'éleva des différents groupes de villageois assemblés.

Le docteur, entouré de toutes parts, pouvait à peine continuer son chemin. C'était sans doute de tristes pensées qu'ils roulait dans son esprit, car il parlait en marchant avec un sourire amer, grinçait des dents, enfonçait sa canne avec fureur dans la terre et gesticulait comme s'il menaçait quelqu'un de sa colère.

Il était déjà près de sa maison et marchait la tête courbée sous le poids de pénibles réflexions, lorsqu'il rencontra un homme qui boitait et marchait avec une béquille. Aussitôt que cet homme aperçut le docteur, son visage s'anima d'une espression singulière, et il se dépêcha visiblement pour arriver à sa rencontre.

— Eh bien, monsieur Heuvels, qu'en dites-vous? Vous m'aviez cruellement abandonné, vous m'aviez condamné à mourir misérablement. Voyez, me voici, c'est moi!... Encore quelques jours, et je jette ma béquille; je pourrai encore gagner le pain de mes enfants. C'est M. Valkiers qui a fait cela. Déjà, depuis plus d'une semaine, je vais tous les jours à l'église prier pour lui. Et si le pauvre

faiseur de balais ne peut payer sa dette de reconnaissance, soyez sûr, monsieur Heuvels, que Dieu la payera pour lui !

Ces derniers mots furent prononcés presque en criant; car le docteur avait continué son chemin pour échapper à ce nouvel affront.

Lorsque M. Heuvels arriva à la porte de sa maison, son visage était cramoisi, et il tremblait sur ses jambes, à force de colère et de rage.

En entrant dans la chambre, il frappa violemment le plancher de sa canne et s'écria en s'adressant à sa fille :

— Toujours à cette fenêtre! Que regardez-vous là? qui attendez-vous? Ces méchantes gens d'en face, sans doute?

Avant qu'Adeline se fût approchée, il s'était laissé tomber dans un fauteuil; et, tapant du poing sur la table, il murmurait des mots inintelligibles.

Adeline n'avait pas compris ce que son père avait dit en entrant; mais le ton de sa voix et l'émotion de son visage l'avaient frappée de crainte.

— Mon père, mon cher père, que vous est-il arrivé? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Éloignez-vous, laissez-moi seul! gronda M. Heuvels. C'est à en mourir de dépit, de colère et de chagrin! Après s'être échiné pendant tant d'années, voir empoisonner la fin de sa vie par la méchanceté des uns et l'ingratitude des autres! Oui, oui, par l'ingratitude de ceux-là mêmes qui devraient être les premiers à me défendre et à me consoler. Mais, non, dans ma propre maison, je ne puis trouver personne qui haïsse mes ennemis. Je ne puis faire un pas sans tomber dans les piéges que des

gens malintentionnés ont tendus sous mes pieds. Ma réputation se perd; je suis menacé dans mon honneur, dans ma fortune, dans ma profession... et personne n'est juste envers moi, pas même mon propre enfant!

La jeune fille voulut lui prendre la main, mais il la retira vivement. Alors Adeline lui jeta un regard profondément triste, et dit en soupirant :

— Ah! mon père, dites-moi que je n'ai pas compris vos paroles. Vous m'accusez; de quoi? d'ingratitude? C'est donc contre moi que vous êtes fâché? Vous vous trompez, je n'ai rien fait qui puisse vous déplaire.

— Bah! bah! c'est toujours la même chanson! tonna M. Heuvels; mais cela aura une fin : je ne serai pas plus longtemps ridicule. Pendant que je deviens la victime de gens méchants et malicieux, vous êtes là, des journées entières, devant cette fenêtre, à faire des signes d'amitié aux persécuteurs de votre père. Ne soyez pas si étonnée, Adeline; cette femme Valkiers et cette Françoise savent parfaitement bien quelles finesses et quels détours Adolphe emploie tous les jours pour anéantir ma réputation et me ravir la confiance du public.

— Adolphe? Est-ce que Adolphe aurait réellement fait quelque chose avec le dessein préconçu de vous nuire, mon père? demanda la jeune fille en secouant la tête en signe de doute. Ne sont-ce pas de méchantes langues qui vous donnent de pareils soupçons?

— De méchantes langues? ricana M. Heuvels. Ah! ah! si vous aviez été témoin du cruel affront qui m'a été fait tout à l'heure! si vous aviez vu quelle sanglante humiliation j'ai dévorée, le front rouge de honte, vous jureriez une éternelle et irréconciliable inimitié à ceux qui

sont la cause de tout mon chagrin. Mais c'est fini : bon gré mal gré, vous cesserez de voir ces gens-là, quand je devrais vous envoyer loin de moi et rester seul ici pour pleurer, dans l'isolement, la perte de ma renommée.

Adeline avait peine à retenir les larmes qui brillaient déjà dans ses yeux; mais la compassion que lui inspirait l'émotion extraordinaire de son père lui en donna la force. Elle se jeta à son cou, pencha la tête sur son épaule et murmura d'une voix pleine d'amour et de résignation :

— Ne soyez pas fâché contre moi, père; je ferai tout ce que vous voulez; vos moindres désirs...

Mais il semblait que M. Heuvels eût besoin d'exhaler sa colère en paroles violentes, car il ne prit pas garde à la douce caresse de sa fille; au contraire, sa colère parut aller en augmentant.

— Tout ce que je dis est sans effet sur votre cœur, n'est-ce pas? Il suffit qu'il soit le frère de Françoise pour être innocent à vos yeux! Peut-être votre esprit est-il trop simple pour croire à pareille fausseté! Mais écoutez : si l'indignation ne vous fait pas bouillir le sang dans les veines, c'est que vous aimez plus vos intrigants amis que votre pauvre père!

A ces reproches, Adeline commença à pleurer en silence; ses larmes roulaient en perles brillantes sur les genoux de son père.

— Je sais, reprit-il, qu'il n'est pas agréable d'être obligé de reconnaître que votre amie d'enfance, que les gens que nous avons aimés, comme si nous ne formions qu'une même famille, sont devenus nos ennemis secrets

et ont résolu notre perte; mais que peuvent les larmes contre la triste vérité?... Figurez-vous, Adeline, que le curé avait un saignement de nez qui durait depuis trois heures; j'avais déjà employé tous les moyens possibles pour arrêter le sang; mais, comme cela arrive le plus souvent en pareille circonstance, l'hémorrhagie eût cessé naturellement quand les veines se seraient détendues et que le cœur eût battu moins fort. J'étais donc là parfaitement tranquille au milieu d'un tas de gens ignorants qui, à la vue du sang, gémissaient et se lamentaient comme s'ils se fussent attendus à ce que le curé allait mourir. Tout à coup le notaire parut dans la chambre... Vous savez que le notaire est devenu notre ennemi depuis qu'il hante presque journellement la maison des Valkiers. Ses premiers mots furent une accusation contre moi; il me traita comme un ignare et voulut qu'on appelât Adolphe Valkiers. Mon rusé concurrent arrive en effet et reconnaît, comme moi, que le sang doit s'arrêter tout seul. Que fait-il néanmoins pour exploiter à son profit l'ignorance des assistants et me faire, à moi, la plus cruelle injure? Il se donne beaucoup d'importance, fait beaucoup de bruit, exagère le mal du curé, console tout le monde d'un ton solennel; comme s'il allait opérer des prodiges, injecte un liquide anodin dans les narines du malade, et lorsque, au bout d'un instant, le sang s'arrête, cet effronté charlatan s'écrie qu'il a sauvé le curé! Naturellement chacun rend grâce au faiseur de miracles; chacun le bénit; et, pendant qu'il reçoit tous ces stupides éloges, je reste là, le visage rouge d'indignation, exposé à des regards qui semblaient me reprocher de n'être qu'un imbécile en comparaison de ce blanc-bec.

encore occupé il y a six mois à apprendre l'*a b c* de la science sur les bancs de l'école!

— Pauvre père! dit Adeline en pleurant. Ah! je comprends votre chagrin...

M. Heuvels ne laissa pas à sa fille le temps d'achever; il l'interrompit en poursuivant :

— Et voyez comme c'était habilement préparé! Il n'y a pas de charlatan sans compère, sans un aide secret. Le notaire joua ce rôle auprès d'Adolphe. Peut-être les assistants n'auraient-ils pas songé à m'humilier par des réflexions insultantes; mais le notaire a osé m'accuser à haute voix de haine, de basse jalousie envers Adolphe. Ainsi, ce n'était pas assez de me nuire dans mon état, il fallait encore me faire haïr et bafouer!

Pendant ce récit, l'émotion de M. Heuvels s'était un peu calmée; quoiqu'il parût encore irrité, sa voix avait perdu son accent de menace à mesure que sa colère s'exhalait en paroles. Aussi ne songeait-il plus à accuser sa fille.

Encouragée par ce changement favorable, Adeline avait avancé une chaise et s'était assise à côté de son père.

Elle avait repris une de ses mains, qu'il n'avait pas retirée.

— Mon père, oubliez ce triste événement, dit-elle. Certes, il est désagréable, il est pénible de se voir en butte aux reproches injustes de gens grossiers; mais c'est le lot ordinaire de tous les médecins, témoin la dernière mésaventure de M. Valkiers. Nous pensions avec tout le monde que l'affaire du fermier Storck et du boucher lui aurait enlevé ponr toujours la confiance publi-

que. On en a parlé pendant quelques jours, puis ç'a été comme si rien n'était arrivé...

Au nom d'Adolphe, M. Heuvels avait serré les poings. Adeline ne comprit pas la cause de ce mouvement, et reprit de sa voix la plus douce :

— Allons, mon cher père, ne vous affligez pas plus longtemps, et, si quelqu'un est injuste envers vous, consolez-vous en disant que votre conscience ne vous reproche rien. Ne vous inquiétez point de la malveillance du notaire; puisque vous ne lui avez jamais donné de raison d'inimitié, vous trouverez bien dans votre cœur la force de lui pardonner ses offenses ou de les mépriser. Vous voyez donc que le cas n'est pas aussi grave que vous pensiez.

Elle se tut, attendant une réponse; mais son père semblait écouter encore et battait impatiemment le parquet de sa botte.

— Parlez de nos ennemis, des Valkiers, que je sache si vous voulez les excuser ou non!

— Non, mon père; permettez-moi de n'en pas parler, répondit la jeune fille; tout à l'heure, quand votre émotion sera passée, nous parlerons de nos voisins avec sang-froid.

— Toujours la même chose! s'écria M. Heuvels avec un redoublement de colère. Ah! je sais bien ce que vous me direz tout à l'heure. Selon vous, les Valkiers sont des gens modestes, honnêtes et bons, n'est-ce pas? Leur malice, leurs médisances secrètes et leurs perfides persécutions sont tout simplement une illusion de mes sens? Vous ne croyez pas à leur intention de me nuire; vous ne croyez pas qu'Adolphe a fait le charlatan chez le

curé, afin de me faire passer pour un ignorant et de me couvrir de honte?

Adeline baissa la tête et ne dit mot.

— Voyons, parlez; quelle est votre pensée? Je veux la savoir, s'écria le docteur aigri.

— Je ne puis pas vous tromper, mon père, bégaya la jeune fille.

— Eh bien, parlez!

— Que la mère Valkiers, que Françoise, qu'Adolphe médisent de vous et vous nuisent sciemment et volontairement, mon père, dit-elle en tremblant d'une façon visible, je ne puis ni ne veux le croire; car je sais que cela n'est pas...

M. Heuvels, au paroxysme de la fureur, repoussa violemment sa fille et se leva d'un bond; puis, jetant sur elle un regard ardent de colère, il cria en tapant du poing sur la table:

— C'est inouï! Ils ont raison; ils sont purs de toute mauvaise intention; je ne sais pas ce que je dis, et, s'il y a quelqu'un qui porte en son cœur la haine ou l'envie, c'est moi seul qui suis cet homme! J'aurai bientôt fini de cette triste comédie. Adeline, dès à présent, vous ne vous assiérez plus à cette fenêtre; vous ne direz plus jamais un mot qui me rappelle nos voisins d'en face. Je vous le défends, entendez-vous? Sachez qu'il y a une inimitié irréconciliable entre moi et ces hypocrites. Prenez-y garde, et ne me faites pas mourir de chagrin à la pensée que mon unique enfant peut encore avoir de l'amitié pour des gens qui me calomnient et me persécutent, pour des gens que j'ai de justes raisons de haïr.

Au moment où il allait sortir de l'appartement, Ade-

line, tout en pleurs, courut à lui en sanglotant, le retint avec des mains suppliantes, et s'écria :

— Mon père, mon cher père, écoutez-moi! Pour vous épargner des chagrins, pour conserver le droit de vous consoler, je ferai tous les sacrifices, je renierai les amis de mon enfance, j'étoufferai leur souvenir dans mon esprit, je ne prononcerai plus jamais leur nom. Calmez-vous; croyez-moi, je ferai violence à mon cœur; je trouverai la force d'oublier mon passé. Ah! ne doutez pas de l'immensité de mon amour pour vous; accordez-moi mon pardon, vous serez content de moi.

— Oui, grommela le docteur vaincu, et vous passerez des journées entières à gémir et à verser des larmes, n'est-ce pas? Ce que votre bouche ne dira pas, je le lirai clairement dans vos yeux.

— Non, mon père, je ne pleurerai pas, je ne gémirai pas, je serai gaie, et je ne puiserai ma joie que dans votre tendre affection! s'écria la jeune fille en élevant ses mains jointes.

Soit que M. Heuvels se sentît pris de pitié pour sa fille, soit qu'il fût persuadé qu'elle voulût réellement renier l'amitié de Françoise, il maîtrisa sa colère, et reprit d'un ton plus doux :

— Eh bien, Adeline, s'il en est ainsi, si vous parlez franchement, soyez tranquille. Nous verrons si vous tiendrez parole... Mais, à la première allusion, au premier signe, je me fâcherai effroyablement. Maintenant, laissez-moi, je ne puis plus supporter mon agitation, et je me retire dans ma chambre; j'ai besoin d'être seul.

A ces mots, il sortit de l'appartement, non sans donner encore des signes de dépit et d'impatience.

Adeline s'approcha du crucifix suspendu à la muraille, s'agenouilla sur une chaise, courba la tête et s'absorba dans une muette et douloureuse prière.

VII

— Eh bien, grand-père, avez-vous pesé la chose? demanda la femme Valkiers en entrant dans une chambre où le vieillard se trouvait assis devant une table, les yeux fixés sur quelques papiers.

— J'ai tant réfléchi, que j'en suis presque hébété, Marie. Votre proposition m'effraye.

— Mais, grand-père, observa la femme avec inquiétude, il nous faut prendre une résolution pour sortir d'embarras.

— En effet; mais le moyen de trouver ces cinq cents francs? Si nous pouvions gagner du temps, peut-être échapperions-nous à la résolution fatale!

— Non, il n'y a plus de délai à espérer. Vous voyez par la lettre du marchand de produits pharmaceutiques qu'il est très-mécontent, parce que, deux fois déjà, nous n'avons pas pu tenir nos promesses de payement. Il écrit qu'il viendra lui-même, lundi, pour avoir son argent, et il faut qu'à tout prix nous tâchions de le satisfaire, sinon il dirait de nous des horreurs dans le village. D'ailleurs, il ne veut plus fournir de médicaments, et la phar-

macie d'Adolphe n'est plus très-bien fournie. Allons, soyez raisonnable, c'est le dernier sacrifice.

— Grever notre maison! soupira le vieillard; mettre en danger la dot de Françoise et nous préparer peut-être à tous un avenir de misère! Ma conscience ne me reprochera-t-elle pas cette imprudence?

— Je comprends, grand-père, que vous hésitiez à employer ce moyen extrême; mais pourquoi serions-nous si craintifs? Les affaires d'Adolphe commencent à aller bien. La guérison miraculeuse du curé a fait parler de lui avec faveur jusque dans les communes avoisinantes. Grâce à la protection du notaire, il a de nombreux et de bons clients. Après la nouvelle année, nous avons pu payer toutes nos petites dettes et même le compte du charpentier. Lorsqu'on avance ainsi avec un succès toujours croissant, on peut avoir confiance dans l'avenir. Grevons donc notre maison d'une petite rente et ne craignons rien. Peut-être, à la nouvelle année prochaine, pourrons-nous déjà la dégrever.

— Oui, Marie, dit le grand-père, j'accéderais peut-être à votre désir, mais il y a une raison particulière qui me retient. Nous ne pouvons pas disposer de notre propriété selon notre bon plaisir.

— Comment cela?

— Nous n'avons pas réfléchi que Françoise est encore mineure. Pour pouvoir hypothéquer la maison, nous devrions convoquer le conseil de famille... Et M. Heuvels en fait partie.

La femme Valkiers poussa un soupir, et une pénible surprise se peignit sur son visage.

— En effet, M. Heuvels est membre de notre conseil

de famille, dit-elle; par conséquent, il faudrait lui dévoiler notre misère, et il nous refuserait probablement les moyens d'y pourvoir. Il nous est hostile et nous fait tout le tort qu'il peut. Je le déplore du fond du cœur, et je lui pardonne volontiers son injustice; mais je ne veux pas qu'il ait à prendre une décision sur le sort de mes enfants.

— Et cependant, Marie, nous ne pouvons engager nos biens qu'avec l'intervention du conseil de famille; la loi est formelle.

Sans paraître écouter ce que disait le vieillard, la femme Valkiers continua tout haut ses réflexions.

— M. Heuvels est la seule cause du chagrin qui règne ici. Malgré les raisons que nous avons de remercier Dieu de sa bonté pour nous, pourquoi Adolphe est-il toujours mélancolique? pourquoi les succès qu'il obtient dans sa carrière ne peuvent-ils le délivrer du chagrin secret qui le poursuit? Parce qu'il souffre de se voir ainsi l'objet de l'inimitié de son confrère, d'un homme qui a été l'ami intime de son père. Pauvre Adolphe, tout lui réussit; l'avenir lui sourit, et, au lieu de se réjouir, il ne voit qu'une chose, il ne forme qu'un seul désir : aller demeurer en ville, et, par son départ de son village natal, amener M. Heuvels à une réconciliation et mettre ainsi fin à cette triste inimitié. — Et voyez comme notre bonne Françoise languit et dessèche pour ainsi dire, depuis que ses relations avec Adeline sont rompues. Elle ne dit pas combien cet éloignement la fait souffrir; mais je pénètre bien sa douleur. Non, non, puisque M. Heuvels se montre si injuste envers nous, puisque Adeline elle-même détourne les yeux lorsqu'elle rencontre l'un de nous, et se

comporte comme si elle ne nous connaissait plus, je ne puis consentir à leur livrer nos secrets de famille. Qui sait si M. Heuvels, dans son égarement, ne trahirait pas le secret de notre misère, pour humilier Adolphe et lui faire tort? Si notre maison ne peut-être engagée sans l'intervention de M. Heuvels, il faut chercher un autre moyen.

— Il y a, en effet, un autre moyen, répondit le vieillard; mais il ne vous paraîtra peut-être pas moins désagréable que l'autre, et il est également extrême. Le notaire et sa famille nous témoignent depuis quelques mois l'amitié la plus généreuse et sans doute la plus sincère. Si nous le priions de nous prêter cinq cents francs pour six mois ou pour un an, pensez-vous, Marie, qu'il nous les refuserait?

Après un moment de réflexion, la femme Valkiers balbutia avec découragement:

— Aller demander du secours aux seuls amis véritables que nous ayons!

— Mais si on ne pouvait pas demander du secours à ses amis en cas de besoin, à qui donc pourrait-on avoir recours?

— Entre amis, l'argent est chose fâcheuse, grand-père. Et, si le notaire nous refusait, alors il s'éloignerait de nous certainement.

— Je ne crois pas, Marie, que nous ayons à craindre un refus. Le notaire est très-riche; le prêt que nous allons lui demander est pour lui une somme insignifiante. Il fait son possible pour nous convaincre de plus en plus que nous avons en lui un ami sincère; il a une confiance sans bornes en l'avenir d'Adolphe; il le recommande et

le protége partout où il peut. Et il nous refuserait un pareil service! Allons, Marie, une pareille démarche est certes désagréable ; mais, quand on est dans le besoin, il ne faut pas être trop susceptible.

La veuve Valkiers, quoiqu'elle redoutât l'impression défavorable que cette demande pouvait produire sur l'esprit du notaire, secoua la tête en signe d'adhésion, et croyait réellement approuver la résolution du vieillard; mais en ce moment la porte s'ouvrit, et Françoise parut en disant :

— Mère, le notaire est là ; il désire vous parler seuls, à vous et à grand-père. Je l'ai conduit au salon.

Les deux vieilles gens échangèrent un regard de joyeuse surprise, comme pour se dire que l'occasion de parler d'un emprunt venait s'offrir d'elle-même fort à propos.

— Je ne comprends pas quelle peut être l'intention du notaire, murmura Françoise avec une sorte de mécontentement; il est tout en noir, avec une cravate blanche et des gants blancs. On dirait qu'il vient remplir ici un message solennel.

— C'est pourtant bien simple, reprit la veuve en souriant; c'est demain la fête de la mère de Constance. Je sais que le projet du notaire est de réunir ce soir quelques-uns de ses meilleurs amis à un joyeux festin pour célébrer la fête de sa femme. Il nous a invités à la hâte avant-hier, et maintenant il vient renouveler officiellement son invitation pour se conformer aux usages...

Tout en disant ces mots, elle avait déjà fait quelques pas dans le vestibule; le grand-père tenait la porte du salon entr'ouverte, et lui faisait signe de se hâter.

Françoise s'éloigna en secouant la tête d'un air de doute, et les deux vieillards entrèrent dans la pièce où le notaire les attendait.

Le motif qui amenait ce dernier chez les Valkiers en habit de cérémonie et en gants blancs devait être fort important sans doute; car, contrairement à son habitude, il paraissait embarrassé, et prolongeait tellement ses salutations, que le mère d'Adolphe crut devoir lui rendre son invitation plus facile en lui disant :

— Vous prenez vraiment trop de peine, monsieur; entre amis, on peut bien se passer un peu de cérémonie. Nous nous amuserons bien ce soir, n'est-ce pas? Il me semble que je vois déjà votre femme attendrie, écoutant, les larmes aux yeux, les souhaits de bonheur de ses chers enfants. Constance doit lui réciter une jolie pièce de vers, je le sais.

— Non, dame Valkiers, répondit le notaire, ce n'est pas de cela que je viens vous entretenir. Pour la fête de ma femme, je vous ai invités avant-hier à l'honorer de votre présence. C'est une autre affaire, une affaire très-importante qui m'amène ici. Asseyons-nous, et, si ma proposition ne devait pas vous plaire, ce que je ne crois pas avoir à craindre, vous excuserez ma hardiesse.

Le ton de ces paroles était si sérieux et si solennel, que ses deux interlocuteurs, muets de surprise, approchèrent des siéges et regardèrent le notaire avec une curiosité avide.

Le notaire s'assit également, puisa une prise dans sa tabatière d'or, et commença d'une voix lente et mesurée, sans quitter ses auditeurs de l'œil, afin d'observer l'impression que ses paroles allaient faire sur leur esprit :

— J'espère, mes amis, que vous ne doutez pas du sincère intérêt que toute ma famille vous porte, à vous et à vos enfants ; vous ne refuserez donc pas de croire que l'idée dont j'ai à vous entretenir nous a été inspirée par le désir de vous voir heureux. Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert ; vous m'en avez dit assez pour me laisser deviner que vous manquez encore, pour le moment, des moyens d'assurer le bonheur et l'avenir de votre fils. Nous savons qu'Adolphe est mélancolique et souffre secrètement de se voir haï, persécuté et calomnié par M. Heuvels. Un cœur aussi candide et aussi aimant que le sien doit, en effet, se sentir oppressé par cette terrible inimitié. Cependant ce n'est pas pour cette raison seule qu'Adolphe aspire après le moment où il pourra quitter notre village. Un homme comme lui, intelligent, plein de savoir, d'activité et de foi dans sa profession, a besoin d'un plus vaste théâtre pour y développer et y faire valoir les moyens que Dieu lui a si largement départis.

— Merci de votre généreuse amitié pour Adolphe, murmura la femme Valkiers, touchée de cet éloge de son fils.

Le notaire ne fit pas attention à cette interruption, et reprit :

— Depuis quelque temps déjà, nous en parlons entre nous à la maison. C'est surtout Constance et sa mère qui déplorent qu'Adolphe doive perdre son temps, son avenir dans un village, où il est obligé de courber la tête sous l'inimitié de M. Heuvels ; tandis que, dans une grande ville, il rencontrerait assurément le succès et la fortune. Voyez-vous, mes amis, je viens, à l'instigation

de ma femme, vous offrir l'argent nécessaire à l'établissement d'Adolphe dans une grande ville en qualité de docteur, comme son grand mérite lui en donne le droit.

— Ah! c'est trop de bonté, monsieur! s'écria la mère presque folle de joie. Que Dieu vous bénisse pour l'amitié que vous portez à Adolphe et pour la bonne pensée qui vous fait venir spontanément à notre aide. Comme il sera heureux! C'est bien vrai que mon pauvre fils ne pouvait pas rester ici plus longtemps : il a le cœur trop sensible, l'inimitié de M. Heuvels eût fini par le rendre malade. Ce n'est pas une vie pour un jeune homme comme lui. Merci, monsieur, vous nous prouvez qu'il y a encore des amis généreux; l'aide que vous nous offrez est un bienfait inappréciable.

— Vous seriez assez obligeant pour nous prêter l'argent nécessaire? demanda à son tour le grand-père. C'est une offre généreuse pour laquelle nous vous resterons profondément reconnaissants.

Le notaire parut charmé de l'impression favorable de ses paroles; il poursuivit avec plus de confiance et le sourire aux lèvres :

— Mes bons amis, vous vous méprenez, du moins en partie, sur mes intentions. Laissez-moi continuer, je vous prie. Dites-moi, ne trouvez-vous pas que ma Constance est une bonne fille, aimable et toujours gaie?

— Certes, Constance est une bonne et aimable enfant, répondit la veuve; je l'aime beaucoup et je lui sais bon gré du vif intérêt qu'elle prend au succès d'Adolphe. Et vous, grand-père, vous l'aimez bien aussi, n'est-ce pas?

Le vieillard ne parut pas avoir entendu cette question;

ses yeux étaient fixés obstinément sur le notaire, et il paraissait absorbé dans une pensée sérieuse.

— Vous n'aurez probablement pas remarqué, mes amis, reprit le notaire, que, depuis quelque temps, une sorte de confiance familière s'est établie entre Adolphe et Constance. Peut-être n'y verrez-vous rien d'étonnant, puisque, depuis leur enfance, ils ont toujours été compagnons de jeux et bons amis? Vous vous tromperiez toutefois si vous croyiez qu'un sentiment plus intime n'a pas pris dans leur cœur la place de l'amitié. Sachez qu'Adolphe confie toutes ses peines, tous ses chagrins à Constance, et qu'il ne se passe pas de jour qu'il ne lui parle de son espoir en un avenir meilleur. Vous aussi, n'est-ce pas? vous avez remarqué que les jeunes gens se témoignent plus d'affection que d'habitude. Si Adolphe est un peu plus timide que Constance, il faut l'attribuer sans doute à la mélancolie qui ne le quitte pas; mais plus d'une fois déjà j'ai surpris sur son visage des signes de cette émotion secrète qui laissent si clairement entrevoir ce qui se passe au fond du cœur.

La veuve qui pressentait enfin le but de cette conversation, se leva tout émue. Cette nouvelle la prenait à l'improviste; la surprise et l'espoir brillaient dans ses yeux, et elle murmura d'une voix à peine intelligible :

— En effet, en effet, Adolphe et Constance ont un très-vif attachement l'un pour l'autre, je l'ai remarqué depuis longtemps.

Le notaire reprit.

— En causant avec ma femme de la position d'Adolphe, nous avons résolu de vous offrir le prêt de l'argent nécessaire; mais j'ai été retenu par la crainte que cette

offre ne vienne froisser et refroidir une amitié à laquelle nous attachons un si haut prix. Ma femme, qui vous porte une affection sans bornes, songea alors à nouer entre nos deux familles des liens indissolubles, afin d'acquérir le droit de faire un grand sacrifice pour le bonheur d'Adolphe, sans vous inspirer d'autres sentiments à notre égard que l'amitié réciproque qui doit régner entre les membres d'une même famille... Vous comprenez maintenant le motif de ma visite, n'est-ce pas?

Pendant que les deux vieilles gens le regardaient avec stupéfaction et semblaient demander une explication plus complète, il continua :

— Constance est l'aînée de mes enfants. Par amour pour elle, et afin de permettre à Adolphe de s'établir en ville, je lui donnerai, pour commencer, une dot de trente mille francs... Bah! tant pis, le mot est lâché, je dirai tout. Nous vous proposons de marier Adolphe avec Constance, et d'assurer ainsi pour toujours le bonheur de nos deux enfants. Que dites-vous de cela?

La veuve était si émue, qu'elle avait à peine la force de parler. Elle prit en tremblant la main du notaire et bégaya quelques mots d'où l'on pouvait conclure non-seulement qu'elle acceptait au fond du cœur sa proposition, mais aussi qu'elle était pleine d'admiration pour la noblesse et la générosité de ceux qui en avaient eu l'idée.

— Ainsi, dame Valkiers, vous consentez à ce mariage? demanda le notaire.

— Ah! je ne sais comment exprimer ma reconnaissance! s'écria-t-elle. Il faut que votre affection pour nous soit bien grande pour qu'elle vous inspire l'idée de combler ainsi mon fils de bonheur. Il ne vous suffisait pas de

10.

lui offrir votre bourse et d'assurer son avenir dans le monde, vous lui donnez encore pour femme votre plus chère enfant, afin de vous l'attacher, lui et nous en même temps, par un lien indissoluble. Que Dieu vous récompense, monsieur, pour cette noble pensée !

— Et vous croyez qu'Adolphe acceptera ma proposition ?

— Avec joie, avec transport, monsieur ! Lui qui aime tant Constance ! N'en doutez pas... Et cette bonne Constance, sait-elle quelque chose de votre démarche ? A-t-elle consenti à devenir ma fille ? Ah ! c'est à perdre la tête de joie !

— Je ne crois pas que Constance sache quelque chose de mon projet. Jusqu'à présent, elle croit qu'elle épousera le fils du notaire Grips. C'est un brave garçon, modeste, fils de parents estimables; et j'ai presque donné mon consentement à son mariage avec ma fille. Les raisons solides que ma femme a fait valoir et l'inclination visible de Constance pour Adolphe ont depuis peu changé mon sentiment là-dessus, Soyez certains que Constance n'en sera pas moins joyeuse qu'Adolphe. Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisqu'ils s'aiment? Mais, vous, grand-père, vous ne dites rien ? Comment trouvez-vous ma proposition ?

— Elle m'inspire au moins une profonde reconnaissance, répondit le vieillard ; cependant il y a quelque chose qui m'inquiète, et, avant que j'ose me réjouir, je désire que nous en parlions sérieusement.

— Allons, allons, grand-père, s'écria la veuve d'un ton de reproche, allez-vous encore troubler notre joie par des réflexions inopportunes ?

— Chacun a sa manière de voir, répondit le vieillard. Pour ma part, j'envisage ce mariage comme un véritable bonheur pour nous tous, mais ce que je voudrais savoir, c'est si M. le notaire et sa femme connaissent bien notre véritable situation. Constance recevra trente mille francs; que pouvons-nous donner à Adolphe?

— N'est-ce que cela? dit le notaire en riant. Nous connaissons parfaitement votre position. La dot d'Adolphe est son savoir, son bon cœur et son brillant avenir. Plus un mot là-dessus. Vous donnez donc aussi votre consentement, grand-père?

— Qui n'accepterait avec une émotion reconnaissante une si généreuse proposition? répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes. C'est plus qu'aucun de nous n'a jamais osé espérer.

— Eh bien, mes amis, dit le notaire en prenant la main de ses deux interlocuteurs, réjouissons-nous d'avance du bonheur de nos deux enfants et croyons que Dieu, dans ses desseins impénétrables, les fit naître l'un pour l'autre. Si je suis assuré d'un côté qu'Adolphe a toutes les qualités qui peuvent faire à ma fille une vie agréable et douce, je suis certain aussi que Constance sera pour Adolphe une épouse tendre et dévouée... Quant aux détails de cette affaire importante, nous en parlerons demain. — Maintenant, il nous faut encore le consentement d'Adolphe lui-même. Il n'est pas à la maison, je le sais, car j'ai épié son départ pour venir ici; je voulais avant tout connaître votre sentiment. Je crois être certain de son consentement; mais, en tout cas, il faut qu'il ait donné sa parole avant que le mariage puisse être considéré comme chose déci-

dée. Vous lui en parlerez à son retour, n'est-ce pas?

— Tout de suite, immédiatement, s'écria la veuve. Qui pourrait taire plus longtemps, qu'il ne faut, une si heureuse nouvelle?

— Sachez, mes amis, que je forme à ce sujet des projets perfides... Ce soir, il y a fête chez nous; chacune de mes filles offrira un cadeau à sa mère. C'est moi qui la fêterai le dernier. Vous la verrai verser des larmes d'attendrissement; Constance sautera de joie, car mon cadeau sera la nouvelle de son mariage avec Adolphe. Quel charmant tableau, quel heureux moment ce sera pour nous tous et pour nos enfants! Vous comprenez donc que nous n'avons pas de temps à perdre. Parlez à Adolphe de la chose aussitôt qu'il rentrera et que l'un d'entre vous vienne m'annoncer son consentement. Ah! mes amis, ce sera une délicieuse, une mémorable soirée! Adieu, à tout à l'heure; j'attendrai avec impatience l'heureuse nouvelle.

Les vieilles gens l'escortèrent jusque dans le vestibule; la mère essaya encore de lui persuader qu'il ne devait point douter du consentement d'Adolphe; et elle y réussit si bien, que le notaire les quitta avec l'entière certitude qu'aucun obstacle, de quelque nature qu'il fût, ne pourrait empêcher ni retarder l'accomplissement de ses vœux.

La porte ne fut pas plutôt fermée, que la veuve se jeta au cou du vieillard avec des transports de joie.

— O grand-père, s'écria-t-elle, combien grande est pour nous la bonté de Dieu! Nous qui croyions avoir encore des mois, des années peut-être à languir! Adolphe ne se chagrinait que parce qu'il ne pouvait échapper à

l'inimitié de M. Heuvels. Et voilà que tous les bonheurs lui arrivent à la fois : la fortune, la paix du cœur, un avenir assuré, une bonne et charmante femme et trente mille francs de dot! Je ne sais plus où j'en suis, la tête me tourne; c'est comme un rêve : j'ai peine à y croire.

— En effet, Marie, répondit le vieillard, c'est un brillant mariage. Nous pourrons donc voir Adolphe heureux, et nous serons récompensés de notre amour pour lui; rendons-en grâces au ciel!

Une pensée soudaine vint à l'esprit de la veuve Valkiers; elle se retourna et courut à la chambre où sa fille, assise sur une chaise, se demandait avec inquiétude ce que le notaire pouvait bien avoir à dire à ses parents.

— Françoise, Françoise, réjouissez-vous, mon enfant, s'écria la veuve; il y a une grande nouvelle.

La jeune fille se leva et regarda sa mère avec étonnement.

— Ah! ce que j'ai à vous apprendre est si beau!... Adolphe va se marier avec Constance, la fille du notaire!

Mais cette nouvelle, au lieu de provoquer des signes de joie de la part de Françoise, parut produire un effet tout opposé, car un tremblement soudain agita ses membres, et son visage pâlit visiblement.

— Je comprends qu'une nouvelle aussi inattendue vous cause de l'émotion, dit la mère. J'ai mal fait de vous dire cela sans préparation; mais je ne pouvais le taire plus longtemps : la joie me rend imprudente. Allons, Françoise, remettez-vous et réjouissez-vous du bonheur qui arrive à votre frère.

La jeune fille tenait la tête baissée et semblait plongée dans de tristes pensées.

— Qu'est-ce ceci? On dirait que cette bonne nouvelle vous chagrine, s'écria la femme Valkiers avec un sourire plein de confiance.

— Il est naturel, remarqua le vieillard, qu'une pareille nouvelle la trouble au premier abord. Un mariage est une sorte de séparation entre frère et sœur, du moins cela paraît ainsi; mais Françoise éloignera bien vite ces idées et se réjouira avec nous d'une alliance si honorable.

— Naïve enfant, gronda la mère, vous ne pouviez cependant pas espérer qu'Adolphe restât toujours garçon? Votre tour arrivera aussi un jour; et alors, quoique je puisse être séparée de ma bonne et chère Françoise, je ne m'affligerai pas, au contraire, je remercierai Dieu parce qu'il lui aura plu d'assurer encore le bonheur d'un de mes enfants.

— Adolphe va épouser la fille du notaire! marmotta Françoise, et vous croyez, ma mère, que ce mariage sera un bonheur pour lui?

— Comment en douter? Il ira demeurer en ville, Françoise; il sera délivré de toute cause de chagrin; la renommée, la considération et la fortune l'attendent là. Constance lui apportera une dot de trente mille francs. C'est joli n'est-ce pas?

Françoise faisait des efforts visibles pour surmonter l'émotion qui l'avait saisie à cette annonce inattendue. Elle releva la tête et dit avec un profond soupir :

— Oui, oui, mère, c'est joli... Mais êtes-vous bien sûre qu'Adolphe consentira à ce mariage?

— Il versera des larmes de joie!

— Il nous a dit plus de vingt fois qu'il ne se marierait jamais.

— Afin de ne pas nous priver de ses soins, oui ; mais si son mariage dissipe dès à présent toute inquiétude, il n'a plus de raisons pour se rappeler cette promesse. Il serait inoui qu'Adolphe refusât la fortune quand c'est une bonne et charmante fiancée, qu'il chérit depuis longtemps, qui la lui apporte dans sa main.

La jeune fille secoua la tête d'un air de doute.

— Mais qu'avez-vous donc? Je ne vous comprends pas, dit la mère avec impatience. On dirait que vous déplorez ce mariage. Il y a des larmes dans vos yeux! Françoise, je ne doute pas de votre sincère affection pour votre frère ; mais ce sentiment ne doit pas vous rendre égoïste. Qu'une femme vienne se placer entre Adolphe et nous, si c'est pour son bonheur, nous devons nous en réjouir.

— Ah! ce n'est pas cela, balbutia la jeune fille embarrassée. Je ne sais pas moi-même pourquoi je suis si émue. Cette nouvelle inattendue m'a tellement stupéfaite que toutes mes idées sont bouleversées... Je sens le besoin de prier ; la cloche sonne, je voudrais bien aller à l'église, ma mère. Probablement, à mon retour, je pourrai envisager avec plus de calme cet événement extraordinaire, et m'en réjouir avec vous. Je vous en prie, ma mère, accordez-moi quelque repos pour rassembler mes esprits troublés... Permettez-moi d'aller à l'église.

— Vous êtes une singulière enfant, dit la mère. Eh bien, allez à l'église, et n'oubliez pas de remercier Dieu de sa bonté pour nous ; car vous reconnaîtrez, je vous le certifie, que le mariage de votre frère est un bienfait du ciel.

La jeune fille jeta un mouchoir sur ses épaules et sor-

tit de l'appartement sans répondre. Il était aisé de voir qu'elle avait hâte d'être hors de la maison. Peut-être craignait-elle de laisser échapper, en continuant l'entretien, un secret qu'elle voulait tenir religieusement caché, du moins jusqu'à ce qu'Adolphe eût fait une réponse à la proposition du père de Constance.

Aussitôt que les parents se retrouvèrent seuls, ils s'étonnèrent ensemble de l'impression singulière que cet événement important avait produite sur l'esprit de Françoise. Le grand-père s'en tint à son opinion qu'il fallait en chercher la cause dans le tendre attachement de Françoise pour son frère, et dans la crainte que ce mariage ne la séparât de lui. Dans une famille comme la leur, dont tous les membres étaient unis par les liens de la plus vive affection, un mariage apporte souvent quelque tristesse; cela était très-naturel, et il ne fallait pas y attacher d'importance. Quant à la veuve, elle s'imaginait que Françoise avait reçu si froidement cette bonne nouvelle parce qu'elle n'éprouvait pas une grande sympathie pour Constance. Cette pensée l'inquiétait pour l'avenir : s'il existait entre sa fille et sa belle-fille un sentiment d'antipathie, son bonheur ne serait assurément pas complet. Mais le grand-père lui persuada que sa crainte n'était pas fondée; et la bonne femme, toute portée à la confiance, retrouva sa joie première.

Alors ils se mirent à parler du bel avenir qui s'ouvrait devant Adolphe; ils le voyaient déjà établi à Anvers, tenant voiture et chevaux, entouré de l'estime et de la considération publiques, renommé et aimé de tous pour son savoir, son noble caractère et sa bienfaisance. Une fois engagés dans cette voie, ils allèrent si loin et bâtirent

tant de châteaux en Espagne, qu'ils se virent bientôt entourés de jolis petits enfants dont la présence les rajeunissait et leur faisait recommencer la vie.

Ils étaient dans cette situation d'esprit lorsqu'ils entendirent ouvrir la porte de la maison et crurent reconnaître le pas d'Adolphe.

Le vieillard prononça rapidement quelques mots pour faire comprendre à la veuve qu'il ne fallait pas annoncer brusquement la nouvelle à Adolphe, et qu'il était nécessaire d'employer quelques précautions, afin de lui épargner une trop grande surprise.

Le jeune docteur entra dans la chambre avec un sourire de satisfaction, tira de la poche intérieure de son paletot quelques instruments en acier, qu'il déposa sur la table, et, se tournant vers les deux vieillards :

— Comme vous semblez contente, ma mère! dit-il. Qu'est-ce donc qui vous met en si belle humeur, grand-père?

— Ah ! une bonne nouvelle ! un événement heureux, Adolphe! s'écria la veuve, qui avait peine à se contenir.

— Et à moi aussi il est arrivé quelque chose d'heureux, dit le jeune homme en se frottant les mains. Vous ne le croirez pas, mère. Chacun s'est figuré, et je pensais moi-même que Pierre le couvreur était perdu ; tout le village plaignait déjà d'avance la pauvre veuve, qui allait se trouver sans appui et seule au monde avec ses sept enfants. En effet, tomber du toit de l'église, se casser un bras et plusieurs côtes, sans compter les lésions intérieures, c'est un accident terrible et presque toujours mortel. Eh bien, mère, Pierre le couvreur ne mourra pas : il est sauvé ! Cette fois, du moins, j'ai la

ferme conviction que c'est moi qui lui ai conservé la vie. J'ai rendu un époux et un père à une mère et à ses sept enfants. De pareilles cures compensent bien les désagréments de mon état. Je suis content de moi-même et plein de joie.

— Ah! ah! vous serez encore plus joyeux lorsque vous saurez ce que j'ai à vous dire, s'écria la mère. Asseyez-vous là, devant moi, Adolphe... Bien. Maintenant, dites-moi, comment trouvez-vous Constance, la fille du notaire? Une bonne et charmante fille, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, répondit le jeune homme, une excellente fille. Elle me témoigne tant d'intérêt et souhaite si sincèrement mon bonheur, que j'ai pour elle autant de reconnaissance que d'estime et d'amitié.

— Et si l'on vous demandait si vous voulez épouser Constance, que diriez-vous?

— Me marier, moi, me marier? Vous plaisantez, ma mère, s'écria Adolphe un peu surpris de cette question, mais sans émotion visible.

— Je ne plaisante pas du tout, c'est sérieux.

— Comment l'entendez-vous, mère? balbutia le jeune docteur. Vous a-t-on parlé de ce mariage ?

— Ma foi, je ne puis taire plus longtemps l'heureuse nouvelle. Apprenez, Adolphe, de quelle grâce particulière le bon Dieu nous favorise. Le notaire est venu ; il nous a demandé notre consentement à votre mariage avec Constance. Ah! que vous serez heureux! Constance reçoit une dot de trente mille francs ; vous irez demeurer en ville, et vous mènerez une existence qui sera digne d'envie.

A cette nouvelle inattendue, Adolphe s'était levé tout tremblant; et, muet d'étonnement, il tenait les yeux fixés sur ceux de sa mère, comme s'il doutait de ce qu'il avait entendu.

— Vous êtes ému, Adolphe! dit la veuve. Votre joie doit être grande, en effet. Une femme si bonne et si aimable, et le plus brillant avenir!

— Mais je n'ai pas envie de me marier, murmura le jeune homme; je veux rester avec vous et avec ma sœur. Non, non, je ne veux pas vous quitter.

— Il n'est pas question de nous quitter; nous vendrons notre maison et notre jardin, et nous partirons également pour Anvers. Ce mariage ne doit pas nous séparer.

Adolphe, consterné et en proie aux plus pénibles pensées, passa la main sur son front.

— Nous avons déjà consenti en votre nom, continua la mère. Chassez cette inquiétude, mon fils; c'est votre amour pour nous qui vous l'inspire. Dites-moi que vous acceptez avec joie la main de Constance; le reste ira bien tout seul.

— Je regrette de devoir vous affliger, répondit-il; mais je vous en prie, ma mère, ne me forcez pas d'épouser Constance!

— Vous l'aimez cependant, s'écria la veuve étonnée de cette opposition.

— Je l'aime comme on aime tous ceux qui vous témoignent de l'intérêt et de l'amitié; j'ai pour elle beaucoup d'estime, et j'apprécie parfaitement la bonté de son cœur; mais me marier avec elle, je n'ai jamais pensé à la possibilité d'une pareille chose.

— Je le crois bien, Adolphe; qui de nous eût osé espérer une union si honorable et si avantageuse? Mais qu'importe que la fortune se présente d'une façon inattendue, c'est une raison de plus pour bénir Dieu de sa bonté et pour accepter ses bienfaits avec une joie reconnaissante. C'est dit, n'est-ce pas, nous pouvons prévenir le notaire que vous consentez?

Adolphe jeta sur sa mère un regard doux et profond, et répondit en soupirant :

— Ma bonne mère, si je vous disais que cette union ne peut me rendre heureux, si je vous suppliais de renoncer à un mariage qui me condamnerait peut-être à une tristesse éternelle?

Convaincue par le ton de la voix d'Adolphe que son refus était sérieux, et tremblant à l'idée que sa résolution pouvait être irrévocable, la veuve mit les mains sur ses yeux en poussant un cri d'anxiété.

Le grand-père, qui avait écouté jusqu'alors avec un profond mécontentement, s'approcha d'Adolphe; ses lèvres tremblaient, et il était visiblement agité par la colère et le désappointement.

— Cela va trop loin, s'écria-t-il; vous osez refuser une offre si brillante, sans cause, sans raisons, car il ne peut y en avoir! Et fût-il vrai que votre sentiment personnel vous fît préférer de conserver encore pendant quelques années votre liberté de jeune homme, d'autres considérations vous font un devoir d'accepter avec empressement les moyens d'assurer votre propre avenir en même temps que le bonheur de tous ceux qui vous aiment. Adolphe, Adolphe, comment pouvez-vous être aussi mal inspiré? Depuis de longues années, nous lut-

tons contre la misère et l'humiliation ; notre petite fortune est presque entièrement mangée ; l'héritage de votre bonne sœur Françoise, sa dot, sont en danger. Aujourd'hui même, nous ne savons comment payer au pharmacien les médicaments qu'il a fournis ; le chagrin vous mine parce que votre vie est empoisonnée par l'inimitié de M. Heuvels. Enfin Dieu jette sur nous un regard plein de miséricorde ; il inspire à un de nos amis une pensée dont l'accomplissement doit combler tous vos vœux, mettre fin à l'amertume de notre existence, et vous promet dans l'avenir le sort le plus heureux qu'une mère puisse rêver pour son fils ; avec tous ces biens, on vous offre pour femme une noble jeune fille, aussi vertueuse qu'aimable et charmante, et vous refuseriez ! C'est impossible, Adolphe, vous ne pouvez être insensé à ce point. Parlez, dites-moi que vous comprenez mieux votre devoir et l'intérêt de votre avenir.

— Mon Dieu ! murmura le jeune homme d'une voix presque inintelligible, quel sacrifice on exige de moi ! épouser Constance ! Accepter des liens qu'on ne peut plus rompre, qui nous enchaînent jusqu'à la fin de nos jours, qui font un crime des peines les plus secrètes de notre âme...

Et, étendant les mains, il s'écria avec l'accent du désespoir :

— O ma mère, épargnez-moi ! grand-père, ne me contraignez pas !

Le vieillard, si froid d'habitude, marchait avec agitation dans la chambre.

— Notre conduite envers le notaire sera louable et digne vraiment ! dit-il d'un ton d'amère ironie. Ce gé-

néreux ami, connaissant notre position difficile, et mû par le sincère intérêt qu'il vous porte, vient nous offrir, avec la main de sa chère enfant, la fortune et le bonheur... Et nous, pour le payer de sa générosité, nous lui faisons un sanglant outrage! Nous repoussons ses bienfaits; mais nous acceptons sans honte et sans souci le juste ressentiment de sa famille offensée. Que le sort nous poursuive désormais, comment oserons-nous prétendre encore que nous ne l'avons pas mérité?

Le jeune homme avait écouté la tête basse ces reproches amers; il poussa un profond soupir et se disposa à répondre; mais, comme il secouait négativement la tête et qu'il allait vraisemblablement renouveler son refus, sa mère se leva, tendit vers lui ses mains jointes et s'écria :

— Adolphe, mon fils bien-aimé, je vous en supplie, acceptez la main de Constance! il est possible que la perte de votre liberté vous fasse reculer; mais, croyez-en la parole de votre mère, ce serait offenser Dieu par ingratitude, ce serait outrager cruellement nos amis que de repousser, par un aveuglement inexplicable, l'épouse qui s'offre généreusement à devenir la compagne dévouée de votre vie. Si la certitude de votre propre bonheur ne peut vous déterminer à faire ce mariage, acceptez-le par amour pour votre grand-père, par amour pour Françoise, et surtout par amour pour moi, dont votre refus brise le cœur... O Adolphe, mon enfant, je vous en conjure, épargnez-moi une douleur qui ne finirait qu'avec ma vie!

Pendant qu'elle prononçait cette éloquente supplication, les larmes coulaient sur les joues de la veuve Val-

kiers, des larmes de pitié brillaient également dans les yeux du jeune homme. Il était pâle, et ses jambes tremblaient sous lui. Cependant il s'efforça de se remettre, et, prenant la main de sa mère, il dit d'une voix douce :

— Bonne mère, vous seriez donc bien malheureuse si je refusais la main de Constance !... C'est un mot d'une solennité effrayante que ce oui qui doit décider irrévocablement de tout le reste de ma vie. Accordez-moi le temps de m'habituer à la pensée de ce mariage. Pour vous plaire, pour vous épargner des chagrins, j'essayerai de faire violence à mon cœur. Laissez-moi réfléchir quelques heures, et conservez l'espoir que mon amour pour vous me donnera la force de surmonter le doute qui me fait reculer.

— Mais le notaire attend avec impatience; ce soir même, il veut faire une surprise à sa femme en lui annonçant votre consentement, répliqua la mère à demi consolée.

— Une demi-heure seulement, le temps de rassembler mes esprits. Je vais dans mon cabinet. Dans un quart d'heure, je viendrai vous dire avec pleine connaissance de cause quelle résolution j'ai cru devoir prendre pour votre bonheur et pour le mien.

A ces mots, il s'éloigna lentement.

— Adolphe, Adolphe, lui cria sa mère, je vous en supplie, n'oubliez pas que votre refus me plongerait dans le désespoir.

— Ayez bon courage, je ne l'oublierai pas, soyez tranquille, répondit Adolphe.

Et un pénible soupir sortit du fond de sa poitrine.

Il sortit de la chambre la tête baissée et en chancelant comme un homme ivre.

VIII

Adeline était revenue de l'église depuis un quart d'heure. Elle marchait de long en large dans le salon de son père, et semblait en proie à une inquiétude extrême. De temps en temps, elle levait au ciel ses yeux désolés, poussait un profond soupir, puis recommençait sa promenade machinale, comme si elle luttait péniblement contre des pensées qui venaient l'assaillir malgré elle.

En revenant de l'église, elle avait vu le notaire sortir de la maison des Valkiers. L'éclat de la joie triomphante qui rayonnait sur son visage et surtout son costume solennel avaient frappé la jeune fille d'étonnement, en même temps que d'une secrète inquiétude.

Elle n'avait pas compris d'abord comment une chose si simple en elle-même avait pu tout à coup lui faire battre le cœur et lui causer une émotion inexplicable; et maintenant encore, son esprit, ballotté par les apparences de ce qu'elle venait de voir et par le cri de sa conviction intime, ne parvenait pas à distinguer de quel côté était la vérité. Effrayée par la reconnaissance complète de l'état de son cœur, elle mit ses mains sur ses yeux et s'efforça de retenir les larmes qui montaient du fond de

sa poitrine; mais elles jaillirent bientôt à travers ses doigts, et un soupir entrecoupé, quelque chose comme un sanglot comprimé, souleva son sein oppressé.

Elle découvrit son visage, regarda en tremblant ses mains humides, et dit :

— Des larmes! Oh! cachons ces signes de tristesse. Je ne puis pas pleurer; il faut que je paraisse gaie... Sourire avec une angoisse mortelle dans l'âme!

Elle essaya en effet de donner à son visage une expression de contentement; mais elle n'y réussit pas de manière à déguiser ce qu'elle ressentait intérieurement. Pendant un instant, un triste sourire se dessina sur ses lèvres; mais bientôt ses traits se détentirent, et elle retomba dans d'amères réflexions.

— J'ai promis à mon père de renier mes amis, murmura-t-elle, d'effacer leur nom de mon souvenir, de ne plus penser à eux ni à lui. Vous savez, ô mon Dieu, si ces promesses étaient sincères. A ce moment-là, j'ignorais encore quel sentiment victorieux était caché dans les replis secrets de mon cœur; son éloignement, les pensées contre lesquelles il m'a fallu lutter, la tristesse, l'isolement, m'ont arraché le bandeau... Je le vois toujours; son image est toujours devant mes yeux; la nuit même, je pleure pendant mon sommeil, parce que je rêve qu'il est malheureux. Je l'aime donc? Hélas! oui, je l'aime, je l'ai toujours aimé; car tandis que, comme une innocente enfant, je croyais ne voir en lui qu'un compagnon de jeux, un ami, s'élevait et grandissait dans mon cœur, lentement et victorieusement, un sentiment qui devient plus puissant que ma volonté, plus fort que la conscience du devoir. Et lui, pleure-t-il comme moi,

parce que le sort cruel nous sépare l'un de l'autre? ses lèvres murmurent-elles quelquefois mon nom? son esprit m'appelle-t-il et me voit-il dans la solitude?

Tout à coup une étincelle de fierté et de confiance s'alluma dans ses yeux, et elle secoua affirmativement la tête; mais la confusion couvrit ses joues d'un vif incarnat; et, reculant d'un pas, elle dit avec un soupir d'effroi :

— Toujours cet égarement de mes sens! Je veux lutter contre lui, contre son souvenir, et mon pauvre cœur bat de joie à la seule pensée qu'il souffre les mêmes peines que moi... quel supplice! souffrir, se taire, cacher ses larmes dans la solitude des nuits, et cependant feindre d'être gaie et sourire, pour que mon père ne devine point quel sentiment me trouble et me rend malheureuse... Mon père croit qu'Adolphe lui veut du mal et médit de lui; il le hait; et moi son enfant, j'aime son ennemi! pendant que ma bouche prononce des paroles consolantes, mon âme désolée ne voit qu'Adolphe, ne rêve que d'Adolphe!

Elle resta quelques instants absorbée dans ses réflexions silencieuses. Puis elle reprit, en s'interrogeant elle-même :

— Que dois-je faire? Quel est mon devoir? Cette éternelle dissimulation me remplit de crainte. Oh! je voudrais tout dire à mon père, lui demander pardon et lui promettre de lutter contre moi-même jusqu'à ce que je triomphe enfin de ma faiblesse... Mais la vérité lui causerait un chagrin inexprimable et le réduirait au désespoir. Peut-être mon aveu le rendrait malade et abrégerait ses jours! Non, non, j'enfermerai ce secret au

fond de mon cœur, et je ne laisserai deviner à personne la cause de ma tristesse. Je combattrai encore, je tendrai toutes mes forces pour étouffer enfin ce sentiment qui égare mes sens. Dieu, dans sa miséricorde, aura pitié de moi et me donnera le courage et la force de triompher de moi-même. Mon père ne saura rien des combats que j'ai livrés, et je lui épargnerai du moins la confidence d'un sentiment qui eût sans doute empoisonné sa vie. Voilà mon devoir, et, si la nature humaine n'est pas tout à fait impuissante en moi, je trouverai dans l'amour de mon pauvre père la force de le remplir.

Fortifiée par cette résolution, elle s'avança devant une glace, la tête haute, et essuya la trace que les larmes avaient laissée sur son visage. Elle se regarda pendant quelques moments, et soupira :

— Je maigris ; mes joues perdent la fraîcheur de la santé ! ma bouche peut bien mentir, mais mon visage ne ment pas, lui. Sans cette pâleur, sans cette maigreur maudites, mon père lui-même ne pourrait soupçonner que je suis moins gaie depuis la rupture de cette vieille amitié. Il rentrera dans une heure; j'irai me promener un peu au jardin et me donnerai du mouvement; mes joues seront plus colorées...

Elle s'assit près de la table, presque consolée, et garda quelque temps le silence, les yeux fixés sur le plancher. Puis, repondant à une question qu'elle se posait intérieurement, elle reprit :

— En effet, ce sont de vaines pensées. Que les Valkiers aillent tous les jours chez le notaire, qu'est-ce que cela prouve? Il faut bien qu'ils aillent quelque part, et qu'ils causent avec quelqu'un. Cette pauvre Françoise

chaque fois que je la rencontre, me regarde d'un air si triste, que j'en ai pitié. Elle, du moins, reste fidèle aux souvenirs de notre amitié... Mais quelle raison avait le notaire de paraître si étrangement joyeux? Pourquoi ces habits de cérémonie?

La jeune fille, mécontente d'elle-même, secoua la tête avec dépit et se leva de sa chaise:

— Je suis bien malheureuse! dit-elle. Que peut ma volonté contre un sentiment si fort? A peine ai-je résolu de repousser de toutes mes forces l'image qui me poursuit, qu'elle apparaît plus distincte devant mes yeux. Ne pourrai-je donc jamais surmonter cette tristesse? Ah! j'espère bien...

Le trot d'un cheval et un bruit de roues se firent entendre sur la route; les carreaux tremblèrent dans leur châssis.

— Qu'entends-je? demanda Adeline toute surprise. une voiture, ciel! c'est peut-être mon père qui revient?

Elle s'empressa de se frotter les joues avec un mouchoir afin de dissimuler la pâleur et s'efforça de prendre un air de gaieté.

Au bout d'un instant, son père entra dans la chambre. Il marcha droit à la cheminée, où couvait un feu dormant, tira une chaise à lui et dit en se chauffant, sans regarder sa fille:

— Adeline il fait froid, mon enfant. Ce vilain mois de mars est bien le plus mauvais mois de l'année pour un médecin de village. Il neigera aujourd'hui; ce froid humide m'a pénétré entièrement. Le chemin qui mène à la ferme de la Croix est impraticable pour les voitures;

il m'a fallu faire plus d'une demi-lieue dans la boue des chemins de traverse.

La jeune fille s'approcha du foyer, mit du charbon dans le feu et s'empressa de le ranimer.

— Voyez, mon père, dit-elle, pendant qu'elle prenait ces soins, vous serez réchauffé bientôt. Pourquoi n'avez-vous pas remis à demain votre visite à la ferme de la Croix? Vous m'avez dit vous-même que la maladie du fermier n'avait aucune gravité.

— Oui, Adeline, répondit le docteur en soupirant, vous avez raison : le fermier est hypocondre et s'imagine à tout moment que sa vie est menacée. Son indisposition n'est certainement pas assez grave pour qu'il soit nécessaire que j'aille le voir si loin tous les jours. Autrefois, je me serais rendu à la Croix lorsque le temps et mes occupations m'en laissaient le loisir; mais aujourd'hui je n'ai plus la vie si facile. Il faut que j'avise à me tenir prêt au service de chacun; que je suive bien humblement les caprices de mes malades pauvres ou riches. Hélas! il est triste de se dire qu'autrefois on était aimé, honoré et respecté comme un roi. Maintenant il faut que je flatte les gens pour conserver mes clients; car, à la moindre négligence de ma part, chacun croit avoir le droit de me faire des reproches et de se fâcher contre moi sans aucun égard. Ah! qui aurait pu prévoir, Adeline, que ma vieillesse serait condamnée à une vie aussi pénible? Tant que mon corps le supporte, c'est peu de chose; mais je commence à sentir que mes forces diminuent. A force de courir jour et nuit par tous les temps, je pourrais bien attraper une maladie. Que Dieu me préserve de ce malheur, ce serait un triomphe complet pour

mes ennemis!... Je deviens vieux. Cette lutte fatale durera donc jusqu'à la fin de ma vie!

En prononçant ces dernières paroles, la voix du docteur était si plaintive, qu'Adeline, profondément émue, lui prit la main et lui dit avec l'accent de la plus tendre pitié :

— Ayez courage, mon père; tout votre chagrin cessera bientôt : les Valkiers se disposent à aller demeurer à Anvers.

— Oui, ils en parlent toujours. C'est une ruse, Adeline; au moyen de ce départ annoncé d'avance, Adolphe entretient les regrets des gens simples. Il sait que les paysans, avec leur esprit défiant, sont portés à rejeter ce qu'on leur offre et à courir après ce qu'on leur refuse. Vous ne croyez pas non plus, Adeline, que les Valkiers quitteront notre village de sitôt!

— Barbe, notre servante, l'a entendu dire chez le boulanger, mon père... C'est madame Valkiers ellemême qui a dit qu'elle ne resterait plus longtemps au village. Il paraît que son fils veut, à tout prix, partir pour Anvers. Mon père, ne repoussons pas ce consolant espoir. Si Dieu, dans sa bonté, pouvait lui inspirer d'exécuter ce dessein, tout serait ici comme autrefois : vous redeviendriez heureux et content, la vue de vos chagrins ne m'affligerait plus.

Le docteur secoua la tête et demanda avec un sourire de doute :

— Vous semblez souhaiter ce départ, Adeline? Ne vous trompez-vous pas? Est-ce bien sincère, ce que vous dites?

Blessée par cette supposition, la jeune fille répondit avec une explosion soudaine :

— Vous doutez que je souhaite sincèrement ce départ, mon père? Je le demande à Dieu dans toutes mes prières! Croyez-le, car c'est la vérité, je le regarderais comme un bienfait du ciel!

L'expression de son visage était si singulière et ses yeux brillaient d'un si vif éclat, que son père la regarda avec surprise et s'efforça de deviner quelle était la cause de cette émotion extraordinaire. Il crut remarquer sur son visage les traces de larmes récemment versées et reprit d'un ton de reproche :

— Adeline, pourquoi ajoutez-vous le spectacle de votre douleur aux mille raisons que j'ai de me croire malheureux? Enfant, enfant, vous avez encore pleuré!

La jeune fille rougit; mais elle maîtrisa son émotion et balbutia :

— Ah! mon père, votre chagrin m'arrache les larmes des yeux!

— Ce n'est pas cela, vous avez pleuré pendant mon absence.

— La chaleur de ce feu peut-être...

— Non, non, vous pensez encore aux gens d'en face.

— Je le reconnais, mon père, répondit-elle avec abattement. L'homme n'est pas maître de ses pensées. Lorsque je suis seule ici occupée à broder pendant des journées entières, alors les souvenirs se présentent quelquefois en foule à mon esprit; je lutte contre leur influence, croyez-le. Je finirai par en triompher; je les aurais déjà maîtrisés tout à fait si tout ici ne me parlait, et si vous-même, mon père, ne me parliez sans cesse de vos amis d'autrefois. Ah! s'ils pouvaient partir d'ici! ah! si

je pouvais ne plus rien voir de tout ce qui me rappelle mes souvenirs d'autrefois !

Ému par l'accent plaintif de sa fille, le docteur lui prit la main et répondit :

— C'est l'isolement continuel qui vous fait souffrir, mon enfant ; ayez patience encore une couple de mois. Votre cousine Philomène sort du pensionnat dans la semaine sainte : elle viendra demeurer ici, avec nous, et sera une bonne compagne pour vous. Vous pourrez causer avec elle des journées entières. J'achèterai une voiture légère et un joli petit cheval ; vous pourrez sortir en voiture avec votre cousine. Le printemps arrive, les noisetiers commencent déjà à fleurir. Prenez courage, Adeline. Quand je vous reverrai gaie et les yeux brillant du bonheur de vivre, je me consolerai plus facilement de mon triste sort.

La jeune fille passa les bras autour du cou de son père et murmura en l'embrassant tendrement :

— Soyez béni, mon père, pour la douce affection que vous me portez ! Que Dieu me donne les forces nécessaires pour la reconnaître toujours ; mais quoi qu'il arrive jamais, croyez que je vous suis reconnaissante, et que je vous aime de toutes les forces de mon cœur !

— Je le sais, ma chère Adeline, répondit le père. Je comprends que vous pensiez encore assez souvent à Françoise. Il est difficile, n'est-ce pas, d'oublier une amie avec laquelle on a pour ainsi dire grandi ?

— Difficile, impossible peut-être, mon père ; mais qu'importe ce souvenir, si l'on ne désire pas revoir les amis qu'on a perdus ?

— En effet, vous avez raison, Adeline, mon enfant.

D'abord, je m'offensais à l'idée que votre affection pour les Valkiers survivrait à leur inimitié contre moi; mais, maintenant, je plains votre tristesse; cependant je suis content de vous, parce que je sais que, tout en pleurant les amis de votre enfance, vous ne conservez plus d'amitié pour des gens dont l'injustice accable votre père de chagrin.

La jeune fille regardait le feu et tenait la tête baissée; aux derniers mots de son père, un tremblement soudain parut agiter tous ses membres.

— Vous tremblez! Avez-vous froid, Adeline? demanda le docteur en se retournant. Imprudent que je suis, j'ai laissé la porte entr'ouverte! C'est un courant d'air qui vous frappe dans le dos.

Il allait se lever quand Adeline, saisissant cette occasion de cacher son émotion, courut à la porte et la ferma; puis elle revint s'asseoir silencieusement à côté de son père.

— Une chose à laquelle nous ne pensons pas, reprit celui-ci, c'est que votre cousine Philomène joue très-bien du piano. Depuis quelques mois déjà, Adeline, vous n'ouvrez plus le vôtre que lorsque je vous en prie. Toujours seule, n'est-ce pas? Et l'on a besoin de quelqu'un pour partager le plaisir de la musique; mais bientôt vous serez deux pour chanter et faire de la musique, ce sera un joyeux...

Il fut interrompu tout à coup dans son discours par les éclats d'une voix qui retentissaient dans le corridor. Se levant avec surprise, il voulait aller savoir ce que signifiait ce bruit; mais à peine avait-il fait quelques pas, suivi d'Adeline, que la porte s'ouvrit et que la vieille

servante s'élança dans la chambre, les mains levées au ciel.

— Dieu ! s'écria-t-elle, qui se serait jamais attendu à une pareille nouvelle ! un tel mariage ! une dot de trente mille francs! C'est maintenant que les Valkiers vont se gonfler et être insupportables d'ambition et d'orgueil! Dieu du ciel! pourrait-on le croire, s'il restait encore une ombre de raison pour en douter?

Adeline écoutait, les yeux grands ouverts et le cou tendu. On eût cru voir la statue de l'Attention inquiète, si un frisson violent n'avait fait trembler ses membres.

— Barbe, que signifient toutes ces lamentations? s'écria le docteur avec impatience. Parlez; quelle nouvelle surprenante savez-vous?

— C'est vrai, vous ne savez pas la chose, répliqua la servante en se reprenant. C'est incroyable : Adolphe Valkiers va se marier avec la Constance du notaire!

En ce moment, un cri désespéré retentit dans le salon, un cri perçant, comme si la poitrine dont il s'échappait était frappée d'une blessure mortelle.

Le docteur se retourna, vit sa fille tremblante faire quelques pas en arrière en chancelant, blanche comme une morte, et l'expression du plus profond désespoir peinte sur le visage.

Les regards perçants de M. Heuvels et le feu de la colère qui brillait dans ses yeux arrachèrent un nouveau cri à Adeline, qui se laissa tomber sur une chaise, anéantie.

La craintive jeune fille courba profondément la tête sur sa poitrine et cacha son visage dans ses mains,

comme pour dérober ainsi sa confusion à l'indignation légitime de son père.

M. Heuvels ordonna à la servante de sortir, par un geste qui n'admettait ni résistance ni hésitation. Alors, il revint à pas lents se placer devant sa fille, et la contempla pendant quelque temps dans un pénible silence. Il tremblait comme elle et ses joues étaient pâles. Ses yeux lançaient des éclairs de colère, et il serrait les poings avec menace; mais l'amertume de sa désillusion et la profondeur de son désespoir calmèrent son courroux, et deux larmes brûlantes jaillirent enfin de ses yeux. Alors, il dit d'une voix étouffée :

— Malheureuse! c'était donc là le secret que vous me cachiez avec tant de soin? Pendant que votre bouche me consolait par des paroles hypocrites, votre cœur brûlait d'amour pour mon ennemi! vous aimiez celui qui abrége et empoisonne ma vie! Ah! que Dieu me laisse mourir maintenant! Que me reste-t-il sur cette terre?

La jeune fille avait écouté jusqu'à ce moment tous les reproches dans une immobilité complète; mais le dernier l'atteignit si profondément, qu'elle se leva d'un bond, comme si elle avait tendu, dans cet effort suprême, tous les muscles de son corps. La vue des larmes qui mouillaient les joues de son père arracha de sa poitrine un cri de désespoir; elle tomba à genoux devant lui, et, lui tendant ses mains tremblantes :

— Oh! pardonnez-moi, mon père! dit-elle. Ne me condamnez pas! Ayez pitié de votre pauvre Adeline! Hypocrite! moi hypocrite? Que ma mère m'entende au ciel et soit témoin de la vérité de mes paroles! Après Dieu, je n'aime personne plus ardemment que vous;

mon amour pour mon bon père est sincère et sans bornes! Ah! ne me repoussez pas, ou je succombe à vos pieds!

M. Heuvels, encore profondément irrité, se recula et s'éloigna de sa fille. Elle se traîna après lui sur ses genoux, tout en pleurs; mais, lorsqu'elle vit qu'il se dirigeait du côté de la porte, elle rassembla toutes ses forces, s'élança vers lui en gémissant, le retint dans ses bras, l'embrassa malgré lui, et s'écria avec égarement :

— Non, mon père, vous ne sortirez point; vous m'écouterez, je le veux! c'est votre devoir! Condamnez-moi ensuite, écrasez-moi sous le poids de votre indignation, de votre haine... mais je ne souffrirai pas que Dieu ait à vous demander compte d'une si cruelle injustice! Non, non, n'essayez point de m'échapper; pour votre propre bonheur, pour la conservation de mes jours, je vous en conjure, écoutez-moi.

Le docteur savait bien que, lorsque Adeleine avait exprimé une aussi ferme résolution, il était difficile de résister à sa volonté. S'il parvenait à se dégager de ses bras, elle le suivrait partout et remplirait peut-être toute la maison de ses lamentations. Mieux valait donc l'écouter. Il y avait d'ailleurs dans la voix d'Adeline et dans ses yeux étincelants une puissance qui maîtrisait le docteur à son insu.

Le mécontentement au cœur et le rire du doute aux lèvres, il dit en montrant la table :

— Eh bien, asseyons-nous... Puisse la conscience de votre faute vous inspirer cette fois plus de franchise... Aimer mon ennemi! avoir de l'amour pour Adolphe Valkiers!

Lorsqu'ils furent assis tous les deux, le docteur reprit avec ironie :

— Vous voulez me faire accroire sans doute que vous ne l'avez jamais aimé?

— Non, mon père, je vous dirai tout, répondit-elle d'un ton solennel. Mais, je vous en prie, ayez pitié de moi! N'oubliez pas que je ne suis qu'une jeune fille, et que la faiblesse de mon cœur mérite votre indulgence. Oui, j'aime Adolphe depuis longtemps, peut-être depuis mon enfance, mais sans en avoir conscience. Ne vous impatientez pas, mon père, laissez-moi dire toute la vérité. Après le retour d'Adolphe au village, vous m'avez commandé de ne plus aller chez les Valkiers sans votre permission; je me suis soumise sans me plaindre, n'est-ce pas? Lorsque, après l'affaire chez le curé, vous m'avez imposé une séparation éternelle avec mes vieux amis, j'ai accepté la sentence sans murmurer, n'est-ce pas? Quoique cet éloignement des personnes qui sont liées à tous les souvenirs de ma vie m'affligeât profondément, il m'était cependant facile alors de vous obéir, car je ne connaissais pas encore le sentiment irrésistible qui s'était enraciné dans mon cœur. Dans cette solitude, dans ce silence perpétuel qui m'entoure lorsque vous êtes sorti, le secret de mon âme a fini par se dévoiler à mes yeux. Fidèle à ma promesse, je n'ai pas cessé de combattre contre moi-même; mille fois par jour, j'ai chassé l'image qui me poursuivait et élevé vers Dieu mes mains suppliantes pour lui demander des forces contre mon égarement...

— On ne se cache point de son père quand on ne se sent pas coupable, interrompit aigrement le docteur.

— Ce n'est pas seulement cette lutte pénible et incessante contre moi-même qui a, comme une fièvre maligne, miné mes forces et altéré ma santé, continua Adeline. Chaque jour, je me sentais poussée à vous révéler le secret de mes maux. O Dieu! qu'il m'eût eté doux et consolant d'épancher mes souffrances dans le sein de mon père; mais je n'osais pas, je ne le pouvais pas. A la seule pensée d'une pareille résolution, je frémissais de terreur. Quoi! moi, votre Adeline, votre Adeline, votre enfant bien-aimée, je vous aurais dit: « J'aime l'homme que vous regardez comme votre ennemi! » Je vous aurais, de mon plein gré, enfoncé le poignard dans le cœur? Oh! non, jamais! Mon seul devoir était de vous épargner cette douleur, ce secret terrible dût-il me rendre malade! Ma résolution fut prise et mon sort fixé. Je me serais sacrifiée, s'il l'eût fallu, à la tranquillité de mon père; à lui, comme à tout le monde j'aurais caché mon secret, et je l'aurais emporté avec moi dans la tombe. Ainsi, du moins, je vous aurais préservé de la douleur que devait infailliblement vous causer la découverte de ma faiblesse.

— Plût à Dieu que vous n'eussiez jamais trahi ce terrible secret! soupira M. Heuvels touché des paroles de sa fille. Quel amer désenchantement m'eût été épargné!

— J'ai faibli, mon père, j'ai succombé au récit inattendu de Barbe. C'est la vérité, je prie Dieu tous les jours qu'il éloigne Adolphe d'ici; j'aurais voulu fuir au bout du monde pour échapper à son souvenir; mais... apprendre qu'il va se marier avec une autre! voir mes chagrins raillés avec indifférence! n'est-ce pas, mon père, que mon cœur devait se briser à cette nouvelle inopinée!

Une grimace de colère contracta les traits du docteur, Adeline lui prit la main et poursuivit :

— Non, mon père, ne vous fâchez pas; ce n'était qu'une émotion passagère. Ayez pitié de votre pauvre enfant qui veut lutter contre son propre cœur, mais qui n'est pas assez forte pour résister à un coup si cruel. Maintenant la lumière a de nouveau éclairé mon esprit; au lieu de me désoler de ce mariage, je m'en réjouis, j'en suis heureuse, et je remercie Dieu, à qui il a plu d'élever cette barrière entre Adolphe et moi. Je trouverai la force de surmonter ma douleur. Je reprendrai ma gaieté en envisageant l'avenir avec conscience; je vous consolerai par ma bonne humeur. Désormais, je ne vivrai que pour vous, et je ,concentrerai toutes les forces de mon âme dans un seul sentiment : l'amour de mon bon, de mon tendre père !

Des larmes d'attendrissement brillaient dans les yeux du docteur; mais il continuait à regarder sa fille en silence.

Adeline joignit les mains et reprit :

— Je vous en prie, mon cher père, pardonnez-moi. Désormais, il n'y aura plus de secret entre nous. Vous m'aiderez à lutter contre mes souvenirs; fortifiée par vous, j'en triompherai. Oh! prenez pitié de moi; rendez-moi votre confiance, votre amour, je vous bénirai jusqu'à mon dernier soupir.

M. Heuvels, vaincu par les tendres supplications de sa fille, la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine, en disant d'une voix étouffée :

— Ah ! il ne leur suffisait pas de rendre votre père malheureux, ils devaient encore vous enlacer dans leurs

filets et faire saigner votre cœur par une cruelle blessure. Consolez-vous, Adeline; je vous pardonne, ma pauvre enfant!

Le père et la fille, serrés dans les bras l'un de l'autre, mêlèrent en silence leurs larmes d'amour...

IX

Depuis un quart d'heure, Adolphe était assis dans son cabinet, se demandant quelle réponse il porterait à sa mère. Le combat qu'il venait de livrer avait été pénible; car son visage portait la trace d'une souffrance violente et d'une affliction profonde. Cependant ses lèvres étaient relevées par un sourire tranquille et résigné qui témoignait de la plus complète soumission. Il n'était donc pas douteux que sa résolution ne fût prise de consentir, pour l'amour de sa mère, à un mariage qui, loin de le rendre heureux, lui préparait un avenir de souffrances. Cependant l'idée d'une indissoluble union avec Constance épouvantait son esprit. Alors, il lui échappait un geste de désespoir, et il levait les yeux au ciel comme pour demander à Dieu d'écarter de lui cette amertume; mais bientôt il reconnaissait l'inutilité de sa résistance contre l'arrêt de la fatalité, et il laissait retomber sa tête sur sa poitrine en poussant un profond soupir...

Enfin, il se leva avec résolution et dit :

— Pourquoi prolonger cette lutte cruelle? Elle n'a point d'issue; rassemblons toutes nos forces pour accomplir le sacrifice...

Il fit un pas vers la porte, puis s'arrêta tout à coup, comme retenu par une main invisible.

— Ainsi, je deviendrai l'époux de Constance, murmura-t-il. Feindre de l'amour pour elle et penser à une autre dont l'image remplit mon cœur depuis mon enfance! Tromper Constance; en retour de sa généreuse amitié, ne lui donner qu'une froide indifférence : ce mariage ne me rendrait-il pas coupable aux yeux de Dieu?... Hélas! et ma mère, ma pauvre mère! Peut-on être coupable quand on sacrifie toutes ses espérances à l'accomplissement d'un devoir? Et pourtant si l'image d'une autre femme restait placée entre Constance et moi?

Cette pensée le fit trembler. Il passa la main sur son front, et maudit sa propre irrésolution.

Au bout de quelques instants, ses sens troublés se calmèrent, et il reprit d'un ton triste et résigné :

— Non, c'est mon imagination qui me peint cette nécessité sous des couleurs si noires. Constance est une bonne et aimable fille; pourquoi ne pourrais-je pas l'aimer? N'a-t-elle pas la beauté du visage avec toutes les qualités morales qui rendent une femme digne d'être aimée?... Adeline? Mais je l'oublierai. Si elle m'a témoigné plus tôt une affection sincère, ce n'était que l'amitié qu'on porte au compagnon de son enfance... ou, si un autre sentiment est né dans son cœur, elle ne l'a jamais su. Depuis trois mois, elle fuit mon regard et dé-

tourne la tête pour ne pas me voir; elle est fâchée contre moi parce que mon séjour dans ce village contrarie son père. Peut-être partage-t-elle la haine de ce dernier contre moi? Pourquoi serais-je retenu par un fol espoir? Non, non, le sort en est jeté! Plus d'hésitation. Je vais combler les vœux de ma mère : Constance deviendra mon épouse chérie.

Il fit encore un pas vers la porte, puis s'arrêta sous le coup d'une pensée anxieuse.

— Ah! si Adeline portait dans son cœur le même sentiment que moi, soupira-t-il; si ce que j'ai cru lire dans ses yeux depuis mon retour au village, au lieu d'être une illusion, n'était que la vérité, de quel désespoir la nouvelle de ce mariage la frapperait! Ne m'accuserait-elle pas alors avec justice de lui avoir enfoncé le poignard dans le cœur, et de désenchanter sa vie sans pitié? Récompenser ainsi la tendre affection de celle qui me sourit depuis le berceau et qui semblait me promettre un attachement éternel!... O mon Dieu! puissiez-vous permettre dans votre bonté qu'Adeline apprenne avec indifférence la nouvelle de mon mariage!

En prononçant ces dernières paroles, il s'était lentement éloigné de la porte et rapproché de la chaise qu'il venait de quitter; et, comme si tout son courage l'eût abandonné, il laissa tomber ses coudes sur la table et cacha sa tête dans ses mains.

Pendant qu'il était plongé dans ses pensées, la porte de son cabinet s'ouvrit et se referma. Françoise entra sur la pointe des pieds, s'approcha de la table et dit à son frère d'une voix douce :

— Adolphe, vous restez seul si longtemps, que je

commence à m'effrayer. Vous faut-il donc tant de réflexion pour prendre un parti ?

— Non, ma sœur, répondit-il, ma résolution est prise; mais mon âme s'efforce de reculer de quelques instants encore le oui fatal.

— Le oui ! balbutia la jeune fille d'une voix étranglée. Vous accepteriez la main de Constance? C'est impossible, Adolphe.

— Pourquoi pas, ma sœur?

— Et Adeline ?

— Adeline apprendra mon mariage comme un événement très-ordinaire. Si tout était resté comme auparavant, elle aurait sans doute regretté mon éloignement du village; mais, dans l'état actuel des choses, elle aura raison de se réjouir du départ de l'ennemi de son père.

La froideur de ces paroles effraya Françoise; elle tendit les mains vers son frère et reprit d'un ton suppliant :

— O Adolphe, ne parlez pas ainsi! Ayez pitié d'Adeline ! Soyez certain que la nouvelle de votre mariage lui percera le cœur. Si un coup si cruel devait la frapper, avant peu elle serait couchée dans le cimetière! Elle vous aime, Adolphe, elle vous aime depuis des années!

— De l'amitié, une affection sincère pour le compagnon de ses jeux, murmura Adolphe avec embarras.

— Vous me parlez comme à une enfant, répliqua Françoise. Ah! vous le savez pourtant bien, mon frère, qu'elle vous aime d'un amour infini. Pourquoi me le nier, à moi, et vous le cacher peut-être à vous-même? Est-ce pour trouver la force nécessaire à l'accomplissement d'un acte d'ingratitude qui vous fait frémir?... Me serais-je trompée? Vous auriez le cruel sang-froid de

donner le coup de mort à Adeline ? Vous ne l'avez donc jamais aimée ?

— Plus, et plus ardemment que vous ne pouvez vous le figurer, ma sœur, répondit tristement le jeune homme. C'est ce sentiment seul qui rend si pénible le sacrifice de ma liberté ; mais je crois pouvoir espérer que l'affection qu'Adeline avait pour moi n'a point acquis la force de l'amour.

— C'est de l'égarement, Adolphe. Vous faites des efforts pour vous tromper vous-même. Est-il possible que vous n'ayez pas pénétré les secrets de son cœur ? Mais, depuis son enfance, Adeline n'a vécu pour ainsi dire que pour vous. J'aurais pu quelquefois, tout comme vous, me figurer qu'entre vous il n'y avait d'autre lien que celui de l'amitié, si votre long séjour à l'Université ne m'avait fait lire dans son cœur une chose dont elle-même ne se rendait pas compte..Ah ! si vous aviez pu la voir et l'entendre de loin ! Toute la journée, du matin au soir, votre nom était sur ses lèvres ; chaque fois que nous parlions du succès de vos études et que nous faisions des projets pour votre avenir, elle tremblait d'espoir et de crainte, et tournait ses regards vers le ciel avec une ferveur qui ne m'eût point paru naturelle, si je n'avais pas connu la source de son émotion. Elle souffrait de votre absence plus que ma mère et moi ; plus que nous, elle était impatiente et curieuse d'entendre le récit de vos occupations à l'Université. Les questions que nous vous faisions dans nos lettres, pour connaître jusqu'aux plus petits détails de votre existence à Louvain, nous étaient pour ainsi dire dictées par Adeline : elle voulait vivre avec vous et par vous, s'identifiait avec

votre existence, partageait vos travaux, vos peines et vos espérances. Dans son inquiétude continuelle, elle éprouvait un irrésistible besoin de prier Dieu : nous allions tous les jours à l'église et nous y restions des heures entières. Souvent je voyais des larmes briller dans les yeux d'Adeline; et, quand je lui demandais pour qui elle avait prié si ardemment, elle me disait qu'elle avait imploré la bénédiction du ciel pour son père et pour vous. Son père était heureux et bien portant, elle jouissait de toute sa tendresse; pourquoi donc aurait-elle eu des larmes d'attendrissement dans ses yeux?

Adolphe avait baissé la tête avec un découragement plus profond; ce fut en bégayant et d'une voix à peine intelligible qu'il répondit :

— Ma sœur, il est arrivé tant de choses depuis lors! Si le sentiment dont vous me parlez avait pris naissance dans le cœur d'Adeline, l'inimitié de son père l'aurait déjà étouffé.

— Comment pouvez-vous croire cela? reprit la jeune fille. Le jour où vous reveniez tout désespéré de chez le fermier Storck et de chez le boucher, l'hostilité de M. Heuvels contre vous existait déjà. Adeline l'avait peut-être vu se réjouir de votre aventure... Mais, elle, qu'a-t-elle fait pour vous consoler? Elle a ouvert devant vos yeux son cœur aimant afin de vous révéler le secret de son âme. Vous l'avez compris, ce secret, ne le niez pas, Adolphe. Il ne fallait pas moins que ce puissant moyen pour vous rendre si subitement le courage et vous relever de votre doute. Peut-être croyez-vous que l'attachement d'Adeline a diminué, parce qu'elle nous fuit et baisse les yeux quand nous la rencontrons? Oh! n'accu-

sez pas la malheureuse! Elle devient pâle et maigre, elle dépérit visiblement. Elle doit plier sous la volonté de son père; c'est une loi inexorable, mais, Adolphe, soyez certain que ce que souffre cette pauvre Adeline, personne ne pourrait le dire. Ah! cela doit être terrible!... Et maintenant pour la récompenser, vous lui feriez saigner le cœur, vous la condamneriez à une mort prématurée! Cette pensée m'arrache les larmes des yeux. Adolphe, Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

Les paroles de sa sœur avaient sans doute profondément ému le jeune homme, car son visage était pâle et ses membres étaient agités d'un tremblement nerveux. Il resta quelques instants silencieux; puis il leva lentement la tête et dit d'un ton triste :

— Ne pleurez pas, chère sœur; ne m'ôtez pas, je vous en prie, le courage qui m'est nécessaire pour accepter un sort aussi amer. Je le reconnais, Françoise, ce que vous dites, je le savais. Forcé par le devoir, je m'efforçais de rendre le sacrifice moins cruel pour moi-même. Oui, oui, j'ai aimé Adeline, et je l'aime encore! Moi également, je m'effraie et je tremble à l'idée que mon mariage lui brisera le cœur; mais que faire, ô Françoise? Conseillez-moi, si vous pouvez.

— Refusez la main de Constance

— Je ne puis refuser la main de Constance, ma sœur, Oh! si cela m'eût été possible, je n'aurais pas hésité un instant à prendre une résolution. Ce mariage doit sauver notre mère de l'abaissement, me donner les moyens d'adoucir et de rendre heureux les vieux jours de notre père, et de vous assurer, ma bonne et chère Francoise,

un sort convenable sur la terre. Si je refuse, alors nous retombons pour toujours dans l'état de gêne que notre mère et le grand-père déplorent déjà depuis si longtemps...

— Mais que vous fait cela, Adolphe, si c'est pour nous un bonheur de souffrir pour vous! interrompit la jeune fille.

— Je connais l'immensité de votre amour pour moi, répondit le jeune homme, et je ne doute pas que ma mère et grand-père ne renoncent de nouveau au sort qui leur sourit, si j'en manifeste le désir. Votre vie à vous tous est-elle autre chose qu'un long sacrifice pour moi? Mais maintenant mon tour est venu. Ce que je vais faire est la mort d'une espérance qui, comme une étoile brillante, éclairait mon avenir; cependant, quelque pénible qu'il soit, je remplirai le devoir qui m'est tracé. Allons, Françoise, retenez ces larmes. L'homme doit se courber avec patience sous le sort qu'il ne peut conjurer. Songez que notre position deviendrait insupportable par mon refus; le manque d'argent, les poursuites, la haine et l'inimitié de tous côtés abrégeraient la vie de notre bonne mère. Le notaire, si je repoussais son offre généreuse, en faisant à sa fille un sanglant outrage, croyez-vous qu'il me le pardonnerait jamais? Il me haïrait avec tout le feu de son indignation paternelle. Qu'adviendrait-il de nous, placés entre l'inimitié de M. Heuvels et la haine du notaire, les deux plus riches et les plus puissantes familles de la commune? Ai-je bien le droit de rendre malheureux notre mère, notre grand-père et vous, pour conserver un espoir dont la réalisation est devenue impossible.

Françoise paraissait vaincue; elle ne répondit pas. L'idée d'un mariage de son frère avec Constance la remplissait de désespoir. De nouvelles larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Malheureuse Adeline! sanglota-t-elle; pauvre agneau qui doit être sacrifié! O mon frère, s'il n'en peut être autrement, hâtez votre mariage, je vous en prie! Partons bien vite d'ici. Je ne veux pas entendre sonner le glas funèbre de celle qui nous a si fidèlement et si ardemment aimés; je ne veux pas accompagner son cercueil jusqu'à la tombe que le sort lui aura ouverte par vos mains!

Cette plainte, prononcée avec l'accent de la plus profonde douleur, arracha au jeune homme un cri d'angoisse, et il se tordit convulsivement les bras en disant d'une voix sombre :

— Le glas funèbre! son cercueil!... O mon Dieu! quelle épreuve! Et n'avoir pas à choisir: tristesse, malheur, désespoir de tous côtés... Que faire, ma sœur chérie, que faire?

Cette question resta sans réponse; un silence complet régna pendant quelque temps dans l'appartement. La jeune fille gardait les mains sur ses yeux pour retenir ses larmes. Le jeune homme, anéanti, regardait le sol d'un air égaré.

Ils étaient tellement absorbés dans leurs amères pensées, qu'ils n'entendirent pas le bruit d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte, à peine, lorsqu'une voix éclatante retentit dans le corridor, — une voix qui frappa le jeune homme de surprise, — celui-ci se leva pour dire précipitamment à sa sœur :

— Françoise, essuyez vos larmes. Il me semble que c'est M. Van Horst que j'entends. Vous savez bien, le monsieur du château qui fumait toujours. Il veut me parler sans doute...

La jeune fille se disposait à quitter le cabinet, lorsque, voyant que la porte s'entr'ouvrait déjà, elle se retira vers le coin le plus reculé de la chambre, où elle tâcha de se cacher dans l'embrasure d'une fenêtre.

La porte s'ouvrit entièrement, et M. Van Horst entra joyeusement dans la chambre; ses joues portaient la couleur de la santé, ses yeux brillaient de courage et de plaisir, et ses muscles indiquaient une grande force physique. Ceux qui l'avaient connu pâle et maigre auraient eu peine à le reconnaître.

Le jeune docteur, malgré son émotion, fut frappé d'étonnement à la vue d'un changement aussi radical. M. Van Horst lui laissa à peine le temps de lui souhaiter la bienvenue, et dit en lui serrant les deux mains:

— Ah! mon bon, mon cher docteur, je sens battre mon cœur de joie et de reconnaissance! Vous me regardez avec étonnement? La santé qui m'est rendue est votre ouvrage; oui, votre ouvrage, à vous seul. C'est à vous que dois la vie; et, si je l'oubliais jamais, je me reprocherais une pareille ingratitude comme un crime. Je ne vous ai pas écrit pendant ma longue absence afin de vous surprendre par une complète guérison, et me voici. Regardez ces joues pleines, ces bras nerveux. Ah! monsieur Valkiers, vous êtes encore jeune; mais votre tact médical est d'une admirable finesse.

— Je rends grâce à Dieu de m'avoir accordé la faveur de vous donner quelques bons conseils, répondit Adolphe

d'un air distrait; mais je le remercie encore plus, monsieur Van Horst, parce qu'il vous a donné la volonté de suivre ces conseils. C'est à votre propre force d'esprit que vous devez votre santé.

— Toujours également modeste! répondit M. Van Horst. Si mon jardinier ne m'avait pas raconté combien vous avez guéri de pauvres malades abandonnés; s'il ne m'avait expliqué comment vous avez su faire régner la force et la santé dans des masures où l'on n'avait jamais connu que la misère, la malpropreté et la maladie, vous pourriez me faire croire que ma guérison n'est qu'un heureux hasard. Monsieur Valkiers, vous devez avoir plus de confiance en vous-même et ne pas méconnaître les qualités et les talents dont le ciel vous a si généreusement doué. Il y a là, dans votre cerveau, un génie puissant pour la guérison des maladies humaines, n'en doutez pas.

Adolphe balbutia quelques excuses, puis il garda le silence. Il semblait distrait par des pensées tout à fait étrangères à ce que M. Van Horst venait de lui dire. Celui-ci lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Mais, dites-moi, mon cher docteur, n'avez-vous jamais senti qu'un village est une scène beaucoup trop étroite pour un homme comme vous? Le désir de demeurer dans une grande ville ne vous est-il jamais venu? Je gage que non, vous êtes si humble! Mais la science du médecin appartient à l'humanité: se sent-il la puissance de guérir beaucoup de malades, il n'a pas le droit de rester dans un endroit où il n'y en a que très-peu. Il me semble que, dans une grande ville, la célébrité et la fortune devraient infailliblement vous échoir en partage.

Je reconnais, mon bon monsieur Valkiers, qu'il y a bien un peu d'égoïsme dans mes paroles. Je ne veux plus habiter mon château; de temps en temps je viendrai y passer quelques jours; mais je me suis arrangé à Anvers une grande et confortable demeure. C'est là que j'habiterai désormais. Je voudrais être votre meilleur ami, vous voir tous les jours et jouir de votre conversation. Si vous vous vouliez consentir à venir demeurer à Anvers, j'y ai beaucoup d'influence, et, poussé comme je le serais par une vive reconnaissance, je vous procurerais bientôt, soyez-en sûr, assez de bons et de nombreux clients pour vous faire oublier votre modeste clientèle de village. C'est une idée qui me trotte dans la tête depuis plusieurs mois; qu'en dites-vous, docteur ?

Adolphe secoua la tête avec abattement.

Touchée par les paroles de M. Van Horst, Françoise s'était insensiblement rapprochée. Quoique ses yeux portassent encore la trace de ses larmes, un sourire où se lisaient à la fois la joie et l'inquiétude illuminait son visage, et son regard paraissait supplier M. Van Horst de redoubler d'efforts.

— N'est-ce pas, ma belle demoiselle, dit-il, votre frère devrait aller demeurer à Anvers ? C'est si triste d'user sa vie dans un village, quand on est né pour briller dans une grande ville !

Françoise garda également le silence.

— Mais qu'avez-vous tous les deux ? s'écria M. Van Horst étonné. Si je ne me trompe pas, ma jolie demoiselle, vous avez pleuré. Votre frère écoute à peine ce que je lui dis ; qu'est-il donc arrivé ici ? Pardonnez-moi

mon indiscrétion; mais cela me fait peine de voir souffrir celui qui m'a sauvé la vie.

Françoise répondit à voix basse :

— Mon pauvre frère a du chagrin parce qu'il ne peut pas aller demeurer en ville.

Le jeune homme tremblait et essayait par ses gestes de retenir les paroles sur les lèvres de sa sœur; mais Françoise, n'ayant plus devant les yeux que le triste sort d'Adeline, ne fit point attention aux gestes de son frère, et poursuivit :

— Voyez-vous, monsieur, le docteur, notre voisin d'en face, est devenu l'ennemi de mon frère; cela rend la vie amère à Adolphe et nous cause à tous un chagrin continuel. Nous ne sommes pas heureux.

M. Van Horst se frotta les yeux avec joie, prévoyant que l'accomplissement de son désir rencontrerait moins d'obstacles qu'il ne l'avait cru d'abord.

— Eh bien, mes bons amis, s'écria-t-il, quoi de plus simple alors que de dire adieu à un endroit où on ne peut pas vivre en paix? Allons, monsieur Valkiers, prenez une bonne résolution. Allez demeurer en ville : je réponds d'un succès complet.

— Impossible; je ne puis songer à pareille chose, répondit Adolphe. Je le reconnais, monsieur Van Horst, je remercierais Dieu si je pouvais acccomplir votre vœu; mais il y a des obstacles que je ne puis surmonter. Je vous remercie toutefois de votre bonté.

— Puis-je savoir quels sont ces obstacles?

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Aller demeurer en ville, répondit Françoise, est une chose qui, au commencement, exigerait de grandes

dépenses, monsieur. Nos parents ont fait de nombreux sacrifices : nous n'avons pas les moyens...

— Ah ! ah ! s'écria Van Horst en riant, n'est-ce que cela? Tant mieux! C'est l'argent qui vous manque! En effet, pour vous monter là-bas une maison convenable et vous mettre sur un pied qui ne soit point en désaccord avec votre profession, docteur, il faut encore une certaine somme. Bah! ne vous embarrassez pas de si peu ; pourquoi ne vouliez-vous pas me dire cela? Je devrais m'en formaliser. Vous m'avez conservé la vie, et vous doutez de mon obligeance! Tenez, soyez franc avec moi, car je veux vous faire du bien. Dites-moi, le défaut d'argent est-il la seule chose qui vous empêche d'aller demeurer en ville?

— Ma sœur vous a révélé un secret que je voulais tenir caché au moins pour vous, répondit Adolphe d'une voix plus faible. Je le lui pardonne, parce que c'est une pensée généreuse qui l'a fait parler. Maintenant que vous le savez, monsieur Van Horst, je vous dirai sans détour que ce serait pour moi un bonheur inexprimable de pouvoir quitter cet endroit. Rien ne me retient, si ce n'est le défaut des moyens pour aller demeurer ailleurs.

— Eh bien, c'est bon, docteur. Vous m'avez guéri d'un mal qui sans vous m'aurait infailliblement conduit au tombeau. Nous verrons si je suis impuissant à mon tour pour guérir votre chagrin. Dieu m'a donné en grande quantité les médicaments qui sont nécessaires pour cela. C'est dit : ne vous tracassez plus de cette affaire. Je vous prêterai de l'argent, je vous donnerai de l'argent, cela m'est égal; je ferai bien en sorte que vous ne soyez pas dans l'embarras pour me rendre tout, si

vous aimez mieux ne pas avoir d'obligation envers moi... J'ai à mon château trois ou quatre personnes de la ville qui m'attendent : je ne puis rester plus longtemps, elles s'impatienteraient; vous viendrez dîner chez moi demain, docteur; nous parlerons de notre beau projet, nous arrêterons nos plans définitifs. Pardonnez-moi, mes bons amis, de vous quitter sitôt, et excusez ma hardiesse. Je suis ainsi fait, mais croyez bien que cette rustique franchise n'amoindrit pas en moi le respect que je sens pour vous.

Il avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il se frappa le front du geste de quelqu'un qui se rappelle tout à coup une affaire oubliée; il glissa la main dans la poche de son habit, et dit en rentrant dans la chambre :

— Quelle distraction ! J'allais oublier le but principal de ma visite! Docteur, je suis venu pour vous payer vos honoraires. Vous riez? Vous voulez dire que les honoraires d'une simple visite ne peuvent pas monter très-haut. Je le sais bien. Aussi je ne prétends pas que je vous sois redevable pour cela d'une somme considérable. Connaissant votre timidité, j'ai fait moi-même votre état; j'ai compté ce que ma clientèle eût pu vous rapporter, si vous n'aviez pas eu le désintéressement d'envoyer votre malade à la ville.

Il tira de son portefeuille un papier cacheté qu'il déposa précipitamment sur un meuble à côté de lui, et courut vers la porte en ajoutant :

— Vous me donnerez un reçu demain. Restez, restez, mes amis, ne me reconduisez pas; au revoir!

A peine avait-il disparu, que Françoise sauta au cou de son frère en s'écriant :

— Adolphe, Adolphe, c'est un ange que Dieu nous envoie pour sauver Adeline... Quel bonheur! Maintenant, vous ne serez pas obligé d'épouser Constance.

Le jeune homme était si ému de cette délivrance inespérée, qu'il embrassa sa sœur sans avoir la force de répondre un seul mot. Ses yeux étaient mouillés de larmes, et un lumineux sourire éclairait ses traits. Peut-être, au fond du cœur, hésitait-il encore à se livrer entièrement à la joie; car, lorsqu'il se dégagea de l'étreinte de sa sœur, il murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— Que dira ma mère?

Françoise ne parut faire aucune attention à cette question; dans l'ivresse qui la transportait, elle courut prendre le papier cacheté, et, le tendant à son frère, elle lui dit avec impatience :

— Ouvrez, Adolphe, ouvrez-le donc! Qui sait ce qu'il contient? Le cœur me bat avec force; si par hasard ce papier renfermait le moyen de consoler et de réjouir notre mère?

Adolphe ouvrit lentement l'enveloppe cachetée. Elle ne contenait aucun écrit; mais d'un de ses plis s'échappèrent deux morceaux de papier imprimé qui tombèrent légèrement à terre. Chacun d'eux en ramassa un, et, après y avoir jeté les yeux, ils se regardèrent avec stupéfaction :

— Deux mille francs! balbutia Adolphe.

Mais Françoise, aussitôt qu'elle eut compris qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, poussa un cri de joie, et, ouvrant la porte, elle s'écria en élevant la voix :

— Mère, venez, venez vite! une bonne nouvelle, une heureuse nouvelle!

La veuve Valkiers, qui attendait impatiemment, dans une chambre voisine, la décision que son fils allait prendre relativement à son mariage avec Constance, parut aussitôt daus le cabinet et demanda en riant :

— Ah! ah! bonne nouvelle? Je puis donc aller annoncer votre consentement au notaire?

Françoise ne laissa pas à son frère le temps de répondre. Elle lui arracha le billet de banque, et, mettant les deux petits carrés de papier dans la main de sa mère, elle s'écria :

— Voyez, mère, ceci est pour vous, pour vous tout à fait. Adolphe l'a gagné légitimement. Ce sont les honoraires que lui donne M. Van Horst.

— Deux mille francs!

— Maintenant, vous ne serez plus embarrassée de payer le pharmacien d'Anvers, n'est-ce pas?

La mère regarda les deux petits chiffons de papier avec stupéfaction; puis, comme si elle doutait de la réalité de ce secours inattendu, elle leva les yeux sur Adolphe, pour lui demander ce que cela voulait dire.

— Je vais vous expliquer la chose, ma mère, dit le jeune homme. M. Van Horst a recouvré la santé. Il est devenu si fort et si bien portant, que c'est vraiment merveilleux. Il croit que c'est à mes avis qu'il doit d'avoir conservé la vie. Dans sa gratitude, il a voulu me récompenser pour ce bienfait supposé. Les deux mille francs sont le prix de mes soins, à ce qu'il dit. Ils nous appartiennent donc en toute propriété, et nous pouvons en disposer selon notre bon plaisir.

— Qu'il soit béni pour sa noble générosité! s'écria la veuve Valkiers. Que d'humiliations cet argent va nous

épargner ! car un mariage, Adolphe, nécessite une foule de frais. Les deux mille francs y passeront en grande partie, mais du moins nous ne devrons les emprunter à personne.

— Mais, ma mère, interrompit Françoise, il ne doit plus être question de ce mariage. Adolphe n'épouse pas Constance.

Un cri de pénible surprise échappa à la veuve Valkiers ; elle jeta sur son fils un coup d'œil sévère.

— Vous ne savez pas, ma mère, continua Françoise, sans laisser à personne le temps de parler, M. Van Horst veut absolument que nous allions demeurer à Anvers. Il donnera ou prêtera à Adolphe autant d'argent qu'il en voudra, il lui procurera de riches clients, il le protégera et l'aidera jusqu'à ce qu'il soit au-dessus du besoin. Adolphe doit aller dîner demain au château ; là, tout se décidera. Pourquoi mon frère se marierait-il, encore contre son gré, avec une personne qu'il n'a jamais aimée ?

— Adolphe, Adolphe ! gémit la veuve, est-il vrai que vous n'hésitez pas à refuser la main de Constance ? Pourriez-vous faire cet affront sanglant à des gens qui nous ont donné de si grandes preuves de leur générosité ? Enfant, vous ne savez pas de quelle ingratitude vous vous rendriez coupable devant Dieu et devant les hommes.

Le jeune homme saisit la main de sa mère, et répondit en la serrant avec tendresse :

— Écoutez-moi avec indulgence, ma mère, et, après cela, prononcez vous-même sur mon sort. Avant l'arrivée de M. Van Horst, j'étais décidé à remplir vos vœux et à épouser Constance. J'avais compris qu'on attendait de moi une chose qui devait vous sauver de la gêne et

des humiliations et assurer la paix de vos vieux jours. J'avais compris mon devoir, et je l'aurais accompli, sinon avec courage, du moins avec résignation et sans murmure. Et cependant, mère, la seule pensée de ce mariage faisait saigner mon cœur et me remplissait de crainte : j'étais convaincu que, tandis que mon sacrifice vous rendait le bonheur, il m'eût condamné, moi, à une vie d'amertume, à une souffrance éternelle.

— Mais pourquoi donc? demanda la mère avec étonnement.

— Il m'en coûte beaucoup de faire cette confidence même à vous, reprit le jeune homme profondément ému. Voyez-vous, ma mère, je n'aime pas Constance... j'aime Adeline. Certes, il ne me reste plus d'espoir que cet amour soit satisfait, mais c'est un sentiment que la mort seule étouffera dans mon cœur.

— Vous aimez Adeline! répéta la veuve; la fille de notre ennemi! elle qui vous hait, peut-être!

— Comment pouvez-vous dire cela, mère? s'écria Françoise. Adeline dépérit et penche insensiblement vers la tombe, parce que son amour pour mon frère est sans espoir. S'il avait accepté la main de Constance, soyez sûre que nous n'aurions pas quitté le village assez vite pour ne pas voir porter la pauvre Adeline au cimetière, et vous souhaitez qu'Adolphe perce ce noble cœur, qui n'a jamais cessé de nous aimer tous avec ardeur! Ah! chère mère, ne l'obligez pas à être la cause de la mort d'Adeline! Il n'aurait plus de repos sur la terre, et Dieu, dans sa colère, nous punirait d'une pareille cruauté.

La veuve Valkiers était profondément émue; une larme

brillait dans ses yeux. Adolphe lui serra les mains de nouveau.

— Considérez, ma mère, dit-il, quel serait mon lot avec Constance. Assis à ses côtés, je penserais sans cesse à une autre. Il me faudrait la tromper, feindre de l'amour pour elle, lui parler un langage hypocrite qui ne viendrait pas du cœur; ne comprenez-vous pas, ma mère, toute l'horreur d'une pareille position? Malgré mon respect, ma gratitude pour Constance, je ne pourrais m'empêcher de l'accuser dans le fond de mon âme d'être la cause du malheur de ma vie.

— Quelle révélation! si je l'avais su! soupira la veuve.

— Eh bien, ma mère, prononcez vous-même, dit le jeune homme, puis-je accepter la main de Constance?

— Non, non, il ne faut plus penser à ce mariage... Mais comment, comment ferons-nous connaître ce refus au notaire?

— Que grand-père aille le trouver, interrompit Françoise. Un pareil message est certainement difficile et désagréable; mais que pouvons-nous y faire? La nécessité l'exige.

— Grand-père ne voudra pas se charger de ce message, et il ne convient pas qu'il s'en charge, répondit la veuve en réfléchissant profondément: il s'agit ici de secrets qui doivent rester cachés. Une mère seule peut traiter ces sortes d'affaires avec la prudence voulue.

Adolphe lui sauta au cou et répondit:

— Merci, merci, ma mère! soyez bénie pour tant d'amour!

— Et maintenant, mes enfants, suivez-moi, dit la vieille femme d'un ton calme. Grand-père est en haut.

Laissez-moi le soin, Adolphe, de lui faire comprendre que votre mariage avec Constance serait un malheur pour nous tous.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Françoise en battant des mains avec joie. Cette bonne Adeline, si elle pouvait savoir ce qui se passe ici!

Et tous ensemble quittèrent le cabinet pour aller trouver le vieillard, qui attendait avec impatience le consentement d'Adolphe.

X

Dans une chambre dont les rideaux étaient baissés pour tempérer l'éclat de la température, M. Heuvels était étendu sur un lit. Ses yeux étaient fermés, et il paraissait dormir; mais de temps en temps un mouvement convulsif trahissait les souffrances physiques auxquelles il était en proie et les peines morales contre lesquelles il luttait vainement.

Adeline, la tête penchée sur sa poitrine, était assise près du lit de son père; elle paraissait avoir pleuré beaucoup et longtemps; car sa douleur ne s'exprimait plus que par des soupirs sourds et des sanglots étouffés.

Au pied du lit, près d'une table chargée de fioles, de linge et de tisane rafraîchissante, était assise Barbe, la servante. Elle regardait tristement la figure pâle de son

maître et retenait son souffle, de peur de troubler le repos qu'il paraissait goûter.

Les craintes de M. Heuvels pour sa santé menacée s'étaient réalisées.

Peu de jours après celui où il avait appris l'amour de sa fille pour Adolphe, on était venu appeler M. Heuvels, très-tard dans la soirée, pour aller à la ferme de la Croix. Le domestique, qu'on lui avait dépêché, lui apprit que la maladie avait empiré subitement, et que l'on craignait de voir arriver sa dernière heure. Il ajoutait que ses maîtres avaient jugé convenable de faire venir deux médecins, et qu'il avait l'ordre de ramener avec lui M. Valkiers.

M. Heuvels ayant à sa disposition une voiture et deux bons chevaux, il n'était pas nécessaire qu'il se dépêchât pour arriver à la ferme avant Adolphe, qui devait aller à pied. Mais une pensée étrange s'était enracinée dans l'esprit du vieux docteur : il s'était persuadé qu'Adolphe n'avait sur lui d'autre avantage que sa jeunesse, et que, par conséquent, ce qu'il avait de mieux à faire pour combattre son concurrent, c'était de montrer qu'il ne lui cédait ni en force ni en activité.

M. Heuvels fit atteler en toute hâte son meilleur cheval, se plaça derrière le cocher dans la voiture découverte, et donna l'ordre du départ. Le vent soufflait du nord-est, il faisait un temps froid et humide ; mais le docteur s'enveloppa dans un épais manteau pour se protéger contre la fraîcheur de l'air.

A une assez grande distance de la ferme de la Croix, les chemins étaient impraticables pour les voitures, surtout la nuit. Le vieux docteur se vit donc obligé de faire

près d'une demi-lieue dans la boue et dans l'eau par une obscurité profonde.

Lorsqu'il arriva à la ferme, il trouva, comme il l'avait prévu, que le fermier, qui était atteint d'une affection des hypocondres ou de la rate, s'était imaginé qu'il était en danger de mort, quoiqu'il n'y eût en réalité rien de changé dans son état. Pour calmer les nerfs agités du malade, il lui tira quelques onces de sang; puis il quitta la ferme après avoir attendu quelques moments, et courut en toute hâte par le chemin boueux vers sa voiture, qui l'attendait à une demi-lieue de là.

Il n'avait plus aucune raison pour se fatiguer ainsi outre mesure, puisque sa visite était faite. Et cependant il marchait à pas pressés et pataugeait tout haletant dans la boue du chemin, sans prendre nul souci de la sueur qui coulait de son front à grosses gouttes.

Il désirait croiser son jeune concurrent bien loin de la ferme, pour lui faire comprendre combien il pouvait avoir d'avance sur lui, à l'occasion, et afin de l'humilier par le sentiment de son insuffisance. C'était certainement une basse vengeance; mais, depuis que M. Heuvels avait reçu les confidences de sa fille, sa haine contre Adolphe s'était changée en une passion maladive, et il eût fait avec joie à Valkiers tout le mal possible, comme s'il eût été en état de légitime défense contre le plus perfide ennemi.

Ce fut avec un sentiment de joie triomphante qu'il rejoignit sa voiture.

Il n'avait pas rencontré Adolphe: celui-ci devait donc être encore loin en arrière.

Le docteur monta dans sa voiture et dit au domes-

tique de faire aller le cheval aussi vite que le permettaient l'obscurité et le mauvais état des chemins.

Pendant qu'il regardait sur la bruyère pour tâcher de découvrir Adolphe, il ne remarqua point que le vent jouait sous les plis de son manteau entr'ouvert, et qu'insensiblement il se laissait pénétrer par l'humidité de la nuit. Bientôt il sentit des frémissements intérieurs, puis un frisson soudain parcourut son corps de la tête aux pieds et le serra d'une étreinte glaciale. Il craignit d'avoir pris un refroidissement, s'enveloppa plus étroitement dans son manteau, et se blottit du mieux qu'il put dans le coin de la voiture sans chercher davantage à apercevoir Adolphe.

Rentré chez lui, il se coucha et s'endormit aussitôt; mais, longtemps avant le jour, il s'éveilla tout oppressé et ressentit des douleurs internes très-vives. Il fut pris d'une toux sèche: chaque fois que sa respiration faisait entrer l'air dans ses poumons, il sentait au côté droit de la poitrine un point douloureux comme si on y enfonçait un couteau à plusieurs reprises; une sueur froide mouillait son front et le frisson de la fièvre faisait trembler tous ses membres.

Pour lui, il n'y avait pas de doute possible: il avait une inflammation de la plèvre, peut-être même une fluxion de poitrine; mais, quelle que fût sa maladie, pleurésie ou pneumonie, elle l'affligeait et l'effrayait au plus haut point, parce qu'il se disait qu'elle pouvait le tenir cloué sur son lit pour longtemps, et que ses clients allaient se trouver exposés sans défense aux séductions de son concurrent.

Il fit monter à cheval son domestique et l'envoya, dans

un des villages avoisinants, chercher sans aucun retard un médecin et un chirurgien qui étaient de ses amis.

Le soleil n'était pas encore levé, que déjà ceux-ci se trouvaient devant le lit de M. Heuvels; ils reconnurent immédiatement les symptômes d'une pleurésie aiguë.

M. Heuvels n'avait pas choisi ses amis parmi les hommes les plus instruits des environs; au contraire, son amitié pour eux prenait uniquement sa source dans leur communauté de haine contre les innovations de la science et dans un même système de remèdes qui avait toute leur confiance.

La pleurésie étant un mal qui, d'après le sentiment commun des maîtres, rend nécessaires, au premier abord, d'abondantes saignées, ces trois partisans du système d'épuisement furent d'avis qu'il fallait saigner jusqu'à ce que l'inflammation cessât complétement, faute d'aliment.

Une première saignée fut prolongée jusqu'à ce que le docteur Heuvels tomba en défaillance. Dans le courant du même jour, on lui mit quarante sangsues sur la poitrine. Pendant les deux jours suivants, on renouvela ces violentes saignées, et si, ensuite, on commença à les modérer; ce fut peut-être uniquement parce qu'il devenait difficile de tirer beaucoup de sang à un homme dont les veines n'en contenaient presque plus.

Cependant les symptômes du mal si vigoureusement attaqués ne disparaissaient point. La toux avait bien diminué un peu depuis le quatrième jour, et la respiration était plus libre; mais le malade continuait à se plaindre de douleurs vives, principalement dans la région de l'estomac, et prétendait souffrir plus qu'auparavant.

ressentait aussi des douleurs nerveuses dans la tête, sous les côtes, et même dans la face.

Un des deux amis, c'était le chirurgien, se hasarda à demander si ces symptômes n'étaient point la conséquence de la perte de sang, et s'il n'était pas utile de soutenir les forces du malade par quelques aliments réconfortants; mais M. Heuvels, qui sentait son cœur battre avec force, combattit cette opinion et exprima le désir qu'on eût recours, par intervalles, à de nouvelles applications de sangsues pour combattre l'inflammation. D'une nourriture quelconque, il n'en pouvait être question.

Depuis ce moment, l'état de M. Heuvels empira d'une manière alarmante. Sa peau devint diaphane et prit la transparence de la cire blanche que l'âge a jaunie. La teinte vermeille de ses lèvres et de ses yeux s'effaça complétement, et il finit par ressembler à un spectre, à une personne dont la dernière heure va sonner à chaque instant. Toutefois, il avait conservé le plein usage de ses sens; et, bien que parler le fatiguât, il s'efforçait encore de consoler sa fille et de la tromper sur son état.

Si M. Heuvels avait pu douter de l'amour sans bornes de sa fille, ces quelques jours de maladie lui eussent donné une foi pleine et entière en la tendresse et l'ardeur de son attachement; car sa douleur était immense et son dévouement admirable. Nuit et jour, elle avait veillé près du lit de son père et épié ses moindres désirs avec une sollicitude inquiète. Ni ordres ni prières n'avaient pu la décider à demander au sommeil quelques heures de repos. Lorsque, durant une longue nuit de

veille, domptée par la fatigue, elle s'endormait sur sa chaise, une toux, un soupir de son père suffisait pour la réveiller en sursaut; et, avant qu'il eût eu le temps de demander quelque chose, elle approchait de ses lèvres la coupe contenant une tisane rafraîchissante et murmurait à son oreille de douces paroles d'amour et d'encouragement.

Pauvre Adeline! elle paraissait vieillie de dix ans pendant ces quelques jours. Ses yeux, fatigués par les veilles continuelles et enflammés par les larmes, étaient enfoncés dans leurs orbites. Ses joues étaient ternes, ses lèvres décolorées; tout son visage était si flétri et si contracté, qu'au premier coup d'œil on l'aurait crue aussi malade que son père.

Il y avait un motif secret qui augmentait son chagrin et la plongeait dans le désespoir : elle avait la conviction intime que la maladie de son père était facile à guérir, mais que les deux médecins qu'il avait fait appeler ne possédaient pas la science nécessaire. Au contraire, elle les accusait dans son esprit d'avoir, par leur traitement, conduit son père si près de la tombe. Pour elle, il n'y avait dans les environs qu'un seul homme qui pût infailliblement rendre la santé à son père, si Dieu permettait qu'il le vît.

Une fois déjà, après de longues hésitations, elle avait osé balbutier à l'oreille de son père le nom d'Adolphe; mais M. Heuvels, en entendant prononcer ce nom détesté, avait montré une indignation si violente, et prononcé des imprécations si furieuses, qu'Adeline, le cœur brisé, avait reconnu l'inutilité de ses efforts et renoncé à tout espoir sur ce point.

Si le docteur était couché les yeux fermés et feignait de dormir, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, c'est que la crainte d'une mort prochaine l'avait saisi au cœur, et qu'il n'osait prononcer un mot, de peur de trahir ses inquiétudes et de mettre le comble au désespoir de sa fille. Déjà, depuis la veille au soir, il avait senti que la peau de ses jambes se tendait; pendant la nuit, cette sensation avait augmenté, et, vers le matin, il avait reconnu avec terreur que ses membres inférieurs se remplissaient d'eau. Il ne doutait pas que ce ne fut le présage d'une fin prochaine.

Sans dire pourquoi, il avait envoyé son domestique quérir ses amis le docteur et le chirurgien, et, en attendant leur arrivée, il dissimulait sa frayeur et se tenait tout à fait immobile.

Malgré ces précautions, Adeline avait remarqué que le mal de son père s'était sensiblement aggravé, et la sortie empressée du domestique avait fait naître en elle un sinistre pressentiment.

Pendant qu'elle était assise au chevet de son père, sans faire un mouvement, et plongée en apparence dans un profond assoupissement, des frissons d'inquiétude parcouraient tout son corps et faisaient monter à ses lèvres des sanglots étouffés.

Cependant, petit à petit, son esprit parut sortir de l'abattement où il était plongé, et d'étranges pensées vinrent l'assaillir; car elle se mit à secouer la tête avec désespoir, à se tordre les mains et à remuer les lèvres comme si elle parlait à quelqu'un, et elle effraya la servante par des gestes qui ressemblaient à des signes d'égarement.

Tout à coup Adeline sauta sur ses pieds sous le coup d'une émotion singulière. L'ardeur d'un courage fiévreux éclairait son visage, et tout en elle indiquait qu'elle venait de prendre une résolution grave et solennelle... Elle contempla son père pendant quelques instants; mais, en voyant qu'il dormait, elle poussa un cri déchirant et se laissa retomber sur sa chaise.

Surpris par ce cri douloureux, M. Heuvels tira sa main de dessous les couvertures, comme pour demander la main de sa fille, et prononça son nom avec tendresse.

Adeline se leva de nouveau, déposa un baiser sur le front de son père et lui dit d'une voix tremblante, en se penchant sur le lit et en pressant ses mains avec ardeur :

— Oh! mon cher père, pardon, pardon! J'ai quelque chose à vous dire; j'hésite, je tremble, car je sais que je vais vous faire de la peine; mais une force irrésistible me pousse. Il y a une voix secrète qui me crie du fond de mon cœur que vous pouvez guérir, que vous guérirez. Cette voix me révèle le moyen de vous sauver; elle me dit que les médecins qui vous traitent n'ont pas la science nécessaire pour cela; elle me montre un homme et me répète sans cesse : « Voici le seul en qui vous pouvez espérer!... » Ah! mes paroles vous irritent déjà; votre regard sévère m'ôte tout mon courage. Oui, oui, je vous comprends : vous me reprochez d'oublier si tôt mes promesses, d'oser désobéir au meilleur des pères, même pendant qu'il est étendu sur son lit de souffrance; mais comment éviter ce reproche? Le prix offert à ma désobéissance, c'est votre santé, c'est votre vie peut-être! Croyez que rien ne me guide que mon

amour pour vous. Mon père, ô mon père! ayez pitié de moi! Souffrez que M. Valkiers vous voie. Je me soumettrai à tout ce qu'il vous plaira de décider, quand même vous voudriez éloigner de vous votre pauvre Adeline; mais qu'il vienne, qu'il vienne seulement pour un instant!

— Inconcevable aveuglement! dit M. Heuvels. Là où deux hommes mûrs, sages, expérimentés, ont été impuissants, un jeune homme sans expérience ferait des miracles! Le chagrin vous fait perdre la tête, malheureuse enfant insensée!

— Insensée! répéta Adeline avec plus d'animation. Peut-être est-ce une folie, en effet, que ma croyance dans le savoir, la puissance et le succès d'Adolphe; mais cette foi, mon père, est si fermement et si solidement enracinée en moi, que je remercierais Dieu pour votre guérison, dès le moment où vous laisseriez tomber de vos lèvres la permission que je demande pour Adolphe. Ah! consentez à le recevoir, je vous en supplie! je vous le demande à genoux, comme le plus grand bienfait que vous puissiez accorder à votre enfant; par grâce, donnez-moi cette dernière preuve de votre amour!... Hélas! vous refusez? Non, non, cher père, ne me brisez pas le cœur, ne soyez pas impitoyable, ne me réduisez pas au désespoir!

— Quelle raillerie amère! soupira le malade avec découragement. J'irais invoquer le secours de mon ennemi? Mais oubliez-vous donc que c'est lui qui a empoisonné ma vie, et ne comprenez-vous pas qu'il se réjouirait de ma mort comme d'un triomphe définitif?

Ces mots frappèrent Adeline d'épouvante et lui arrachèrent un cri perçant; mais elle parvint à maîtriser son émotion et dit :

— Mon pauvre père, soyez clément pour moi, et ne vous offensez pas de la hardiesse de mes paroles. Vous vous trompez, Adolphe n'est pas votre ennemi. Il vous a fait beaucoup de mal, c'est vrai, mais il était innocent; la gêne, le besoin d'argent, la pauvreté imminente contre laquelle il voulait protéger sa mère, l'ont forcé de devenir votre rival; jamais il n'a fait volontairement ou sciemment quelque chose pour vous nuire; je suis bien certaine que, malgré votre animosité contre lui, il n'a jamais cessé de vous respecter et de vous aimer.

Un sourire amer plissa les lèvres du docteur.

— Ah! s'écria Adeline, si l'on disait à Adolphe : Donnez quelques années de votre vie pour allonger celle du père d'Adeline, vous croyez qu'il hésiterait? Non, non!

— Ce n'est pas son moindre tort, grommela M. Heuvels, d'avoir aveuglé à ce point une fille innocente, qu'elle croie pouvoir accuser son père. Si je pouvais oublier tous les autres maux qu'il m'a faits, celui-ci est un tort que mon âme refusera de pardonner même au delà du tombeau.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur l'oreiller avec un soupir de désespoir et garda quelques instants le silence; puis, comme si une force irrésistible la poussait, elle releva la tête, joignit ses mains suppliantes et reprit de sa voix la plus douce :

— Mon cher père, votre cœur est bon et généreux; mais vous vous êtes trompé : c'est la fatalité qui a été la

cause de l'éloignement et de la méfiance qui règnent entre vous et Adolphe, et c'est sur lui seul que vous en avez rejeté la faute, et vous dites que vous refuserez jusqu'au delà du tombeau de lui pardonner? Ces paroles terribles me font frissonner d'angoisse et me remplissent de crainte. O mon Dieu! si votre main devait s'étendre sur nous, l'âme de mon père paraîtrait devant vous avec un sentiment injuste de haine! Hélas! hélas! cette pensée est bien cruelle! Ah! ayez pitié de vous-même, mon père; acceptez la santé qui vous est offerte pour prix d'une simple complaisance; laissez-vous fléchir, rendez votre enfant heureuse par une bonne parole. Grâce, grâce! ne repoussez pas mon ardente prière!

— Comment pouvez-vous douter de sa perfide méchanceté? s'écria M. Henvels avec indignation. La blessure qu'il vous a faite au cœur par les faux bruits de son mariage avec Constance est encore saignante... Et vous voulez que je l'appelle? Savez-vous bien ce que vous désirez de moi? J'irais implorer l'assistance de mon ennemi; feindre d'avoir confiance dans son expérience; suivre ses prescriptions et me soumettre à ses ordres?... Mais ne comprenez-vous pas, malheureuse enfant, qu'une pareille humiliation suffirait pour me faire mourir sur-le-champ?

La jeune fille recula d'épouvante en entendant ces mots; elle se laissa tomber sur sa chaise en jetant un cri d'angoisse, et cacha son visage dans ses mains.

La servante, touchée de l'excès de la douleur d'Adeline, se leva à son tour, s'approcha du lit et dit au docteur d'une voix calme et tranquille :

— Monsieur, comment pouvez-vous être si cruel? Non, ne soyez pas inexorable; accordez à Adeline ce qu'elle implore si ardemment de votre bonté. Je crois aussi qu'elle a tort de mettre tant d'aveugle confiance dans la science de M. Valkiers; mais, sa foi fût-elle une folie, vous devriez trouver dans votre cœur paternel assez d'indulgence pour exaucer sa prière.

— Vous aussi, Barbe? dit M. Heuvels avec un douloureux étonnement. Oubliez-vous donc que, si je suis étendu si misérablement sur ce lit, la faute en est à lui?

Adeline avait levé la tête et jeté sur la servante un regard plein de gratitude et de supplications.

— Il est vrai, mon bon maître, reprit Barbe, M. Valkiers est la cause de tout votre chagrin. Vous a-t-il nui avec intention? Dieu seul peut le savoir. Mais, quand même il serait positivement coupable envers vous, serait-ce une raison pour étouffer dans votre cœur tout sentiment de pitié pour la douleur de votre fille? Vous avez vu ce dont sa tendresse pour vous l'a rendue capable. Depuis six jours et six nuits, elle n'a point approché de son lit; elle a repoussé toutes nos prières pour vous veiller, vous soulager et vous consoler. Cent autres auraient succombé à la peine; mais elle, soutenue par son amour et par son admirable dévouement pour vous, supporte sans plier toutes les fatigues. N'a-t-elle point quelque droit à votre indulgence? Elle croit que M. Valkiers peut vous guérir; elle vous supplie à mains jointes de le laisser venir pour un seul instant, et vous, maître, vous repoussez impitoyablement les prières de votre enfant! Soyez mieux inspiré; faites un noble effort

sur vous-même, et accordez à Adeline la grâce qu'elle implore de votre bonté.

Le malade regarda la servante d'un œil courroucé; mais il ne répondit point. Ce silence fit naître un espoir soudain dans le cœur d'Adeline. La jeune fille éplorée se laissa tomber à genoux devant le lit, leva les mains vers M. Heuvels et s'écria :

— Père, père, ayez pitié de moi; voyez couler mes larmes, entendez mes sanglots! Laissez venir Adolphe, je suis sûre qu'il vous guérira. Le ciel m'est témoin que, pendant que ma bouche prononce cette prière, je suis pure de tout autre sentiment que mon amour pour vous. Au nom de ma défunte mère, au nom de tout ce que j'ai souffert, au nom de votre vie menacée, laissez-vous fléchir! Permettez qu'Adolphe vous voie et qu'il juge de la nature de votre maladie. Mon père, mon père bien-aimé, que Dieu vous bénisse pour votre bonté infinie!

— Jamais Adolphe Valkiers n'approchera de mon lit, Adeline; pas même si j'avais la même confiance que vous! Cessez vos efforts : vous me fatiguez extrêmement.

Telle fut la sentence qui répondit aux prières de la pauvre fille. Elle, anéantie et presque folle de désespoir, se traîna jusqu'à sa chaise et s'abîma dans une douleur muette.

Longtemps le silence le plus complet régna dans la chambre; la servante avait également repris sa place; le seul bruit que l'on entendît était la respiration du malade, et, de temps à autre, un sanglot déchirant qui s'échappait avec effort de la poitrine d'Adeline.

Barbe fut la seule qui, à ce moment, entendit une

voiture s'arrêter devant la porte. Elle s'approcha du lit en disant :

— Maître, voilà les docteurs.

Le docteur montra Adeline et murmura :

— Faites ce que je vous ai dit, Barbe, et puis revenez.

— Venez, Adeline, dit la servante en prenant le bras de la jeune fille et l'obligeant à se lever de sa chaise ; venez, vous savez que votre père veut être seul avec les médecins.

Adeline se laissa conduire sans aucune résistance dans une chambre écartée où elle s'assit sur un banc de repos, épuisée, désespérée et brisée.

— Ne vous laissez pas abattre ainsi, pauvre enfant! dit Barbe avec un sentiment de profonde compassion. Nous nous trompons probablement dans notre crainte ; les docteurs sont là maintenant; ils trouveront des raisons pour nous tranquilliser.

— Les docteurs ! gémit Adeline avec l'accent d'une ironie navrante. Un seul peut le guérir...

— Non, vous avez tort, répliqua la servante. C'est une croyance maladive, Adeline. M. Valkiers peut être un médecin instruit et habile ; mais qu'il puisse faire des miracles là où d'autres sont impuissants, vous ne le croyez pas fermement, n'est-ce pas? C'est simplement un espoir! Qui sait si votre père ne fera pas appeler M. Valkiers; je lui en parlerai encore. Restez ici jusqu'à ce que les docteurs aient terminé leur consultation. Je viendrai vous avertir et vous rapporter ce qu'ils auront dit et décidé.

Adeline paraissait avoir perdu connaissance; elle ne

remarqua même pas que la servante l'avait laissée toute seule dans cette grande chambre, où elle était assise, écrasée sous le poids de son chagrin. Une demi-heure se passa sans qu'elle fît le moindre mouvement.

Ce fut seulement lorsqu'elle entendit un pas s'approcher dans le corridor qu'elle leva la tête et jeta vers la porte un regard anxieux.

Elle allait apprendre ce que les docteurs avaient auguré de l'état de son père.

— Sont-ils partis? Puis-je retourner près de mon père? demanda-t-elle.

— Non, ils ne sont pas encore partis.

— Ainsi vous ne savez pas ce qu'ils ont dit?

La servante surmonta avec effort sa propre inquiétude, prit la main de la jeune fille et répondit avec une apparente tranquillité :

— Oui, Adeline, je connais l'opinion des médecins sur l'état de votre père. Ils disent que, depuis hier, quoiqu'il n'y ait pas d'amélioration sensible, le mal n'a point augmenté. De danger, du moins de danger immédiat, il n'y en a pas, et ils croient qu'une crise favorable va survenir dans la maladie.

— Ah! s'ils pouvaient ne pas se tromper! s'écria Adeline, dont les yeux brillèrent d'un joyeux espoir.

— Mais je dois vous dire encore une chose, reprit Barbe avec embarras, une chose qui pourrait vous effrayer, Adeline, si vous ne l'envisagiez pas comme elle est en réalité. Ne croyez pas que ce soit une recommandation des médecins; votre père lui-même en a exprimé le désir, et, quoique les médecins lui aient fait comprendre qu'il n'y avait pas l'ombre d'une néces-

sité, il a insisté pour qu'on fît venir son confesseur...

— Malheur à moi ! s'écria Adeline. Mon père doit être administré ! Il va mourir ! Ah ! que je puisse du moins le presser encore une fois dans mes bras !

Elle voulait courir vers la porte ; mais la servante lui barra le chemin, et, lui serrant les mains de nouveau :

— Adeline, reprit-elle, je vous ai dit la vérité; vous vous effrayez à tort. Si cela dépendait de la volonté des médecins, on n'apporterait pas le viatique ici aujourd'hui. N'allez pas auprès de votre père; on est en train de lui appliquer encore quelques sangsues sur la poitrine.

— Les bourreaux ! Du sang, toujours du sang ! murmura Adeline avec horreur.

— Ils veulent tenter par ce dernier effort de triompher de l'inflammation qui subsiste toujours dans la poitrine. Et pour preuve qu'il n'y a pas de danger, Adeline, je n'irai que dans deux heures avertir le curé que votre père l'attend dans le courant de la journée.

La jeune fille tomba tout à coup dans une méditation profonde et parut concentrer toutes les forces de son esprit sur une seule idée.

— Le curé ! s'écria-t-elle avec chaleur. Adolphe a sauvé le curé d'une mort presque certaine. Le bon prêtre aura foi en l'habileté d'Adolphe et en la puissance de son savoir. Donnez-moi mon manteau, Barbe. Vite! vite !

— Quelle est votre idée ? Que voulez-vous faire ?

— Tout espoir n'est pas perdu ; j'irai prévenir le curé: il chassera du cœur de mon père le sentiment de haine

qui l'anime contre Adolphe. Ah! si je pouvais réussir dans cet effort suprême!

— Mais, Adeline, objecta la servante, vous ne pouvez pas traverser la rue avec ces joues pâles et ces yeux rougis par les larmes?

— Quoi! je serais honteuse d'avoir pleuré près du lit de mon père mourant! exclama la jeune fille. Allons, chère Barbe, ne me retenez pas davantage, c'est un parti pris, et je l'accomplirai, dussé-je passer à travers le feu pour aller à la cure. Vite, mon manteau et mon chapeau!

Elle descendit l'escalier en courant, derrière la servante, s'habilla avec une hâte fiévreuse, et sortit précipitamment sans ajouter un mot.

XI

Adolphe était assis dans son cabinet devant sa table d'étude. Un grand nombre de volumes de toute dimension étaient ouverts devant lui, et il paraissait comparer avec attention le contenu de deux ou trois d'entre eux.

En jetant les yeux sur ces divers ouvrages, on aurait pu s'assurer qu'ils étaient tous ouverts à des chapitres qui traitaient de différentes inflammations des organes respiratoires, et principalement de la pleurésie.

Pendant qu'il était ainsi plongé dans sa lecture, sa sœur entra dans son cabinet et lui dit avec l'expression d'une sincère tristesse :

— Adolphe, le jardinier de M. Heuvels a dit tout à l'heure au forgeron que son maître va très-mal. Vous voulez nous faire croire que sa maladie ne présente aucun danger; mais je ne sais pas comment cela se fait, je suis agitée par une inquiétude étrange.

— Vous avez tort, je vous le répète, Françoise, répondit le jeune docteur. Avant-hier, j'ai rencontré M. Van Hoof, le chirurgien. Il m'a expliqué le cas : c'est une simple pleurésie; la guérison de l'inflammation est pour ainsi dire infaillible quand on la combat énergiquement dès le début.

— Pauvre Adeline! dit la jeune fille en soupirant! Elle est toujours présente à mes yeux. Toute la nuit j'ai rêvé d'elle. J'entendais sa voix, qui m'appelait d'un ton plaintif. Comme elle doit souffrir, seule et sans consolation!

Ces paroles émurent visiblement le jeune homme; il secoua la tête d'un air pensif, et son regard restait perdu dans le vague.

— Adolphe, le jardinier m'a dit qu'Adeline est devenue pâle et maigre comme une ombre. Depuis six jours et six nuits, elle n'a pas fermé l'œil un instant, elle ne fait que pleurer, la malheureuse!

Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme; il se roidit contre son émotion et répondit :

— Françoise, pourquoi accroître ainsi mes peines? Croyez-vous donc que, moi aussi, je n'aie pas constamment l'image d'Adeline devant les yeux, que mon cœur

ne soit pas ému de douleur et de pitié? Mais je me console par la certitude que, avant qu'il se soit passé quelques jours, notre pauvre amie se réjouira de la guérison de son père. Les symptômes de la pleurésie sont assez alarmants; les saignées abondantes, au moyen desquelles on combat ordinairement cette maladie, auront effrayé Adeline, car elle chérit son père de toutes les forces de son cœur aimant. Que le jardinier et d'autres personnes, qui voient M. Heuvels, croient qu'il va plus mal, cela se conçoit : la grande perte de sang doit l'avoir extrêmement affaibli; mais je suis convaincu qu'il éprouve déjà du mieux et qu'il n'a plus besoin, pour guérir tout à fait, que de reprendre des forces.

— Si M. Heuvels vous avait fait appeler, Adolphe, vous auriez peut-être pu lui donner de bons conseils. Quel malheur pour nous tous que la fatalité ait jeté l'inimitié entre vous deux!

— Il n'est pas possible qu'il me fasse appeler, Françoise; cela ne serait pas naturel : il n'a pas de confiance en moi. Et d'ailleurs, que pourrais-je faire, sinon ce qu'ont fait M. Stal et M. Van Hoof? La pleurésie est une maladie si connue, qu'il est difficile d'en savoir des particularités quelconques.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper dans vos prévisions consolantes! soupira la jeune fille. En tout cas, notre pauvre amie...

Un bruit soudain lui coupa la parole et la fit reculer d'inquiétude.

Le son argentin d'une clochette retentissait dans la rue.

— Quoi? Qu'est ceci? s'écria Françoise. Le viatique!

Qui est mortellement malade? M. Heuvels! Impossible, impossible!

Adolphe, frappé de consternation, devint pâle comme un linge.

Courant vers la fenêtre, Françoise écarta un peu le rideau; mais elle le laissa bientôt retomber, en s'écriant effrayée :

— Le curé, le saint sacrement, il vient par ici!... O mon Dieu, ayez compassion d'Adeline!

La femme Valkiers et le grand-père entrèrent ensemble dans le cabinet, et, voyant l'expression d'une profonde frayeur dans les yeux d'Adolphe, ils demandèrent :

— Est-ce M. Heuvels qu'on va administrer? Hélas! quel terrible malheur! Venez, venez, Françoise!

En achevant ces mots, les femmes et le vieillard coururent vers la porte, pour se mettre à genoux sur le seuil, jusqu'à ce que le viatique eût disparu dans la demeure du malade.

Derrière la fenêtre du cabinet, Adolphe se tenait la tête baissée. Il resta un instant comme anéanti, mais bientôt il tourna un regard suppliant vers le ciel et pria, avec toute l'ardeur de son âme, pour Adeline et pour son père.

Le son de la clochette cessa. La veuve Valkiers, le grand-père et Françoise rentrèrent dans le cabinet. La mère et la fille se mirent à pleurer; le vieillard secouait tristement la tête et murmurait en lui-même :

— Quel coup inattendu! Adolphe, vous vous êtes trompé dans vos prévisions : vous croyiez qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

— Je n'y comprends rien, bégaya le jeune homme. Les docteurs se seraient-ils donc trompés? Impossible! les signes de l'inflammation de la plèvre sont trop clairs.

— Il me semble, Adolphe, que vous jugez trop légèrement la pleurésie. Beaucoup de gens en meurent.

— Oui, grand-père, c'est un mal grave, quand on ne le prend pas à temps; mais ici la maladie a été combattue aussitôt qu'elle s'est déclarée. Il faut qu'elle se soit compliquée d'une autre maladie; c'est ainsi que la pleurésie devient dangereuse.

— Pauvre M. Heuvels! dit la veuve. Il nous en veut et nous a fait beaucoup de chagrin sans le savoir, par aveuglement, suite de médisances; mais, maintenant, je sens bien qu'une vieille amitié ne se rompt pas si facilement. Cette terrible nouvelle m'a déchiré le cœur comme si mon propre frère était à l'agonie. O mon Dieu! daignez lui conserver la vie!

— Adeline, Adeline, sanglota Françoise. Malheureuse amie, comme le désespoir doit vous avoir brisée! je vois vos larmes, j'entends vos sanglots! Assise près du lit de mort de votre père!... Ah! le cœur me saigne à la pensée de votre immense douleur!

Adolphe essaya de consoler sa mère et sa sœur en leur disant que tout espoir n'était pas encore perdu; mais il était lui-même en proie à une inquiétude si évidente, et sa parole était si peu assurée, qu'elle resta sans impression sur l'esprit des deux femmes.

Un long silence régna dans l'appartement; la veuve le rompit la première en disant à voix basse à sa fille, qu'elle prit par la main :

— Venez, mon enfant, montons; nous prierons Dieu

dans le recueillement, afin qu'il soit miséricordieux pour Adeline et pour son père.

En ce moment, une voiture s'arrêta devant la porte, et immédiatement après, quelqu'un frappa à la porte du cabinet. Le grand-père ouvrit et s'inclina profondément: c'était M. Van Horst qui venait d'entrer.

— Vous avez du chagrin, mes bons amis? demanda-t-il en regardant chacun avec étonnement. Des larmes? J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux?

— Le malheureux M. Heuvels! on l'administre en ce moment! répondit le vieillard.

— Et c'est pour cela que vous êtes si désolés? J'ai vu en effet des gens avec des flambeaux devant sa maison.

La femme Valkiers se disposait à quitter la chambre avec sa fille, et le grand-père fit également un pas vers la porte, croyant que M. Van Horst désirait causer avec Adolphe seul; mais M. Van Horst les retint amicalement en disant:

— Restez, je vous en prie; ce que j'ai à dire a autant d'importance pour vous que pour Adolphe. Asseyons-nous, j'ai mal choisi mon heure; mais la nouvelle que je vous apporte rassérènera vos esprits.

Et, se tournant vers le jeune homme, il ajouta d'un ton joyeux :

— Je viens de la ville. Ah! docteur, j'y ai trouvé pour vous quelque chose de superbe, de complet : une maison dans la rue de l'Empereur, pas trop grande, mais dans le style moderne; bien soignée et charmante comme un bijou. Deux mille francs de loyer seulement.

— Deux mille francs! murmura le vieillard avec stupéfaction. Mais c'est énorme. Comment Adolphe pourra-

t-il jamais gagner assez d'argent pour payer un semblable loyer?

— Bah! ceci est mon affaire, répondit M. Van Horst en riant. La première année, la charge sera un peu lourde à supporter; mais plus tard vous vous féliciterez de ce que j'aie de prime abord mis M. Valkiers dans la bonne voie. Pour gagner la confiance publique, on doit se comporter comme si l'on n'avait pas besoin de cette confiance. Dans une grande ville, ce n'est pas comme dans un village : tout y est plus grand en proportion, les dépenses et les recettes. En tout cas, je demeure responsable des conséquences de mon conseil.

— Et avez-vous déjà loué cette maison? demanda la mère, non sans un certain effroi.

— Non, je ne veux pas la louer avant qu'Adolphe l'ait vue, et je venais le chercher pour l'emmener avec moi à Anvers. Il pourra aller visiter la maison et s'entendre avec le propriétaire sur les conditions. Demain, dans l'après-midi ou vers le soir, il sera de retour... Docteur, vous n'avez pas de client gravement malade qui vous empêche de vous absenter pendant vingt-quatre heures, n'est-ce pas? Autrement vous pourriez venir par la diligence, et je vous attendrais vers la fin de la semaine. S'il n'y a pas d'empêchement, ma voiture est devant la porte. Dans trois bonnes heures, nous sommes à Anvers.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Van Horst, dit Adolphe; il m'est absolument impossible de quitter le village dans les circonstances actuelles : non-seulement parce que la commune resterait tout à fait sans médecin, mais encore parce qu'il serait inconvenant et répréhen-

sible de m'éloigner d'ici tandis que mon malheureux confrère est en danger de mort.

— Vraiment, vous êtes donc son médecin? Vous a-t-il fait appeler !

— Non, mais c'est égal, je ne puis profiter maintenant de votre offre obligeante. Vous le comprenez bien, sans doute ?

— Soit, nous attendrons donc quelques jours.

Et M. Van Horst reprit en secouant la tête :

— Ainsi votre confrère d'en face ne vous a pas fait appeler; c'est un affront qu'il vous fait.

En ce moment, la sonnette tinta de nouveau et annonça que le saint sacrement quittait la maison du malade.

Les femmes et le vieillard coururent de nouveau à la porte; Adolphe et M. Van Horst restèrent silencieux et la tête baissée.

Lorsque Françoise et sa mère rentrèrent dans le cabinet, elles pleuraient abondamment.

— Ma chère demoiselle, dit M. Van Horst d'un ton affectueux, je suis sûre que vous avez un bien bon cœur; car vous versez des larmes de commisération sur le sort d'une personne qui n'a pas fait beaucoup de bien à votre frère.

— Ah! monsieur, je pleure sur le sort de cette pauvre Adeline, qui n'a jamais cessé de nous aimer, répondit la jeune fille.

— Maintenant je comprends votre douleur, dit M. Van Horst en réfléchissant. En effet, Adolphe, vous m'avez raconté certaines choses... Je plains la fille de M. Heuvels; c'est une bonne et sensible créature; sa peine doit

être extrême... Mon jardinier m'a dit que M. Heuvels n'est malade que depuis six à sept jours. Qu'a-t-il donc?

— Une pleurésie, disent les médecins qui le soignent.

— Mais la pleurésie n'est pas incurable.

— Loin de là, monsieur, répondit Adolphe; lorsqu'on la traite à temps, elle est rarement dangereuse. Il faut que ce soit autre chose, ou qu'une maladie nouvelle soit venue compliquer gravement le mal.

— Voyez jusqu'à quel point l'inimitié peut aveugler quelqu'un ! s'écria M. Van Horst. Vous, monsieur Valkiers, vous pourriez peut-être encore lui sauver la vie. Que risquait M. Heuvels à en faire l'essai? Cependant il s'obstine dans sa haine contre vous jusque sur son lit de mort.

Personne ne répondit à cette accusation, que suivit un moment de silence.

— Vous ne savez pas? dit tout à coup M. Van Horst, entraîné dans un autre ordre d'idées. J'ai rencontré hier matin le notaire, à Anvers. Nous avons parlé longuement de vous; il a de la peine à digérer votre refus, Cela se conçoit. Il n'est pas cependant tout à fait déraisonnable. Lorsque je lui eus fait comprendre que Constance n'eût pas été heureuse avec vous, et qu'il vous doit plutôt des remercîments pour votre franchise, alors il s'est calmé, et il a reconnu qu'il peut être dangereux d'unir deux jeunes gens pour la vie quand un sentiment d'amour réciproque ne consacre pas cette union. Il me semble que la rancune du notaire ne durera pas longtemps; le fils de M. Grips a déjà exprimé plusieurs fois le désir de se marier avec Constance. Il est jeune, et ses

parents sont assez à leur aise. J'ai conclu des paroles du notaire que dans peu l'on entendra parler de ce mariage. Franchement, Adolphe, je crois que Constance sera plus heureuse avec le receveur qu'avec vous; il ont tous deux un bon cœur, sans grande profondeur dans les sentiments et sans poésie dans les idées...

On entendit un pas dans le corridor. La mère Valkiers ouvrit la porte du cabinet et faillit s'effrayer en voyant le curé devant elle.

— Je voudrais parler à M. Adolphe en particulier, dit le prêtre.

Sa visite en ce moment étonna tout le monde. Personne ne doutait qu'elle ne fût la suite de la triste cérémonie qu'il venait d'accomplir; car à peine avait-il eu le temps d'ôter son surplis. Il apportait sans doute un message pressé de la part de M. Heuvels ou d'Adeline... Mais qu'est-ce que cela pouvait être?

Adolphe s'excusa en quelques mots auprès de M. Van Horst et conduisit le curé dans son cabinet de consultation.

— J'ai une mission difficile à remplir, mon fils, dit celui-ci; mais ma confiance dans la bonté de votre cœur me fait espérer que ma démarche réussira. M. Heuvels est mortellement malade, vous le savez; sa fille Adeline l'a supplié depuis le commencement de sa maladie de vous faire appeler. Elle a une foi entière en votre savoir et elle est persuadée que vous pourriez encore guérir son père. Ce matin, elle l'a prié à genoux de permettre que vous veniez le voir. Je ne dois pas vous le cacher : M. Heuvels, égaré peut-être par la maladie elle-même, a repoussé ses prières avec aigreur. Je suis venu en aide

à la malheureuse enfant, et j'ai enfin obtenu de son père l'autorisation de vous amener chez lui. Dans ces derniers temps, il n'a pas été votre ami, mon fils; j'espère néanmoins que vous ne lui refuserez pas votre secours !

— Moi, refuser mon secours?... s'écria Adolphe. Non certes, je suis prêt; mais, mon révérend, on espère trop de moi : si le ciel a prononcé son arrêt, qu'est-ce qu'un médecin peut y faire, quand bien même ce médecin ne serait pas, comme moi, un jeune homme sans expérience ?

— C'est vrai; mais on ne peut pas savoir. Vous êtes fort modeste, monsieur Valkiers; rappelez-vous comme vous m'avez sauvé presque instantanément d'une situation désespérée. S'il plaisait à Dieu de bénir encore cette fois votre main ?

— Eh bien, monsieur le curé, advienne que pourra, je remplirai mon devoir, quand même il ne me resterait plus d'espoir.

— Encore un mot, dit le curé en le retenant. Je dois faire appel à toute votre charité chrétienne. Ne croyez pas que M. Heuvels vous fasse bon accueil; il se montrera probablement peu bienveillant envers vous; peut-être dira-t-il ou fera-t-il des choses qui pourraient vous blesser; car, je dois le reconnnaitre, c'est à contre-cœur qu'il a consenti à votre visite. Serez-vous assez complaisant, monsieur, pour ne pas faire attention à une réception de ce genre. Pardonnez à votre infortuné voisin son égarement, et ayez pitié de sa pauvre enfant, qui n'a plus d'espoir qu'en la bonté de Dieu et en votre assistance.

— Mais, si je voyais encore quelque chance de guérison, et que je voulusse employer des remèdes, M. Heuvels me permettrait-il d'en faire l'essai?

— Oui, je n'en doute pas; il me l'a promis du moins. D'ailleurs, je serai avec vous : ma présence lui rappellera ses promesses.

— Et les médecins, y sont-ils en ce moment? c'est une chose grave et dangereuse que de prendre ainsi la place de ses confrères.

— Vous y trouverez M. Van Hoof, le chirurgien, qui a joint ses prières aux nôtres pour vous faire appeler.

— Je vous suis, mon révérend, dit Adolphe en marchant vers la porte; si vous saviez comme le cœur me bat. Ah! je donnerais plusieurs années de ma vie pour que Dieu me prête la puissance ou le bonheur de faire ce qu'on attend de moi.

Adolphe rentra un instant dans son cabinet de travail, et dit :

— Ma mère, Françoise, M. le curé vient me chercher pour aller chez M. Heuvels. Priez pendant mon absence... Monsieur Van Horst, je vous serre la main avec reconnaissance; excusez ma précipitation, ce jour est le plus solennel de ma vie.

Il sortit en achevant ces mots, et traversa la rue à la suite du curé jusqu'à la porte du docteur Heuvels. Il lui sembla avoir vu remuer les rideaux d'une des fenêtres, et en effet la porte s'ouvrit avant qu'il eût sonné. A peine Adolphe fut-il entré qu'Adeline s'élança vers lui les mains jointes et les joues mouillées de larmes.

— Adolphe, Adolphe! s'écria-t-elle, que cette heure soit bénie! J'étais plongée dans un abîme de douleur et

de doute. Maintenant il me semble qu'une vive lumière rayonne à travers mon désespoir... O Adolphe, vous sauverez mon père, n'est-ce pas ?

— Pauvre Adeline, soupira le jeune homme pâlissant à force d'émotion. Je ferai tout ce que je pourrai...

— Oh ! depuis six mois, ma vie a été un cruel supplice, reprit-elle. Dieu seul sait ce que j'ai souffert. Vous, Adolphe, vous devez connaître la source de mes maux. Voyez, je vous en demande à genoux la récompense : la vie de mon père ! Dites-moi que vous le guérirez. Je vous en conjure, donnez-moi de l'espoir !

Adolphe tremblait d'effroi. Le visage amaigri d'Adeline, l'éclat extraordinaire de ses yeux étincelants et le son perçant de sa voix le frappèrent d'épouvante. La pensée affreuse que sa pauvre amie pouvait avoir perdu la raison lui traversa l'esprit.

Le curé ne lui laissa pas le temps de balbutier quelques mots de consolation, et força la jeune fille éplorée à se relever ; il la ramena avec peine dans la maison, et revint auprès d'Adolphe, qui était resté cloué à la même place sans faire un mouvement.

— Ne craignez rien pour elle, dit le prêtre en remarquant l'extrême pâleur d'Adolphe. Elle est déjà calmée et attendra avec patience le résultat de votre visite. Tâchez d'oublier cette scène, mon fils ; venez et remplissez votre mission difficile avec une entière liberté d'esprit.

Le curé précéda Adolphe sur l'escalier et ouvrit la porte d'une chambre au premier étage.

M. Heuvels y était couché sur son lit de douleur, des cierges de cire bénite et un crucifix étaient placés à son

chevet. Le chirurgien était assis près du lit sur une chaise.

Adolphe s'avança vers M. Van Hoof et lui tendit la main; un sourire amical éclaira le visage du chirurgien, tandis qu'il serrait la main d'Adolphe.

Alors le jeune docteur se plaça devant le lit en silence et contempla pendant longtemps les traits du malade, dont les yeux étaient fermés : il baissa la tête jusque contre la poitrine de M. Heuvels, et écouta le bruit de sa respiration.

Après cet examen sommaire, il prit une chaise, s'assit à côté du chirurgien, et se mit à lui demander, d'une voix à peine perceptible, quelques explications sur les symptômes et la marche de la maladie, ainsi que sur les remèdes employés.

Bientôt ils se levèrent tous les deux et s'approchèrent de la tête du lit. Le chirurgien secoua doucement l'épaule du malade en disant :

— Monsieur Heuvels, voici notre confrère Valkiers qui vient vous voir.

Le vieux docteur ouvrit les yeux, un frisson sembla parcourir ses membres, et il tourna vers Adolphe un regard chargé de colère, d'amertume et de mépris.

— M. Valkiers désire examiner votre poitrine, reprit le chirurgien.

— Laissez-moi en repos, grogna M. Heuvels d'une voix faible. Ne me fatiguez pas; mon sort est fixé.

— Allons, soyez complaisant; c'est pour votre bien. Prêtez-vous de bonne grâce à cet examen, poursuivit le chirurgien.

Une grimace qui contracta les lèvres du malade mon-

tra qu'il ne voulait point consentir ; mais alors le curé s'approcha, et son regard reprochait à M. Heuvels de manquer à ses promesses.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine du malade, et il murmura d'un ton soumis et résigné :

— Faites de moi ce qu'il vous plaira ; je me soumets à un martyre inutile.

Le curé adressa un regard à Adolphe pour l'exhorter à supporter patiemment ces paroles désagréables; mais le jeune homme n'avait pas besoin de cet encouragement. La conscience de l'importance de sa mission et peut-être un rayon d'espoir qui s'était glissé dans son cœur avaient relevé son esprit et lui avaient prêté une force surnaturelle.

Peu soucieux de l'accueil glacial de M. Heuvels, il lui glissa, sans avis préalable, son bras sous les épaules, et avec l'aide du chirurgien, lui souleva légèrement la partie supérieure du corps.

Adolphe appliqua son oreille contre la poitrine du malade et écouta attentivement tous les bruits internes qui pouvaient faire connaître l'état des poumons ou du cœur. Il déplaça plusieurs fois la tête pour écouter tantôt à droite, tantôt à gauche, et enfin, posant les deux premiers doigts de la main gauche sur les côtes du patient, il y frappa de petits coups secs avec les doigts de l'autre main, de manière à entendre distinctement le son qui résonnait dans le creux de la poitrine.

Le résultat de cet examen lui parut sans doute favorable; car un rayon de joie brilla dans ses yeux et quelque chose qui ressemblait à un sourire effleura ses lèvres.

M. Heuvels, au contraire, par un regard perçant, une grimace pleine d'aigreur, semblait accuser Adolphe d'orgueil et de cruauté. De temps en temps aussi, il jetait un coup d'œil sur le prêtre comme pour le prendre à témoin qu'on le tourmentait sans pitié.

Adolphe remit au chirurgien un instrument qui, par sa forme, ressemblait à un entonnoir, et lui désigna un endroit sur le côté de la tête du malade.

— Veuillez écouter avec attention, monsieur Van Hoof, dit-il, là, sur le passage de l'artère carotide. Qu'entendez-vous?

— C'est comme un léger sifflement qui sort de l'artère à chaque battement du pouls, répondit l'autre.

— Appliquez, je vous en prie, votre oreille contre la poitrine. Ne remarquez-vous pas que tous les bruits sont naturels et réguliers; que, partant, la respiration indique l'équilibre des forces?

— Ce n'est pas mon état de juger d'après les signes des maladies internes, balbutia le chirurgien; mais je crois également que tous les bruits que je puis entendre sont naturels, excepté le sifflement étrange de l'artère du cou.

Adolphe descendit doucement la tête du malade sur les oreilles, et reprit en s'adressant à lui :

— Prenez courage, monsieur Heuvels! il y a encore beaucoup, beaucoup d'espoir de guérison.

Une expression de doute et de raillerie fut la réponse du vieux docteur.

Adolphe ne se laissa nullement abattre par le mauvais vouloir du malade, quoiqu'il s'affligeât vivement de reconnaître combien le ressentiment du docteur était

profond. Il s'assit près du lit, et dit au chirurgien et au curé, qui s'était rapproché avec une curiosité inquiète :

— Je ne suis pas assez orgueilleux pour croire que je sache quelque chose de plus que mon confrère M. Stol, dont je connais et respecte la grande expérience, et dont je déplore l'absence. Sous réserve de votre opinion, monsieur Van Hoof, et de votre approbation, monsieur Heuvels, je vais vous exprimer clairement ma pensée. On a eu réellement affaire ici à une pleurésie, à une inflammation aiguë de la plèvre. Les moyens énergiques qu'on n'a pas hésité à employer, et particulièrement les pertes de sang réitérées, ont arrêté les progrès de l'inflammation et l'ont circonscrite dans une petite surface. Maintenant il n'est pas resté de trace de l'inflammation, l'épanchement entre les membranes muqueuses des poumons a complétement disparu, et il ne s'est point formé de fausses membranes. Cela m'est prouvé jusqu'à l'évidence par l'égalité et la clarté du son que rend le creux de la poitrine sous le coup de la main. D'après cela, mon avis est d'abord que mes honorables confrères ont employé les véritables moyens pour combattre la pleurésie, et qu'ils en ont tout à fait triomphé.

— Vous allez voir qu'il va prétendre que je ne suis pas malade, grommela le vieux docteur avec ironie, mais d'une voix presque inintelligible.

— Au contraire, monsieur Heuvels, répondit Adolphe, je vais essayer de démontrer que vous êtes très-malade; mais, en même temps, que votre guérison est probable, si je suis assez heureux pour vous faire partager mon opinion. Je regrette d'avoir à dire une chose qui pourrait être regardée comme une désapprobation de la mé-

thode de mes confrères. Cependant je ne puis pas hésiter à exprimer franchement ma pensée tout entière. Ce qu'une première inspection de votre visage m'avait fait soupçonner est devenu palpable pour moi après un plus mûr examen ; on a trop multiplié les saignées, et on les a trop prolongées. Il ne vous reste plus d'autre maladie qu'une *anémie*, un manque presque complet de sang. La teinte particulière de votre visage et les douleurs nerveuses que vous ressentez à l'estomac et à la face suffisent pour m'indiquer que la pleurésie a fait place à l'anémie, et le sifflement du pouls qu'on entend à l'artère carotide est un symptôme particulier à votre nouvelle affection.

Le malade secoua la tête en signe de dénégation et refusa d'ajouter foi à cette explication.

— Je vous en prie, monsieur Heuvels, dites-moi que, suivant cette opinion, je peux vous prescrire les moyens que je juge convenables pour votre guérison; si vous repoussez mon secours, je resterai impuissant.

Le malade ne répondant que par un signe de mauvaise volonté, le curé dit à Adolphe :

— Faites selon votre conscience, mon fils; j'ai le ferme espoir que Dieu bénira vos efforts. Ne doutez pas que M. Heuvels ne suive fidèlement vos prescriptions. Il me l'a assuré solennellement, et je me fais garant de sa promesse.

Le jeune docteur marcha vers un coin de la chambre et tira le cordon de la sonnette.

Presque au même instant la servante ouvrit la porte.

— Barbe, demanda le jeune homme, avez-vous du bouillon, de la soupe ?

— De la soupe? s'écria la servante avec étonnement. De la soupe, pour monsieur? Est-ce qu'il va manger?

— Répondez-moi, Barbe.

— Il y a de la soupe d'hier, de bon bouillon ; mais il est froid.

— Réchauffez-en vite une tasse, un peu plus que tiède, et apportez-la moi. Ensuite vous couperez en petites tranches un gros morceau de viande de bœuf, et vous les laisserez bouillir dans un peu d'eau jusqu'à ce que la viande soit presque réduite à rien. Vous comprenez, un fort bouillon?

Oui, oui, monsieur, murmura la servante avec une joyeuse surprise, pendant qu'elle descendait les degrés en toute hâte.

Adolphe retourna dans la chambre et attira le chirurgien près d'une table. Il tira alors de sa poche un petit livret, délibéra un instant avec son confrère, et dit tout en écrivant sur un petit morceau de papier les remèdes qui devaient être employés.

— Le fer est notre principale ressource; nous emploierons un mélange de sous-carbonate de fer et de gentiane; nous emploierons en même temps les frictions pour agir sur la peau et lui rendre ses fonctions.

— Je vais descendre pour préparer les médicaments dans la pharmacie de M. Heuvels, dit le chirurgien en prenant la petite ordonnance. Je ne sais pas, confrère, mais, en vérité, je crois que nous sauverons notre malade. Déjà depuis avant-hier, j'ai demandé si nous ne ferions pas bien de cesser les saignées, dans la crainte de provoquer une anémie grave ; mais les deux docteurs n'ont tenu aucun compte de mon observation. Je suis

bien partisan de leur système, mais ils le poussent trop loin.

En parlant ainsi, il s'était rapproché de la porte, et il se mit à descendre l'escalier, juste au moment où Barbe paraissait avec son bouillon.

Adolphe lui prit la jatte des mains.

— O monsieur Valkiers, par commisération pour l'inquiétude de mademoiselle, dites-moi une bonne parole, demanda la servante. Sauverez-vous la vie à mon maître?

— Je l'espère fermement, répondit-il. Consolez Adeline, donnez-lui du courage, — pas trop cependant; soyez prudente, Barbe.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria la servante en se précipitant par les degrés les mains levées.

Adolphe s'avança vers le lit avec la jatte de bouillon, en goûta lui-même une cuillerée pour s'assurer qu'il n'était pas trop chaud, et approcha ensuite la tasse et la cuiller de la bouche du malade.

— Qu'est-ce que cela? s'écria celui-ci avec une force étonnante, provenant de l'excès de son indignation. Du bouillon, à moi? Insensé! Ah! si le maître des maîtres, si Broussais pouvait se lever de sa tombe, il retiendrait votre main coupable. Vous voulez donc verser du feu dans mes entrailles!

— Et vos promesses, monsieur Heuvels? dit le curé avec un coup d'œil pénétrant.

— Eh bien, soit! gémit le malade; je me soumettrai, quand je devrais rendre l'âme en prenant cette nourriture échauffante.

Il avala, en effet, en faisant la grimace, une couple de

cuillerées; puis il essaya de refuser; mais Adolphe ne perdit pas patience et lui remit la cuiller devant les lèvres, en lui disant avec instance :

— Encore, monsieur, encore; cela vous réconfortera.

Et, lorsqu'il cessa de lui offrir le bouillon pour lui permettre de prendre haleine et ne pas le fatiguer, il demanda d'une voix douce :

— N'est-ce pas, honoré confrère, que cela vous fait du bien?

Le mot *confrère* blessa profondément M. Heuvels; il répondit avec un regard courroucé :

— Du bien? Cela me brûle l'estomac.

Adolphe secoua la tête d'un air découragé; il voyait avec peine que M. Heuvels, pour lui être désagréable, niait même la vérité; car le jeune homme était certain que le bouillon qu'il venait de prendre lui avait fait éprouver un sentiment de bien-être.

Malgré la résistance du malade, Adolphe allait lui faire boire quelqes cuillerées; mais la porte s'ouvrit tout à coup, et Adeline entra dans la chambre derrière le chirurgien; elle s'élança vers son père avec uue explosion de joie, se pencha sur le lit et s'écria avec égarement, après avoir embrassé M. Heuvels :

— Mon père, mon cher père, vous guérirez!... Oh! non, ne soyez pas fâché contre moi; pardon! L'heureuse nouvelle me rend folle. Je ne pouvais plus rester en bas; j'étais si impatiente, que mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine. — Ne vous l'avais-je pas dit? Mon espoir ne m'a pas trompée. C'était une inspiration, la voix qui me criait qu'Adolphe serait votre sauveur.

A ces derniers mots, M. Heuvels parut entrer dans une rage fébrile; il rassembla ses forces, montra la porte d'une main tremblante, et dit avec l'accent d'une émotion pénible :

— Sortez, sortez, Adeline ; je vous en conjure, quittez cette chambre. Vous ici, en sa présence? Vite, ôtez-vous de mes yeux, ou je succombe à mon indignation.

Un cri perçant souleva la poitrine de la jeune fille, et elle s'enfuit de la chambre, épouvantée.

Le malade, encore tremblant, dit au curé et à Adolphe :

— Vous êtes donc sans cœur, sans pitié pour moi? Je veux tout faire, tout endurer; mais que M. Valkiers s'en aille maintenant; qu'il sorte de ma maison, sa vue me fait souffrir! Ah! je me sens mourir!...

Et, en effet, sa tête retomba sans force sur l'oreiller, et ses traits livides se détendirent comme ceux d'un cadavre.

Adolphe s'élança vers le lit, écarta l'oreiller pour mettre la tête du malade plus bas et s'écria en gémissant :

— Hélas! cela était à craindre! Aidez-moi, aidez-moi. monsieur Van Hoof! Un évanouissement peut lui coûter la vie.

Tous les deux lui frottèrent les tempes et les mains avec de l'eau froide, et s'efforcèrent de lui faire reprendre connaissance en lui faisant respirer un petit flacon. Il se passa quelques instants avant qu'Adolphe entendit de nouveau battre le cœur dans la poitrine du vieux docteur.

Le jeune homme respira profondément.

— Ah! il revient, dit-il. La bonté de Dieu l'a retenu sur le bord de la tombe.

Et, se tournant vers le curé, il lui dit d'un ton grave :

— Mon révérend, je comprends mon devoir; ma mission est terminée. Il y aurait imprudence de ma part à vouloir rester ici plus longtemps, lorsque ma présence tient le malade dans une dangereuse tension d'esprit. Je confierai aux bons soins de mon confrère M. Van Hoof l'emploi ponctuel des remèdes prescrits; puis je partirai sans retard, pour laisser jouir le malade du repos dont il a besoin.

Après s'être entretenu quelques moments à voix basse avec le chirurgien, il se tourna vers le vieux docteur, dont les yeux étaient ouverts à moitié, et lui dit :

— Adieu, monsieur Heuvels, je vous quitte; mais s'il vous plaisait de me faire appeler encore, c'est toujours avec joie que j'accourrai me mettre à votre service.

Le malade le regarda d'un œil irrésolu; mais il ne témoigna pas autrement qu'il avait entendu son adieu.

Le curé sortit de l'appartement avec Adolphe et descendit silencieusement l'escalier après lui.

Sous la porte cochère, Adeline attendait le jeune docteur; elle s'écria en joignant les mains comme pour une prière :

— Adolphe, Adolphe, vous partez! Oh! dites-moi quelque chose pour soutenir mon courage. Ne me trompez pas; est-il vrai que je puis espérer?

— Pauvre Adeline! dit le jeune homme, tranquillisez-vous, vous pouvez espérer. Je vous en supplie, faites en sorte que votre père suive bien toutes les prescriptions de M. Van Hoof. Je puis me tromper; mon expérience

est faible et ma science faillible; mais ma croyance, ma ferme croyance est que votre père vous sera conservé. Ayez donc confiance en la miséricorde du ciel.

Un feu étrange étincela dans les yeux de la jeune fille, et son visage fut illuminé par un enthousiasme soudain.

— O Adolphe, s'écria-t-elle, si mon père pouvait être guéri, si jamais il vous devait la vie, à vous... Mon Dieu, ne m'écrasez pas sous une espérance trop lourde à porter.

Le curé ouvrit la porte, prit le jeune homme par la main et l'entraîna dans la rue.

XII

Le soleil venait de poindre à l'horizon, et déjà toute la famille Valkiers, assemblée autour d'une petite table, prenait le repas du matin.

Tout en déjeunant, on s'entretenait de l'événement qui, depuis une semaine, occupait l'attention de tout le monde, car Adolphe répondit à une demande de son grand-père.

— En effet, il s'est écoulé six jours depuis que j'ai été appelé chez M. Heuvels; mais, d'après les éclaircissements qui m'ont été donnés avant-hier par mon confrère

Van Hoof, je ne doute plus de la guérison du père d'Adeline.

— Je regrette que vous n'ayez pas été à la maison hier soir pour parler vous-même à M. Van Hoof, dit le vieillard. Il ne montrait pas tant de confiance que vous et semblait même inquiet.

— Vous vous êtes probablement abusé, grand-père, puisqu'il vous a dit que M. Heuvels allait bien.

— Qu'il allait passablement, m'a-t-il dit; le malade se plaint toujours de vives douleurs d'entrailles.

— Mais il mange, et son estomac ne refuse pas les aliments, objecta le jeune homme; c'est un bon signe. En tout cas, nous nous inquiétons à tort; puisque M. Van Hoof a promis de venir me voir ce matin, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à moi, j'espère fermement la guérison de M. Heuvels. Ses jambes sont dégonflées et la couleur de son visage redevient naturelle. Je ne serais nullement étonné si, aujourd'hui ou demain, il voulait déjà sortir de son lit, pour se promener dans sa chambre.

— Sitôt? interrompit la veuve. Ce serait presque un miracle.

— Assurément non, ma mère; la chose est fort simple. Quand les organes de la vie restent intacts dans notre corps, rien ne se reforme aussi vite que le sang. Pour être tout à fait guéri, M. Heuvels n'a plus besoin que de reprendre des forces.

— Mais ces douleurs internes? grommela le vieillard en secouant la tête en signe de doute. Si quelque chose d'inattendu était venu aggraver la maladie...

— Un médecin n'est jamais assuré contre des compli-

cations inattendues, dit le jeune homme en soupirant.

— Grand-père, grand-père, vous voulez toujours voir les choses en noir, s'écria Françoise avec un accent de reproche. Adolphe doit savoir cela bien mieux que nous. Oh! combien cette bonne Adeline sera heureuse de revoir son père en bonne santé; la mort a été si près de lui! Et c'est à vous qu'elle le doit, Adolphe. Si elle pouvait venir ici, comme elle nous témoignerait sa reconnaissance avec des mots touchants qui vont droit au cœur, comme elle seule sait en trouver!

La jeune fille s'interrompit tout à coup, et courut à la fenêtre pour regarder une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte de M. Heuvels.

— C'est M. Van Hoof qui va voir le malade, dit-elle en se retournant avec une physionomie inquiète. De si bonne heure! Qu'est-ce que cela signifie!

— Serait-il survenu quelque chose? bégaya la veuve.

— Ah! M. Van Hoof vient de ce côté! s'écria Françoise. Dieu veuille qu'il soit un messager de bonheur!

Adolphe avait à peine eu le temps de faire quelques pas vers la porte, que déjà le chirurgien entrait dans la chambre et lui serrait la main avec cordialité.

— Eh bien, confrère, quelle nouvelle du malade? demanda le jeune homme avec une inquiétude visible. Vous a-t-il fait appeler de si bonne heure?

La veuve et sa fille, toutes tremblantes, étaient suspendues aux lèvres du chirurgien.

— Mais pourquoi êtes-vous tous si inquiets? remarqua celui-ci avec étonnement. Il n'y a rien dans l'état de M. Heuvels qui justifie vos craintes, du moins suivant mon opinion.

— Vous voyez bien, grand-père, que vous aviez tort! s'écria Françoise.

— Vous allez partager notre déjeuner, n'est-ce pas, monsieur Van Hoof? dit Adolphe en approchant une chaise de la table.

— Merci, j'ai déjeuné.

— Asseyez-vous, au moins. Ainsi, votre visite matinale n'a aucune raison qui puisse nous inquiéter?

— Aucune. Dans une heure, je dois être au hameau de Nederhout pour une consultation avec mon confrère Teerlinck, au sujet d'une opération; il s'agit d'enlever une tumeur maligne. Comme je n'ai pas eu l'avantage de vous trouver hier à la maison, je suis sorti plus tôt ce matin, afin d'en causer quelques instants avec vous. Je me proposais également d'aller voir M. Heuvels en passant; mais la servante m'a dit qu'il dort; il est inutile de l'éveiller, puisque je le verrai en repassant.

— Notre grand-père a cru lire hier sur votre visage que vous n'étiez pas tout à fait rassuré sur l'état du malade; mais il s'est trompé, n'est-ce pas? Il va toujours aussi bien que possible?

— Je ne sais pas ce que j'en dois penser, répondit M. Van Hoof en haussant les épaules d'un air de doute. Suivant vos instructions, j'ai continué à lui faire servir du bouillon de plus en plus fort, et, petit à petit aussi, un peu de bœuf rôti; son estomac digère tout cela avec une facilité étonnante et supporte parfaitement tous les médicaments. Déjà un sang plus rouge circule sous ses joues, et je devrais croire qu'il marche à grands pas vers la santé.

— Ce sont cependant des symptômes qu'on ne peut

pas contester, confrère; qu'est-ce donc qui vous inquiète encore, alors?

— Je regrette, monsieur Valkiers, que vous ne puissiez pas voir le malade vous-même. Plusieurs fois déjà, je lui ai conseillé de vous faire appeler; mais il ne veut pas y consentir. C'est un homme singulier, ce M. Heuvels. Qu'a-t-il donc contre vous? Il doit avoir des raisons secrètes qui me sont inconnues. — Ce qui m'inquiète, demandez-vous? Il se plaint sans cesse de vives douleurs dans la poitrine et dans les entrailles, et, quand je lui dis qu'il guérira, il soutient qu'il sent bien lui-même qu'il est toujours en danger.

— Eh bien, n'ai-je pas dit la vérité? demanda le vieillard aux deux femmes, qui écoutaient les paroles du chirurgien d'un air triste et consterné.

— C'est incompréhensible, murmura le jeune homme tout rêveur. Et, d'après vous, monsieur Van Hoof, quelle peut être la cause de ces douleurs?

— Je ne sais que supposer; peut-être nous sommes-nous trompés quand nous avons cru avoir tout à fait triomphé de l'inflammation.

— Ne croyez pas cela. C'est impossible. Les symptômes de la pleurésie sont tellement reconnaissables, qu'on ne peut pas s'y tromper, surtout au point où la maladie en était arrivée. S'il n'existe pas une maladie nouvelle, je crois fort que M. Heuvels exagère à tort ses souffrances, à moins que ce ne soit une illusion de ses sens.

— Ce que vous dites là pourrait bien être la vérité, répondit l'autre avec un demi-sourire. J'ai cru remarquer, en effet, qu'il est désagréable à M. Heuvels d'être

obligé de reconnaître qu'il va un peu mieux. Au commencement, du moins, il m'a donné à croire qu'il aimait mieux rester fort malade que de guérir; il y a quelque chose de puéril dans son dépit contre vous. Pour ne pas reconnaître que c'est vous qui l'avez sauvé, il nie l'amélioration de son état aussi longtemps qu'il peut. Qui sait si ce sentiment ne le porte pas à se plaindre de douleurs persistantes et imaginaires!

— Comment l'injustice peut-elle aveugler un homme à ce point? s'écria le vieillard. Il resterait donc votre ennemi, même alors qu'il vous devrait la vie?

— O grand-père, il faut pardonner à ce pauvre M. Heuvels, dit Françoise. C'est une suite de sa maladie. Cela changera quand il sera guéri, soyez-en sûr.

— Je crois, en effet, que mademoiselle Françoise pourrait avoir raison, repartit le chirurgien. Hier au soir déjà, j'ai cru remarquer quelque changement dans la situation d'esprit de M. Heuvels. Il a reconnu sans grande résistance qu'il se sentait beaucoup plus fort, et qu'il pourra peut-être guérir. Il a causé et discuté pendant quelque temps avec moi sur Broussais et les adversaires de son système. Plus d'une fois, l'un et l'autre, nous avons fait mention de vos opinions, et j'ai été étonné, je dois en convenir, d'entendre M. Heuvels prononcer votre nom avec une indifférence presque bienveillante, tandis que, la veille, ce nom seul lui arrachait des marques de déplaisir et de ressentiment.

— Ah! la bonne nouvelle! s'écria Françoise. Excusez mon indiscrétion, je vous prie, monsieur Van Hoof? Que dit Adeline? Elle est on ne peut plus joyeuse,

n'est-ce pas? Je suis bien certaine qu'elle au moins, est restée reconnaissante envers mon frère.

— Oui, mademoiselle, vous ne vous trompez pas, répondit le chirurgien. Sa reconnaissance est sans bornes, et telle doit être aussi son amitié pour vous. Dès qu'elle peut me dire un mot en particulier, c'est pour me prier à mains jointes de porter à M. Adolphe ses bénédictions; et à vous, à votre mère, à votre grand-père lui-même l'assurance de son inaltérable affection. Adeline est un noble cœur, une belle âme, et son langage est si touchant, que, depuis un jour ou deux, M. Heuvels verse des larmes chaque fois que, pour le consoler, elle épanche dans son cœur son amour et son espérance.

— M. Heuvels verse des larmes? demanda Adolphe avec une joyeuse surprise. Il pleure, et ce n'est pas de tristesse?

— Non, c'est d'émotion et d'attendrissement. Sa fille a fait preuve d'un dévouement surhumain, et cela, du moins, M. Heuvels ne le méconnaît pas. Il me semble que depuis cette maladie il aime sa fille à la folie.

— Signe infaillible de sa guérison! s'écria Adolphe.

— Pourquoi pensez-vous cela? demanda le chirurgien étonné.

— Vous le savez bien, monsieur Van Hoof! L'homme n'est jamais plus sensible que lorsque, après une maladie grave, il revient à la santé. Alors, si dur que soit son cœur, il s'attendrit, et cet attendrissement va quelquefois si loin, que la moindre émotion de joie, de pitié ou d'amour lui tire les larmes des yeux.

— Je ne pensais pas à cela, vous avez raison, mon-

sieur Valkiers. Je l'ai remarqué souvent, en effet... Pour parler d'autre chose, êtes-vous d'avis que nous devions continuer à employer les mêmes remèdes?

— Il n'y a pas de raison pour changer, me semble-t-il; à moins que vous ne soyez d'une opinion contraire; seulement il serait bon de faire lever le malade et de l'habituer petit à petit à quelque mouvement; il faut aussi fortifier progressivement sa nourriture et le faire manger souvent, mais peu à la fois.

Le chirurgien se leva et répondit :

— C'est aussi mon sentiment. En tout cas, monsieur Valkiers, c'est votre affaire à vous seul; je ne suis pas docteur en médecine, et M. Stol, notre confrère, n'a vu le malade qu'une fois. Le curé lui a fait accepter votre intervention à l'amiable; mais il a jugé probablement que ses soins ne seraient plus nécessaires ici. A mon retour, je verrai M. Heuvels. S'il y a quelque chose d'anormal, je viendrai le dire, à vous ou à mademoiselle Valkiers. Au revoir, jusqu'à midi. Restez, mes amis.

Adolphe accompagna son confrère jusqu'à sa voiture, qui l'attendait devant la porte, et rentra dans la maison.

— Allons, mes enfants, s'écria la mère avec satisfaction, quoi qu'il arrive, il n'y a pas de raison pour ne pas déjeuner.

— Ah! je suis si émue, si contente, que je ne saurais plus manger un morceau, dit Françoise en s'éloignant de la table.

— Oui, vous, Françoise, grommela le vieillard, vous ne demandez pas mieux que de pouvoir toujours être gaie. Une lueur vous fait sauter d'aise.

— Une lueur, grand-père? N'avez-vous pas entendu

que M. Heuvels a parlé d'Adolphe avec bienveillance? Nous allons redevenir tous bons amis; vous verrez.

— Il sera cependant trop tard maintenant, dit le vieillard. Puisque nous allons demeurer à Anvers, l'amitié ou l'inimitié de M. Heuvels n'a plus pour nous que peu d'importance.

— Comment cela? Pensez-vous donc, grand-père, que nous ne reviendrons plus jamais au village natal? Et alors, ne sera-t-il pas bien agréable de savoir qu'il y a là des gens qui ont gardé de nous un bon souvenir et qui sont prêts à nous recevoir à bras ouverts? Et puis, quand M. Heuvels ira à Anvers avec Adeline, chercheront-ils un autre logis que notre maison? Une inimitié inattendue a rempli notre vie d'amertume, et je ne me réjouirais pas quand le soleil de la réconciliation et de la concorde se lève devant mes yeux!

— Si votre espoir est fondé, pourquoi M. Heuvels ne fait-il pas appeler Adolphe? Une pareille conduite est de l'ingratitude et a quelque chose d'injurieux pour nous.

La jeune fille allait répondre; mais tout à coup elle se leva d'un bond, en poussant un cri retentissant auquel répondit un autre cri.

Adeline, la fille de M. Heuvels, venait d'entrer dans la chambre à l'improviste. Elle s'était jetée au cou de son amie et demeurait penchée sur sa poitrine, haletante et pleurant.

— Ah! ma chère Françoise! Ah! ma bonne Adeline! furent les premiers mots qu'il fut possible de distinguer parmi les témoignages de joie et de tendresse que les deux jeunes filles échangeaient entre elles.

Le jeune homme et sa mère, tremblants de surprise,

les regardaient sans mot dire. Mais bientôt, tournant la tête vers Adolphe, Adeline! le feu de l'enthousiasme dans les yeux, et tendant vers lui ses mains jointes, s'écria :

— Adolphe, Adolphe, sauveur de mon père, que Dieu vous bénisse!

Et, comme attirée par une force irrésistible, elle s'approcha lentement de lui et parut vouloir lui jeter les bras autour du cou; mais elle poussa un soupir et cacha son visage tout rougissant dans le sein de la veuve attendrie.

— O ma chère mère! murmura-t-elle, oui, permettez-moi de vous appeler ma mère! Mon père m'a permis de venir vous voir. Lui aussi vous aime comme auparavant; lui aussi a béni Adolphe... Je succombe à la joie, au bonheur. Laissez-moi pleurer jusqu'à ce que mon cœur soit soulagé! Mes sens s'égarent!...

Madame Valkiers aida la jeune fille à s'asseoir et répondit en lui prodiguant les plus tendres caresses.

— Allons, tâchez de vous calmer, ma pauvre Adeline; c'est, pour une âme comme la vôtre, un bonheur presque au-dessus de vos forces que de voir un père chéri, menacé d'une mort prochaine, revenir à la santé, n'est-ce pas? car vos paroles joyeuses me font croire qu'aujourd'hui monsieur votre père est beaucoup mieux.

— Venez, approchez, mes amis, dit la jeune fille d'une voix plus ferme, je vais vous dire ce qui est arrivé; mais ne vous attendrissez pas trop : c'est si beau! Cette nuit, je n'ai pas veillé; hier, mon père m'a ordonné d'aller me coucher contre mon gré, en disant qu'il se sentait mieux : c'était la première fois qu'il me disait cela avec

tant de franchise. J'en étais si contente, que je ne pus presque pas fermer l'œil. Dès la première aube du jour, je me rendis dans la chambre de mon père pour remplacer la servante qui veillait, et je m'assis en silence près du lit. Je remarquai avec une joie inexprimable que ses joues avaient repris, plus encore que la veille, cette rougeur qui est le signe de la force renaissante... Mais quelle douce émotion m'attendait! Pendant que j'écoutais le bruit de sa respiration, sa bouche commença à murmurer quelques mots inintelligibles... Il rêvait; une anxiété secrète me faisait trembler... Mais tout à coup un nom erre sur ses lèvres, et j'entends qu'il dit dans son rêve : « Adolphe, mon ami, pardonnez-moi le tort que je vous al fait. » Ces paroles me frappèrent d'une telle commotion, que je fus obligée de me retenir au lit pour ne pas m'évanouir de bonheur. Le rêve de mon père devait être fini; car j'eus beau tendre l'oreille, en retenant mon souffle, je n'entendis plus rien. Quelque temps après, il s'éveilla de lui-même, avec un sourire tranquille sur les lèvres. Je n'osai lui parler de son rêve; mais lui, comme si les mêmes pensées lui flottaient encore dans l'esprit, il se mit à dire qu'il avait parfaitement bien dormi et ne doutait plus de sa guérison : il sentait circuler dans ses veines un sang nouveau et généreux. Alors, continuant son beau rêve, il parla de vous avec reconnaissance et convint qu'il avait été injuste envers vous. Moi, tout remplie de joie, je m'écriai : « Comme madame Valkiers, comme Françoise et Adolphe seront contents! Oh! si je pouvais aller leur dire que vous êtes en voie de guérison! » Mon bon père murmura, à moitié assoupi, car le sommeil l'avait encore gagné : « Allez, Adeline,

allez ce matin chez nos voisins, et remerciez-les en mon nom. S'ils avaient la générosité d'oublier mon injustice! » En balbutiant ces dernières paroles, mon père s'est doucement rendormi; et moi, poussée par mon impatience, j'accours jusqu'ici pour vous apporter ses remercîments... Adolphe, Adolphe, ah! s'il restait dans votre cœur l'ombre d'un ressentiment contre mon père, pardonnez-lui par compassion pour moi.

Le jeune homme était tellement ému par les paroles de la jeune fille, mais surtout par le feu qui brillait dans ses yeux chaque fois que son regard tombait sur lui, qu'il eut peine à trouver des expressions pour lui répondre.

— Je n'ai rien à pardonner à M. votre père, Adeline, bégaya-t-il. J'ai toujours compris qu'il devait lui être désagréable de trouver en moi un rival; — sa colère était en quelquo sorte fondée et légitime. Croyez-moi, sa guérison me réjouit autant que s'il était mon propre père. — Quelle récompense pour moi, Adeline, de pouvoir espérer qu'il a plu à Dieu de m'employer comme l'instrument qui devait vous sauver d'un mortel désespoir! Je pourrai donc dire adieu au village natal avec l'assurance que je n'y laisse que des amis...

— Hélas! oui, soupira Adeline avec une pénible surprise; c'est vrai, vous allez demeurer à Anvers. L'excès du bonheur me l'avait fait oublier.

Elle laissa tomber la tête sur sa poitrine et murmura en gémissant :

— Ah! je portais trop haut mon espérance; le ciel me punit par le plus amer désenchantement. Seule, je resterai seule!

— Françoise lui prit la main, et dit en s'efforçant de la consoler par de tendres caresses :

— Ne vous laissez pas attrister si vivement par notre départ. Nous viendrons souvent vous voir au village, et quand vous accompagnerez votre père à Anvers, vous ne manquerez pas de descendre chez nous. Nous nous promènerons ensemble par la ville, et je vous montrerai tout ce qu'il y a à voir.

Adeline n'avait pas fait attention à ces paroles ; elle parut sortir d'un âbime de pensées et dit avec une résignation singulière dans la voix :

— L'homme ne peut pas désirer trop de bonheur à la fois. Qu'il en soit donc ainsi! Adolphe, vous marchez au-devant d'un brillant avenir... La célébrité, la considération vous attendent sur une grande scène. Que Dieu vous comble de ses faveurs... Mais, quoi qu'il arrive et quel que soit le temps que mes yeux resteront sans vous voir, ne doutez jamais de ma reconnaissance pour le sauveur de mon père, et soyez certain que, même sur mon lit de mort, votre nom s'élèvera vers le ciel avec ma dernière prière... Et vous, Adolphe, penserez-vous quelquefois à l'amie de votre enfance?

Le jeune docteur ne put contenir plus longtemps son émotion. Un cri sourd s'échappa de sa poitrine oppressée; il saisit la main d'Adeline, et la porta avec chaleur à ses lèvres tremblantes.

— Vous oublier! vous oublier, Adeline! Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur ce que ma bouche n'ose bégayer.

Tous les acteurs de cette scène étaient si vivement touchés, si profondément remués par cette soudaine

expansion d'un sentiment caché, qu'aucun d'eux n'avait remarqué qu'un nouveau personnage venait d'entrer dans la chambre.

La servante de M. Heuvels se tenait devant la porte, l'étonnement peint sur le visage, et murmura d'une voix presque inintelligible :

— Bon, bon! C'est aller un peu loin en un clin-d'œil!

— Ah! voilà Barbe, s'écria Adeline, qui courut à elle. Je viens, je viens. Mon père est-il réveillé?

— Il est réveillé.

— Et il m'appelle, n'est-ce pas?

— Oui, il vous appelle, vous et encore beaucoup d'autres, répondit la servante en souriant. Il m'a envoyée pour inviter respectueusement M. Adolphe à vouloir venir chez nous, ainsi que madame Valkiers, et le grand-père et Françoise. Il dit qu'il sera heureux de pouvoir vous serrer la main à tous.

— Allons, allons! fut le cri général. Allons-y sur-le-champ!

— Adolphe, Adolphe, ne voyez-vous pas l'étoile scintillante qui se lève devant nos yeux? dit Adeline, que la joie et l'espoir mettaient hors d'elle-même.

— Quel jour dans ma vie! exclama le jeune homme.

Tous ensemble se précipitèrent joyeusement vers la porte, traversèrent la rue, et pénétrèrent peu d'instants après dans la chambre où M. Heuvels, assis sur son lit, soutenu par un tas de coussins, les attendait le sourire aux lèvres.

Chacun lui pressa les mains et le félicita de sa guérison, désormais certaine.

Adeline et Françoise embrassèrent le malade.

Quand ces premiers épanchements furent un peu calmés, M. Heuvels dit d'une voix profondément attendrie :

— Bons et généreux amis ! des larmes brillent dans vos yeux, des larmes de joie, parce que Dieu a permis que je fusse sauvé par Adolphe. Vous m'aimez donc bien? Je ne l'ai pourtant pas mérité.

Il tendit la main à son jeune confrère et reprit du ton le plus aimable :

— Adolphe, donnez-moi la main en signe de réconciliation. J'ai été bien coupable envers vous; mais votre générosité a fait tomber de mes yeux le bandeau qui m'aveuglait, et maintenant je confesse humblement mon injustice. Je pourrais, pour vous rendre indulgent, tenter de vous faire comprendre combien il devait m'être pénible d'être offensé d'une façon si inattendue par un client qui m'appartenait depuis trente ans. J'étais un roi qu'on menaçait de précipiter de son trône. — Vous ne savez pas encore cela; mais les vieilles gens s'accrochent à tout ce qu'ils possèdent, comme un homme qui se noie à sa dernière planche de salut; ils craignent l'avenir, dont ils n'ont plus rien à espérer. Mais pourquoi chercher une excuse, quand votre cœur magnanime m'a tout pardonné? Cette nuit, quelque chose d'étrange s'est passé en moi : j'ai rêvé, et pourtant mon rêve m'est resté présent à l'esprit avec autant de clarté que si je l'avais vu et entendu les yeux ouverts. C'était assurément une révélation du ciel pour me faire comprendre mon devoir envers vous. Écoutez, mes amis; écoutez, Adolphe : la vie ne peut pas se payer; mais on peut,

dans la mesure de ses forces, se montrer reconnaissant d'un bienfait. Sachez donc ce que j'ai résolu de vous proposer : je deviens vieux; ces courses nombreuses, cette fatigue de tous les jours compromettent ma santé. Je voudrais me reposer. Eh bien, Adolphe, tous mes clients, je vous les livrerai les uns après les autres, petit à petit et avec prudence, de manière qu'aucun d'eux ne puisse vous refuser sa confiance. Je ferai votre réputation et proclamerai votre savoir comme il le mérite. En attendant, nous vivrons comme autrefois, en bons amis, comme si nous ne formions qu'une seule famille. Tout sera comme auparavant; à dater d'aujourd'hui, vous êtes mon associé. J'assurerai votre fortune, n'en doutez pas, et plus tard, lorsque j'aurai renoncé tout à fait à la pratique, il me sera toujours agréable de pouvoir vous aider en quelque chose par ma vieille expérience. Qu'en dites-vous, mon ami? Acceptez-vous mon offre comme une faible marque de ma reconnaissance?

Le respect avait tenu toutes les bouches closes pendant les paroles solennelles du docteur; mais on ne parut pas satisfait de ce qu'il venait de dire, car tous les auditeurs gardèrent un silence embarrassant, en se regardant les uns les autres.

— Croyez, monsieur Heuvels, répondit Adolphe avec contrainte, que je vous suis infiniment reconnaissant pour le bien que vous voulez me faire; je regrette vivement de devoir vous dire que je ne puis profiter de votre générosité. Nous allons demeurer à Anvers; M. Van Horst m'a prêté l'argent nécessaire pour cela, et notre résolution est fermement arrêtée. Ce sera cependant pour moi une douce consolation de savoir que vous m'a-

vez rendu toute votre amitié, et je conserverai toute ma vie un souvenir reconnaissant de votre bonté.

M. Heuvels laissa retomber sa tête sur sa poitrine d'un air découragé, et garda un instant le silence ; puis il murmura en se parlant à lui-même :

— Il est donc vrai, mon plus beau rêve s'évanouit !... Un tel sacrifice ! O Dieu ! qu'exigez-vous de moi ? Et le bonheur de mes vieux jours ? Ma vie, un désert, que le soleil de son sourire n'éclairera plus !

M. Heuvels tremblait en disant cela. Il y avait quelque chose de mystérieux dans ses paroles, quelque chose de solennel dans son émotion.

Tous le regardaient avec anxiété et tremblaient, ne sachant s'il vérifierait le pressentiment qui faisait battre si violemment leurs cœurs.

Le sein d'Adeline se soulevait avec force ; sa respiration était oppressée et faible comme un soupir.

M. Heuvels releva la tête, plongea un long et profond regard dans les yeux de sa fille et reprit :

— Je lis dans votre âme, Adeline. Vous aussi, vous me demandez le prix de ma vie. Eh bien, je veux qu'il y ait entre nous un assaut de générosité... Aidez-moi bien pour un si grand sacrifice... Venez, Adolphe, venez, Adeline, sur mon cœur, mes chers enfants !

Un double cri, répété par Françoise et par la veuve, retentit dans l'appartement, pendant que M. Heuvels serrait les deux jeunes gens sur son cœur.

— Adolphe, vous ne pouvez pas devenir mon associé, dit-il. Ah ! quand je devrais être éternellement séparé de mon Adeline, devenez mon fils, un fils bien-aimé. — Comment me payerez-vous de ce don inappré-

ciable? Honorez mon Adeline, aimez-la jusqu'à la fin de vos jours, elle le mérite plus que vous ne le pouvez comprendre !

— Pour prix d'un si grand bienfait vous séparer de votre fille ! s'écria Adolphe. Oh ! non, vous viendrez demeurer avec nous en ville, ou je reste ici avec vous. La possession d'Adeline suffit à mon bonheur et à mon ambition.

— Merci, merci, Adolphe, murmura le vieux docteur. Que le bon Dieu nous bénisse tous, comme une seule famille !

Il serra plus étroitement ses enfants sur sa poitrine et embrassa Adolphe avec effusion.

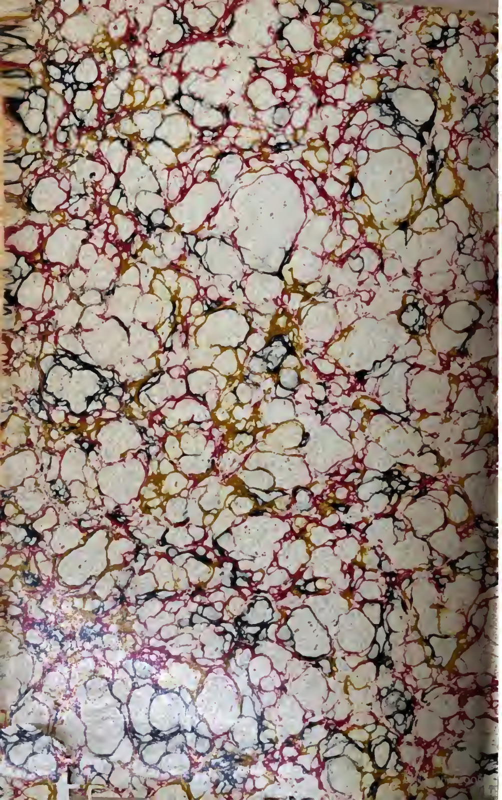
Les larmes d'Adeline tombaient sur le sein de son père comme une rosée de reconnaissance et d'amour.

Françoise et sa mère pleuraient en silence; le grand-père tenait les yeux levés au ciel, avec des actions de grâces.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.








BIBL